JOHN A. SEAVERNS

92 B3 Gro

DRESSAGE
PAR LE SURFAIX-CAVALIER
DES CHEVAUX

DE CAVALERIE, D'ATTELAGE ET DE COURSE

EN SIX ET DOUZE LEÇONS

ORNÉ DE HUIT DESSINS ANGLAIS

NOUVELLE MÉTHODE

PAR

Mme MARIE-ISABELLE

Approuvée et achetée par Son Excellence le Ministre de la guerre

Pour être mise en usage dans toutes les écoles de dressage de l'armée

Adoptée par Sa Majesté l'Empereur Nicolas

Pour être mise en usage dans toute la cavalerie de l'armée russe.

PARIS

HENRI PLON, ÉDITEUR
8, RUE GARANCIÈRE

J. DUMAINE, LIBRAIRE
RUE ET PASSAGE DAUPHINE

1858

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction à l'étranger.

Hommage offert par
l'auteur à M.r Parvais

Galette

MÉTHODE

DE DRESSAGE DE CHEVAUX

ET

D'ÉQUITATION.

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits à l'égard de la traduction en Langues étrangères, notamment pour les Langues Allemande, Anglaise, Espagnole et Italienne.

Ce volume a été déposé au Ministère de l'Intérieur (Direction de la Librairie).

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
8, rue Garancière.

DRESSAGE
PAR LE SURFAIX-CAVALIER
DES CHEVAUX
DE CAVALERIE, D'ATTELAGE ET DE COURSE

EN SIX ET DOUZE LEÇONS

ORNÉ DE HUIT DESSINS ANGLAIS

NOUVELLE MÉTHODE

PAR

Mme MARIE-ISABELLE

Approuvée et achetée par Son Excellence le Ministre de la guerre

Pour être mise en usage dans toutes les écoles de dressage de l'armée

Adoptée par Sa Majesté l'Empereur Nicolas

Pour être mise en usage dans toute la cavalerie de l'armée russe

PARIS

HENRI PLON, ÉDITEUR
8, RUE GARANCIÈRE

J. DUMAINE LIBRAIRE
RUE ET PASSAGE DAUPHINE

1858

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction à l'étranger.

PRÉFACE.

A la demande de quelques amis, je me suis décidée à publier cette nouvelle méthode d'équitation et de dressage de chevaux.

Écrivant cet ouvrage dans un intérêt général et particulièrement pour la cavalerie, je crois devoir informer mes lecteurs, qu'ils n'y trouveront ni style élégant, ni phrases brillantes, composées d'une foule de termes techniques, nécessitant l'emploi du livre d'une main et d'un dictionnaire d'équitation de l'autre. Je me suis attachée, au contraire, à m'expliquer de la manière la plus simple et la plus claire, qu'il m'a été possible, persuadée que le premier mérite d'une œuvre de cette nature est d'être à la portée de toutes les intelligences.

J'espère qu'on voudra bien apprécier avec bienveillance la bonne intention que j'ai eue, en publiant un livre appelé, j'en ai l'espérance par les résultats que j'ai obtenus, à rendre quelques bons et utiles

services. C'est dans cet espoir, que je viens réclamer la gracieuse indulgence de mes lecteurs pour la partie littéraire de cette œuvre, à laquelle je n'attache pas la plus légère prétention. J'eusse alors imité certains auteurs en ce genre qui ont écrit leurs ouvrages avec la plume d'un collaborateur, écrivain fort habile, mais dont la spécialité était de n'en pas avoir; d'où il résulte qu'à défaut d'une théorie plus ou moins pratique, on y trouve des phrases très-brillantes, mais encore plus obscures. J'espère que mes lecteurs voudront bien être de mon avis, en pensant, que dans une œuvre de théorie pratique il est indispensable, pour être compris, que les idées soient émises et développées par l'auteur seul, et que dans ce cas il est préférable de sacrifier l'élégance du style à la clarté des principes.

On trouvera dans cet ouvrage toutes les instructions nécessaires pour le dressage du cheval par le surfaix-cavalier.

INTRODUCTION.

Je prie mes lecteurs de vouloir bien se convaincre d'une vérité, c'est qu'en écrivant cet ouvrage, je n'ai cédé qu'à la puissance irrésistible d'une grande passion pour la science du cheval et l'art de l'équitation; mais que je n'ai jamais eu l'idée de vouloir empiéter, en quoi que ce soit, sur vos droits, Messieurs, devant lesquels, au contraire, je m'incline avec respect, persuadée que si Dieu a donné en partage à votre sexe la force morale et physique, c'est pour que vous protégiez tous les êtres faibles et particulièrement la femme, lorsqu'elle a le malheur d'avoir quelques bonnes idées. Je dis malheur, parce que la nature ne lui a donné aucun moyen de les faire prévaloir; ainsi donc, si ma nouvelle méthode du surfaix-cavalier a été adoptée dans plusieurs grandes armées et par toutes les personnes intelligentes et de haut mérite, auxquelles je l'ai démontrée, ce

n'est pas à mon sexe que je dois cet honneur, mais bien à la loyauté d'hommes impartiaux, qui ont eu la noble courtoisie de me rendre justice; aussi c'est avec la plus grande confiance que je viens placer mon œuvre sous votre puissante protection, étant persuadée d'obtenir les suffrages de la grande majorité des hommes compétents en cette matière, et que si la minorité fait quelques critiques, elles ne tourneront qu'au profit de la science, car j'y répondrai par des faits.

Si on fait quelques critiques grossières, je dédaignerai d'y répondre, ayant la conviction, que le public éclairé reconnaîtra avec son bon sens, que c'est l'œuvre de l'envie et de la jalousie et que cette critique émane d'hommes qui ne méritent aucune considération : dans toutes les circonstances de la vie, l'homme d'honneur bien élevé ne se sert jamais de l'injure envers personne

Ma profonde conviction, en écrivant, m'impose le devoir de combattre des opinions erronées et des raisonnements dépourvus de logique, émis par certains auteurs. Je les prie donc d'être assez bienveillants lorsqu'en lisant cet ouvrage ils rencontreront quelques-uns de leurs principes combattus par moi, de ne pas y voir une critique malveillante, mais une opinion inspirée par l'amour de la vérité.

Si dans le cours de cet ouvrage j'émets quelques

idées qui se rencontrent avec celles d'autres auteurs, je dirai ce que disait Xénophon en parlant de Simon qui avait écrit avant lui sur l'équitation : « J'en serai enchantée. » Si on avait la prétention de croire qu'on ne se rencontrera sur aucun point avec les auteurs ayant déjà écrit sur le même sujet, ce serait admettre que tout ce qui a été écrit jusqu'à présent est dépourvu de bon sens.

L'apparition d'une innovation quelconque, lorsqu'elle est fondée sur des bases solides, produit toujours une commotion proportionnée au mérite de l'œuvre qui apparaît; si elle est d'une nullité reconnue, elle ne froisse personne et passe, comme une étoile qui file, sans qu'on y fasse la plus légère attention. Si au contraire l'innovation est bonne, elle est certaine d'obtenir un succès auprès de tous les hommes loyaux et amis du progrès, et par cela même, elle est infailliblement en butte à la haine, à l'envie et à la jalousie de ceux, qui, pour une cause quelconque, n'ont pas été privilégiés de la fortune. Il faut donc admettre dans cette catégorie les hommes qui ont eu une position avantageuse et l'ont perdue, ceux qui ont passé leur vie à rêver une position et n'ont jamais pu l'obtenir. Ajoutez-y l'incapacité, qui n'a jamais su rien créer et poursuit avec acharnement tout ce qui apparaît, frappé du crime impardonnable de ne pas émaner d'elle. Il y

a encore les demi-savants, revêtant leur armure de guerre pour livrer le combat à tout ce qui apparaît, en ayant soin à chaque coup qu'ils frappent dans l'ombre de se mettre à l'abri derrière un bouclier. Oh! c'est alors qu'il faut les voir à l'œuvre, frappant avec un aveugle acharnement à tort et à travers, lançant pamphlets, libelles, injures les plus grossières et les calomnies les plus affreuses; cherchant dans leur fureur à tout détruire et à tout renverser, pour que leur petit mérite reste seul debout sur le champ de bataille. Ils prennent pour bouclier un nom qui n'a rien à défendre, n'ayant rien à perdre.

Parlerai-je de la routine? Je ne sais en vérité si cela en mérite la peine, depuis longtemps elle est jugée; cependant, comme je lui trouve un caractère assez pittoresque, je vais en dire deux mots : elle appartient en général à une nature lymphatique, froide, égoïste; elle aime à se laisser vivre, sans prendre aucun souci, aucun embarras. Elle s'effraye de tout ce qui pourrait la tirer de sa léthargie; telle ou telle chose, bonne ou mauvaise, que lui importe, elle n'y voit que l'horrible fantôme qui pourrait la mettre en mouvement; elle n'a aucune consistance réelle, c'est une ombre qui n'existe que parce qu'on n'a pas voulu se donner la peine de souffler dessus pour la faire disparaître.

J'ai fait dresser des chevaux par des cavaliers

allemands, russes, tartares, kalmouks, anglais et français, je n'ai jamais rencontré parmi eux un seul homme de routine. Ils ont tous pratiqué ma nouvelle méthode, comme s'ils l'eussent fait toute leur vie, avec intelligence et plaisir. Le pourquoi est que le succès qu'ils obtenaient leur donnait de la confiance, et que la certitude de réussir produit toujours la bonne volonté et le courage.

La routine n'est qu'un vain mot chez les masses. La seule chose qui existe, c'est tout simplement l'habitude; pour en changer, ce n'est que l'affaire de quelques jours.

Elle n'existe donc que chez une très-petite partie du genre humain, et encore son édifice chez tous les peuples intelligents n'est plus qu'une ruine qui va bientôt disparaître. En remontant à sa véritable source, il est facile de se convaincre qu'elle ne se rencontre en général que chez les chefs, qui ont besoin d'y avoir recours pour cacher leur ignorance, leur incapacité et leur paresse. Notre siècle éclairé n'admet pas, de nos jours, qu'on discute avec la routine, mais tout simplement qu'on chasse tous ceux chez qui elle se rencontre, afin de laisser le chemin libre au progrès.

Ma conviction la plus profonde est que, lorsque l'utilité réelle d'une innovation quelconque a été démontrée par l'expérience, elle arrive toujours en-

vers et contre tous, malgré l'opposition qu'elle peut rencontrer, et je vais en donner une preuve.

En revenant d'un de mes voyages, je me suis arrêtée à Metz pour visiter l'école d'application et l'arsenal. Dans ce dernier, un des employés qui m'accompagnait, en voyant le vif intérêt que je prenais à chaque chose, se mit à tout m'expliquer en entrant dans de minutieux détails. Il me fit admirer un canon d'une nouvelle invention, il m'en expliqua le mérite, qui me parut d'une très-grande utilité, et il me raconta quelques particularités s'y rattachant. Je ne ferai pas entrer mes lecteurs dans des détails qui seraient un peu longs, mais je citerai seulement la dernière partie de l'entretien à ce sujet. « Vous voyez, madame, » me dit-il après m'avoir expliqué tous les avantages de l'invention, « la supériorité de ce canon est si » grande, que l'artilleur le moins exercé peut la » reconnaître au premier essai. Eh bien! nous avons » eu ici une commission qui a procédé pendant quinze » jours à l'examen de cette pièce; elle est repartie » sans avoir pu décider de son utilité, et l'a aban- » donnée sans la moindre conclusion. Plus tard ces » canons ont été envoyés en Crimée. Après quelques » essais, leur supériorité était si réelle, que l'utilité » en fut généralement reconnue par tous les artil- » leurs, et que dès lors on s'en servait de préférence » à tous autres. » Prenant le plus vif intérêt à toutes

les inventions lorsqu'on m'en fait reconnaître l'utilité, je demandai avec empressement le nom de l'inventeur. « C'est au génie de Napoléon III, me » dit-il, que la France doit cette amélioration. »

Nous devons donc en conclure que le jugement de la masse est toujours juste et vrai; et que, quoi qu'on dise et qu'on fasse, elle n'accordera jamais à la critique qu'une considération relative à son utilité; car d'une critique faite par des hommes loyaux et instruits, il en sortira toujours des jets de lumière au profit de la science; mais alors il faut qu'elle soit faite par des hommes qui ne soient inspirés que par l'amour de la science, et qui, au lieu d'attaquer les personnes, discutent froidement chaque principe, avec le respect dû aux convenances; de telles critiques sont honorables pour les deux parties; mais malheureusement il est regrettable qu'elles se présentent si rarement dans de telles conditions.

Ce ne sont ni les mots ni les phrases qui peuvent convaincre le public, ce qu'il lui faut ce sont des faits. Aussi, ce qui explique le succès de ma méthode, ce sont les brillants résultats qu'elle a toujours obtenus.

Tous les rapports qui ont été faits sur elle par des hommes de mérite, prouvent d'une manière incon-

testable qu'elle offre tous les avantages désirables : elle dresse le cheval promptement, sans le fatiguer le moins du monde, développe ses moyens, grandit ses actions, augmente la vitesse de ses allures, le rend souple, élégant, docile et confiant avec le cavalier, et lui fait une bouche parfaite.

En lisant cet ouvrage, mes lecteurs seront convaincus que dans cette méthode le dressage du cheval et l'instruction de l'homme sont liés si intimement, qu'en dressant le cheval, l'homme est forcé de s'instruire, car l'instruction du cavalier se fait par celle du cheval; et tout y est démontré si méthodiquement et mathématiquement, que l'homme pourvu de la plus faible intelligence et sans même être cavalier, peut arriver à dresser son cheval en très-peu de temps. Si jusqu'à présent les bons cavaliers et les chevaux bien dressés ne sont encore que de rares exceptions, il ne faut attribuer cet état stationnaire ni au manque d'intelligence des uns ni au manque de bonne volonté des autres. Le véritable motif n'est autre que le manque de théorie.

L'amour du cheval et de l'équitation a été de tout temps un des signes caractéristiques de l'aristocratie et de toutes les personnes de haute intelligence. Cette science et cet art étaient autrefois considérés comme étant indispensables au complément de leur instruction. Si ce bon goût ne s'est pas plus

généralement vulgarisé, c'est encore au manque de théorie qu'il faut l'attribuer.

Le dressage du cheval et l'équitation n'ayant jusqu'à présent jamais été complétement méthodifiés, l'amour de cette science et de cet art n'a pu découler de sa véritable source, et a toujours eu pour moteur, à défaut de son utilité réelle, la mode avec sa légèreté et son inconstance.

Si toutes les fois que des souverains les ont mis à la mode, ceux qui les pratiquaient avaient été mis à même d'obtenir tous les succès désirables, il en serait résulté une passion profonde, qui aurait vécu, sans avoir besoin de recevoir d'autre impulsion que la sienne. C'est tellement en partie au tact du cavalier qu'on a dû les quelques résultats obtenus, que les cavaliers d'un certain mérite sont encore à se demander, si c'est par la théorie ou par la pratique qu'on réussit. Ce doute et cette incertitude sont des preuves irrécusables d'un manque d'instruction, car le dressage du cheval repose sur des principes d'une invariabilité telle, que je ne puis le comparer qu'à l'*A b c*.

Ce sont des lettres d'abord, des syllabes ensuite, et à la fin on en compose des mots et des phrases. Dresser un cheval sans théorie, c'est demander à un homme d'écrire sans connaître l'*A b c*.

La pratique ne produit que le plus ou le moins

d'habileté qu'on peut obtenir en toutes choses, selon le degré de capacité de l'homme.

C'est par suite de cette ignorance, que l'impérieuse nécessité du dressage du cheval n'a pas encore été généralement appréciée autant qu'elle le mérite. Le bon dressage augmente les moyens du cheval, son élégance, et empêche sa ruine prématurée; ruine qui n'est profitable à personne, pas même au commerce; car il n'y a que de trop nombreux exemples qu'on exige encore des services de ces pauvres animaux réduits à la plus grande misère, tandis qu'un amateur qui fait l'acquisition d'un cheval parfaitement dressé, est certain qu'il lui fera honneur et plaisir, et que lorsqu'il voudra s'en défaire, il en obtiendra toujours un bon prix.

En général, les chevaux non dressés portent le nez au vent, battent à la main, ou bien ils portent la tête basse et le cou tendu, ils marchent en rasant le tapis, et jettent la plus grande partie du poids du corps sur les épaules, ou bien encore ils forgent, défaut qui est très-désagréable comme bruit, et l'est encore plus comme danger pour les chevaux, car il arrive très-souvent qu'ils se blessent en se donnant des atteintes aux pieds de devant avec ceux de derrière. Ne connaissant rien, ils sont en général craintifs, et pour peu qu'on exige d'eux quelque chose qu'ils ne comprennent pas, ils deviennent rétifs.

L'art de l'équitation a eu sa splendeur et sa décadence; ce qui l'a soutenu à certaines époques, c'est le bon goût qui régnait alors : on comprenait le cheval sous son point de vue réel, avec son brillant, son élégance et toute sa distinction. Les chevaux des seigneurs étaient souples, gracieux, élégants; ils portaient beau, leur démarche était fière, et il semblait en les voyant qu'ils avaient été créés pour représenter les quartiers de noblesse de leurs maîtres. Le cheval de guerre, dans un combat, s'asseyait facilement au besoin sur ses jarrets, de son encolure relevée couvrait son cavalier; les naseaux en feu et le regard étincelant, il semblait menacer l'ennemi. C'était là le véritable cheval né pour le métier des armes. Si la science était venue en aide au bon goût, que n'aurait-on pas fait alors? Car il est facile de s'imaginer toute la peine qu'il fallait prendre et la patience qu'il fallait avoir pour arriver à obtenir des résultats, qui étaient souvent le fruit d'un travail de chaque jour et de longues années. Plus tard le besoin d'une théorie se fit sentir, et des hommes cherchèrent à créer un système, qui pût rendre cet art moins difficile; mais le remède était pire que le mal; ces savants incomplets s'étaient indignement fourvoyés. Ils avaient complétement dénaturé le cheval : au lieu d'un animal noble et fier, ils l'avaient astreint à la position la plus dégradante.

Le cheval soi-disant dans la main marchait la croupe haute, les jarrets roides, le cou ployé en deux, la tête encapuchonnée en regardant humblement la terre, comme pour faire comprendre combien il était humilié de sa position. Avec une pareille science, ces savants prétendaient régénérer l'art, lorsqu'au contraire ils ne faisaient que l'abaisser : le cheval entre leurs mains, n'était plus le beau cheval de voiture, ni le cheval du seigneur, et encore moins le cheval de guerre; il était tout simplement le cheval dégénéré et humilié. Ils attribuèrent leur non-succès à la malveillance seule, tandis que leurs plus grands ennemis étaient leur mauvais goût et leurs faux principes; car le public avec son bon sens et son intelligence est toujours impartial dans son jugement; tout ce qui est bon et beau il l'apprécie un peu plus tôt ou un peu plus tard, cela ne devient qu'une question de temps. Mais heureusement maintenant la plus grande partie du public a renoncé complétement au cheval humilié, et c'est le cheval fier qui l'emporte. Le bon goût renaît donc en France, et va régénérer le cheval; dans quelques années l'élégance de nos attelages et nos brillants cavaliers seront admirés de toutes les autres nations.

Le cheval est un noble animal, intelligent, naturellement doux et bon de caractère, et qui devient confiant très-promptement si on use envers lui de

bons procédés. Il est dans les chevaux comme dans les hommes quelques mauvaises natures; mais ce cas chez les chevaux est excessivement rare; et parmi le nombre des chevaux rétifs et méchants, si on remontait à la source, on verrait que la plupart ne sont devenus dans cet état, que par suite de brutalités injustes dont ils ont été victimes.

Le cheval se résigne à la misère, à la souffrance. Il donne souvent généreusement ses services jusqu'à ce qu'il meure à la peine; mais il y a une chose contre laquelle il se révolte toujours, c'est l'injustice. C'est pour cela qu'il est important, pour éviter de le rendre rétif, de bien lui faire comprendre ce qu'on en exige, et de ne jamais lui demander au delà du degré d'intelligence qu'on a développé en lui.

Pour arriver promptement à développer l'intelligence du cheval, il faut toujours mettre son intérêt dans la balance. C'est pour cela qu'on ne doit pas considérer les caresses qu'on lui fait comme un plaisir qu'on prend soi-même, mais bien comme une nécessité indispensable au développement de son intelligence, car le véritable moteur de ses actions est son propre intérêt. Ainsi les caresses et le repos sont pour lui encouragements et récompenses. C'est cet espoir seul qui l'engage à bien faire, en lui faisant comprendre que s'il fait le contraire il y a correction et continuité de travail; une fois ces

deux faits établis d'une manière bien distincte dans sa mémoire, il agira dans toutes les circonstances dans son intérêt, et il arrivera promptement à une obéissance passive.

Il faut donc, pour arriver à ce résultat, avoir bien soin de le caresser et de lui donner du repos chaque fois qu'il a bien fait. S'il fait mal, parce qu'il ne comprend pas, on doit insister et persister, jusqu'à ce qu'il ait compris et obéi; s'il refuse par mauvaise volonté, il faut le corriger et continuer le travail jusqu'à ce qu'on ait obtenu de sa part une complète obéissance. On doit se pénétrer d'une grande vérité : lorsqu'un cheval n'obéit pas, c'est bien plus souvent par la faute de l'homme qui ne sait pas se faire comprendre que par le manque de bonne volonté de la part du cheval. L'art de se faire obéir consiste à savoir bien commander, et le proverbe qui dit que les bons maîtres font les bons valets, est applicable dans cette circonstance dans toute l'acception du mot. Pour que la bonne harmonie s'établisse entre le cheval et le cavalier, ce dernier ne doit jamais, dans aucune circonstance, être injuste envers son cheval, ni lui permettre d'agir d'après sa propre volonté.

Ma passion pour l'art de l'équitation et la science du cheval m'a engagée à prendre des leçons d'un très-grand nombre de professeurs. Après avoir vu pratiquer toute espèce de systèmes par des hommes

de l'art fort habiles, j'ai été bien convaincue qu'il existait une lacune dans l'instruction, car les uns me disaient : « Faites comme moi, » et les autres : « Il est indispensable de se fourvoyer avant d'arri- » ver à obtenir quelques bons résultats; ce n'est » qu'avec le temps, le tact, la pratique, qu'on finit » par arriver; » et pas un ne me donnait un moyen. Je ne pouvais mettre un seul instant leur loyauté en doute; car parmi ces professeurs, il y avait des hommes de talent, et quoique déjà d'un certain âge, il leur arrivait encore de se fourvoyer de temps en temps. Ne prévoyant donc pas que toute une existence pût suffire pour arriver de prime abord avec de tels principes, je n'eus pas le courage de me fourvoyer plus longtemps, et je me mis à l'œuvre pour trouver des moyens plus méthodiques que le tact; car il n'appartient qu'à une bien minime partie du genre humain, et encore subit-il souvent une variabilité, selon l'influence des impressions plus ou moins nerveuses, dans lesquelles on se trouve. Dans une méthode, il ne doit donc jamais être de la moindre utilité pour arriver au succès.

J'ai beaucoup voyagé pour étudier et comparer les divers modes d'équitation et les différentes races de chevaux; mon amour pour la science du cheval m'a conduite à en faire une étude approfondie jusque dans ses détails les plus minutieux. Dans chaque

pays, j'eus le bonheur d'avoir à ma disposition les plus riches éléments, tels que poulains, magnifiques chevaux de selle, de course, de voiture, d'escadron, les chevaux abandonnés par les hommes de l'art, les uns pour leur mauvaise conformation, les autres pour leurs défauts physiques et leur mauvais moral.

Je dois m'expliquer ici en parlant de défauts physiques. Il y a un très-grand nombre de chevaux qui, quoique parfaitement conformés, sont amenés par un mauvais dressage à avoir les jambes arquées, les glandes salivaires énormément développées ; croisent en marchant les membres antérieurs et les membres postérieurs : tous ces défauts physiques se rencontrent quelquefois chez des chevaux parfaitement bien conformés.

Par une étude approfondie du cheval et de l'équitation, il m'a été facile de me rendre compte des erreurs qui existent, en général, dans l'instruction.

Je n'entreprendrai pas ici de faire la biographie de tous les auteurs, car on a fait depuis peu de temps une exhibition si considérable d'ouvrages en ce genre, que le public doit en être fatigué; ouvrages dont la plupart ont pour résultat de jeter le lecteur dans le doute et dans le vague; ce qui fait qu'après les avoir lus, il est beaucoup moins éclairé qu'il ne l'était auparavant.

Je me contenterai donc de réfuter quelques-uns des faux principes des auteurs modernes.

Une des causes du peu de progrès de la science hippique, c'est que les hommes de l'art anciens et modernes ont considéré le cheval chacun sous un point de vue différent; il est en outre facile de remarquer, en lisant leurs ouvrages, qu'ils se sont occupés généralement beaucoup plus de l'équitation que de la science du cheval : c'est ce qui explique le manque de théorie pratique. Combien l'étude du cheval a donné lieu à de graves erreurs! Chaque fois qu'un homme croyait avoir la science infuse, il devenait, sans s'en apercevoir, le jouet d'une fiction.

Je citerai à ce sujet l'exemple d'un homme auquel je reconnais du mérite, mais qui malheureusement s'est trompé sur certains points.

Favorisée comme je l'ai été par mon talent, je n'ai pas à craindre qu'on puisse supposer de ma part la plus petite jalousie.

En Russie, la proposition de m'envoyer dans une école de cavalerie fut faite à dix heures du matin, et à deux heures l'ordre était signé de Sa Majesté l'empereur Nicolas. En France, une proposition semblable fut faite à onze heures du matin, et le lendemain à la même heure l'ordre était signé de Sa Majesté l'empereur Napoléon. En Angleterre, la même proposition fut faite, et le lendemain je reçus la ré-

ponse de la reine, qui m'adressait au duc de Wellington; à deux heures, j'étais introduite chez Son Excellence le ministre de la guerre; à quatre heures je reçus un engagement avec l'ordre de me rendre à l'école de cavalerie, et d'entrer immédiatement en fonctions.

Ce sont des faits sans précédents, car dans l'espace de deux années, ma méthode était introduite dans les trois écoles de cavalerie appartenant à trois grandes armées.

Ces faits établis, je m'expliquerai donc dans l'espoir seul que cela sera profitable au progrès, persuadée que je suis qu'il est aussi important de démontrer les erreurs d'un système que d'en inventer un bon.

« Lorsqu'on dressera, dit l'auteur, un jeune che-
» val, une lutte s'engagera nécessairement entre lui
» et son cavalier; il faudra le dompter d'abord, et le
» diriger ensuite. »

La manière dont l'auteur comprend le jeune cheval et le dressage, explique jusqu'à un certain point toutes les luttes qu'il a eu à soutenir pour faire prévaloir d'aussi dangereux principes; commencer le dressage par une lutte dans laquelle on est forcé de dompter l'animal, est un moyen aussi dangereux pour l'homme que pour le cheval. Le cavalier ne peut lutter avec avantage qu'à force d'habileté, de

science et de tact. Ce résultat ne peut donc être obtenu que par des natures d'élite, et encore il arrive toujours en pareille circonstance, que si l'homme est vainqueur, c'est aux dépens du physique de l'animal. Tous les chevaux, sans en excepter un seul, que j'ai vu dresser par ce système, avaient les jarrets plus ou moins compromis. Dans cette lutte, si le cavalier ne réussit pas de prime abord, il arrive qu'il peut facilement y laisser un bras ou une jambe, et le cheval peut devenir complétement rétif. Le dressage du cheval est comme l'éducation de l'enfant, tout le mérite est de l'amener à de bons résultats sans être forcé d'employer la violence.

De tels principes ne peuvent être admis comme progrès, parce qu'ils renferment en eux tous les éléments nécessaires pour rendre cet art à jamais stationnaire; car ils ont pour résultat de créer des difficultés qui exigent des cavaliers d'une nature exceptionnelle pour les vaincre, et comme le nombre des natures d'élite n'augmente pas chaque année, l'art, par ce système, ne peut donc progresser.

« Toutes les résistances des jeunes chevaux pro-
» viennent d'une cause physique, chaque cheval a
» une conformation particulière. »

Dans le premier paragraphe, l'auteur fait prévaloir l'idée qu'une lutte est nécessairement inévitable avec tous les jeunes chevaux, et dans le second,

l'idée que les luttes ne proviennent que d'une cause physique; comment concilier de telles contradictions? Le bon sens ne peut admettre que tous les jeunes chevaux aient des défauts physiques de nature à provoquer des défenses.

En admettant que chaque cheval ait une conformation particulière, c'est rendre l'art et la science impossibles; car il faudrait créer une nouvelle théorie à la naissance de chaque cheval, ou admettre que le tact seul est l'art et la science.

Des opinions aussi exclusives ne sont fondées sur rien de vrai, car si les défauts physiques provoquent des défenses, il en est de même d'un mauvais moral. Il arrive aussi quelquefois que des chevaux parfaitement conformés ont un très-mauvais moral, et que des chevaux ayant des défauts physiques sont très-doux de caractère. On ne peut donc jamais être absolu en parlant des chevaux, et en fait de conformation, les différences sont très-restreintes; il y a en général très-peu de conformations dont la différence exerce une influence qui rende le dressage plus difficile, tels que l'épaule et le jarret droits, les reins longs et faibles, une tête mal attachée.

« Les résistances ont leurs sources dans les con-
» tractions occasionnées par les vices physiques, il
» ne s'agit que de chercher les parties où s'opèrent
» les contractions. »

Si cette opinion était admissible dans sa plus légère acception, au lieu de faire dompter et dresser des chevaux par des écuyers, il serait préférable de les faire dompter et dresser par des vétérinaires.

Le cheval est organisé en quelque sorte comme l'homme; ce n'est pas toujours le physique qui gouverne le moral, mais bien le moral qui gouverne souvent le physique. Si vous voulez obtenir quoi que ce soit, tout dépend de la manière de le demander et de se faire comprendre; au lieu de chercher à détruire par un système des contractions qui n'existent pas, il faut tout simplement éviter d'en faire naître. Si vous voulez faire un bon danseur, commencez en lui faisant faire des battements, afin de lui assouplir les jarrets; si vous voulez obtenir de la légèreté et de l'élégance chez le cheval, assouplissez-le en employant des moyens qui ne l'irritent pas, et vous arriverez tout naturellement à lui faire faire tout ce que vous voudrez sans peine et sans la moindre lutte.

« Un cheval bien construit ne peut pas se livrer à » des défenses ni à des mouvements désordonnés, » car il lui faudrait faire des efforts surnaturels pour » détruire l'harmonie de ses ressorts, et déplacer » son centre de gravité. »

Pour qu'un sauteur saute bien franchement, il est indispensable qu'il ait de bonnes épaules, et que les reins et les jarrets soient solidement construits. Lors-

qu'un cheval est dans de telles conditions, il sautera avec plaisir toutes les fois qu'on le lui demandera. Cet exercice comporte le déplacement continuel du centre de gravité; chaque fois que le cheval détache la ruade et la pointe, son centre de gravité se trouve instantanément déplacé; effets qui sont exactement les mêmes que lorsque le cheval se défend; seulement, dans le premier cas, il le fait avec plaisir et obéissance, tandis que dans le dernier cas, il le fait avec colère. Il est donc impossible d'admettre qu'une bonne conformation, qui facilite les mouvements lorsqu'ils sont demandés, soit un obstacle invincible dans le cas contraire. C'est exactement comme si on prétendait, que parce qu'un homme est bien fait, il faudrait qu'il fît des efforts surnaturels pour se mettre en colère et se battre.

« On a beaucoup parlé du rassembler, comme on » a parlé de Dieu et de tous les mystères impénétra- » bles à la perception humaine. »

Comment a-t-on pu émettre une semblable opinion? — En commençant par Xénophon, il est facile de se convaincre, en lisant tous les auteurs, que de tout temps on a assoupli, rassemblé et mis le cheval dans la main, et la meilleure preuve, c'est qu'on lui faisait exécuter tous les mêmes exercices qu'aujourd'hui, ce qui eût été moralement et physiquement impossible sans la mise en main, l'assouplissement

et le rassembler. Le pas, le trot, le galop, les changements de pied en l'air, les demi-voltes, les voltes, pour apprendre aux chevaux à s'arrêter court, les assouplir, les grandir, tout cela se faisait du temps de Xénophon. La manière de monter à cheval dans ce temps est encore aujourd'hui en usage en Angleterre.

« Tous les chevaux peuvent se ramener, et acqué-
» rir une même légèreté. »

Pour peu qu'on ait la moindre notion du cheval, le bon sens se refuse à admettre une semblable assertion; en l'admettant un seul instant, c'est nier la supériorité des chevaux de race et les avantages de la beauté de la conformation; tout ce qu'il est possible d'obtenir chez certains chevaux, c'est un ramener et une légèreté bons, en raison de leur conformation.

« Si le cheval reculait pour éviter la flexion, le
» cavalier n'en continuerait pas moins son opposi-
» tion des mains, jusqu'à ce que l'animal s'arrête et
» cède de l'encolure. »

Ce qu'il faut éviter au contraire avec le plus grand soin, c'est que le cheval recule de lui-même pour se soustraire à l'effet du mors; si on le laisse faire, il ne manquera pas de recommencer toutes les fois que l'occasion se présentera; non-seulement ce moyen n'est pas théorique ni pratique, il est encore très-

mauvais pour le cheval et dangereux pour le cavalier. Dans un manége où il y a de nombreux cavaliers, il peut arriver que le cheval, en reculant au moment où on ne s'y attend pas, blesse grièvement le cavalier qui se trouve derrière lui.

« Lorsque le cheval obéira à l'action du bridon, il » cédera bien plus promptement à celle de la bride, » dont l'effet est plus puissant. »

L'effet du bridon étant beaucoup plus doux que celui du mors, c'est le résultat contraire qui a lieu chez presque tous les chevaux. Si on leur donne le temps de bien s'habituer au bridon, ils se défendront toutes les fois qu'ils auront un mors; ce changement produira exactement le même effet que si on mettait un mors très-sévère à un cheval qui a l'habitude d'en avoir un très-doux. On serait certain de le faire défendre.

« Comment a-t-on pu croire qu'une ou deux lignes » de chair de plus ou de moins faisaient céder à la » plus légère impulsion de la main, ou faisaient em- » porter le cheval? »

En ne reconnaissant pas qu'une mauvaise conformation des barres occasionne une plus grande sensibilité dans la bouche du cheval, ou peut la rendre plus froide, c'est fournir une preuve incontestable que les chevaux dressés d'après cette méthode ne donnent jamais franchement dans la main, mais qu'ils

restent derrière pour se soustraire à l'effet du mors. Dans ce cas, il arrive que si le cavalier veut retenir son cheval pour ralentir son allure, il ramène immédiatement la tête jusqu'au poitrail en bourrant à la main; et plus le cavalier tire sur les rênes, plus le cheval s'encapuchonne; aussi voit-on les quelques chevaux dressés d'après cette méthode faire la balançoire aux Champs-Élysées et au Bois, position aussi disgracieuse pour le cheval que ridicule et fatigante pour le cavalier.

« On amènera la tête avec les rênes près du poi-
» trail, pour l'y maintenir oblique et perpendiculaire
» jusqu'à ce qu'elle se soutienne d'elle-même; le
» cheval, en mâchant son mors, constatera sa par-
» faite soumission. »

Cette flexion est très-mauvaise, elle indique au cheval un des plus puissants moyens pour se défendre; lorsque le cheval mâche son mors sur l'attaque de l'éperon, ce n'est pas toujours un signe d'une parfaite soumission, c'est quelquefois un signe de colère, et dans ce cas tout son corps est contracté.

« L'application bien entendue de ma méthode
» mettra le commun des hommes de cheval à même
» d'obtenir des résultats qui n'appartenaient autrefois
» qu'aux organisations équestres les plus favorisées. »

L'auteur, dans ce paragraphe, prétend que le commun des hommes peut obtenir par sa méthode

des résultats qui n'appartenaient qu'aux organisations équestres les plus favorisées, et dans le paragraphe qui suit, il dit au contraire que pour réussir avec sa méthode, le cavalier devra déployer autant de savoir que de tact.

Je ferai observer que l'auteur émet deux opinions qui sont diamétralement opposées.

« L'allure du pas est la mère de toutes les allures; » c'est par elle qu'on amènera la cadence, la régu- » larité, l'extension des autres; mais le cavalier, » pour arriver à ces brillants résultats, devra dé- » ployer autant de savoir que de tact. »

L'auteur dit que pour arriver il faut du tact : il me semble qu'il eût été beaucoup plus rationnel d'indiquer les moyens qu'il faut employer pour réussir.

Comme la plupart des jeunes chevaux ne savent pas marcher d'une manière convenable, pour arriver à ces résultats, le meilleur moyen est de commencer par leur apprendre à placer leurs pieds, afin de répartir le poids du corps d'une manière juste et régulière. Par là, le cheval arrive à s'équilibrer immédiatement à toutes les allures, et pour obtenir ces brillants résultats, il suffit de le faire marcher au pas d'équilibre décomposé pendant deux ou trois leçons.

« Le cavalier, pour porter son cheval en avant, » au pas, et le maintenir léger à cette allure, doit

» dépenser une force égale à vingt livres ; quinze
» pour l'impulsion et cinq pour le ramener. Si les
» jambes dépassent leur effet, il faut que les mains
» augmentent le leur dans les mêmes proportions. »

L'emploi de vingt livres de forces dans les jambes, pour porter le cheval en avant au pas, et cinq livres dans la main, est un moyen infaillible pour le mettre sous lui du devant; l'impulsion en avant se trouvant combattue par une impulsion rétrograde, force les membres antérieurs à se placer en arrière de la ligne verticale. Dans cette position, le cheval arrive tout naturellement à être sous lui du devant, et il rejette la plus grande partie de son poids sur ses épaules; pour se soustraire aux cinq livres de forces qu'on emploie sur ses barres, il s'encapuchonne, et se place derrière la main, ce qui devient une fatigue continuelle pour le cavalier. Pour qu'un cheval se conserve léger à la main, il suffit de le faire marcher au pas d'équilibre, et de le faire partir et arrêter en diminuant graduellement la force jusqu'à ce qu'il parte et s'arrête sur un centigramme de forces de la main et des jambes.

« La difficulté qu'éprouve le cheval pour se con-
» server uni à l'allure du trot, provient presque tou-
» jours de l'arrière-main, soit que cette partie ait
» une construction faible, ou que les ressources trop
» supérieures de l'avant-main en paralysent les res-

» sorts; toujours est-il que, comme c'est elle qui re-
» çoit le choc et donne l'élan, ses effets dans l'un ou
» l'autre cas restent impuissants, et rendent par suite
» le mouvement irrégulier. »

En admettant une opinion diamétralement opposée, on sera dans le vrai; car chez le cheval la difficulté pour trotter provient toujours de l'avant-main. Il suffit, pour être convaincu de cette vérité, d'examiner la conformation des beaux trotteurs allemands; ils sont en général très-faibles de l'arrière-main, et possèdent une très-grande puissance dans l'avant-main. Lorsque les forces de l'avant-main priment celles de l'arrière-main, le cheval n'en trotte que mieux. Cela est si vrai, qu'on voit souvent des chevaux ayant l'arrière-main et les reins mauvais avoir un trot admirable.

Comment peut-on dire qu'au trot c'est l'arrière-main qui reçoit le choc et donne l'élan? tandis qu'au contraire c'est l'avant-main qui donne l'élan; et quant au choc, il n'existe pas; car c'est de toutes les allures celle qui comporte la plus juste répartition des forces de l'animal.

La difficulté du trot provient en général des épaules droites, de la faiblesse ou de la roideur des membres antérieurs, et lorsqu'un cheval est complétement usé de devant, il cherchera toujours à prendre le galop.

DU RECULER.

« Il fera refluer le poids de l'avant-main sur l'ar-
» rière-main, ayant soin de tenir les jambes con-
» stamment près, pour que le corps du cheval ne
» cède qu'après l'encolure. La prépondérance des
» forces de devant sur celles de derrière est une des
» nécessités du reculer. On devra donc les ramener
» le plus près possible du milieu du corps du cheval. »

En faisant refluer le poids de l'avant-main sur l'arrière-main, au lieu d'obtenir le reculer on obtient de l'acculement; la prépondérance des forces de devant sur celles de derrière est la ruine des jarrets du cheval; en disant de ramener les forces le plus près possible du milieu du corps du cheval, on n'obtient pas la position du reculer, mais on obtient le véritable rassembler du lapin au moment où il va s'élancer.

Le véritable reculer est tout simplement une impulsion rétrograde imprimée par les forces de derrière, et suivie par celles de devant; il n'y a donc aucun reflux dans ce mouvement qui s'exécute en sens inverse, exactement de la même manière que le mouvement en avant.

L'auteur, dans sa Théorie militaire, dit que, d'après sa méthode, un instructeur ne doit faire travailler que six cavaliers à la fois. Comme une remonte

est ordinairement de cent vingt chevaux, en les faisant travailler deux fois par jour, cela nécessiterait l'emploi de vingt instructeurs par régiment, au lieu d'un seul qu'il y a habituellement. Dans d'autres passages, il reconnaît l'intelligence du cheval, mais il ne donne aucun moyen pour la développer ou la combattre, selon les bonnes ou mauvaises dispositions de l'animal : les moyens physiques sont seuls employés. Il est fâcheux qu'en recommandant toujours la douceur, il soit constamment par ses principes en contradiction avec lui-même, car l'emploi répété qu'il recommande de l'éperon et de la force dans la main et les jambes, sont des moyens qui font souffrir le cheval et l'irritent au suprême degré.

« Il devra être fait un usage modéré du reculer; » ce mouvement ne devrait être exécuté que rare- » ment par le cheval de guerre. »

Le mouvement du reculer est un des mouvements les plus importants pour le dressage du cheval de guerre; il assouplit les hanches et les jarrets. Il est donc indispensable de le faire exécuter très-souvent pour arriver à l'assouplir, à l'asseoir et à le rendre gracieux; et pour qu'il puisse exécuter ce mouvement facilement dans un travail d'ensemble, tel que les manœuvres militaires, il faut qu'il lui soit très-facile.

Cette opinion explique parfaitement le motif pour lequel les chevaux, dressés d'après cette méthode,

ont la croupe élevée et disgracieuse; car ce n'est que par le reculer qu'on arrive à faire baisser la croupe à un cheval et à lui faire faire les pirouettes sur les hanches, sans ruiner les jarrets.

« Le cavalier doit se rappeler que la mise en main » est une barrière infranchissable; chaque fois que » celui-ci veut sortir de la position en dedans de » cette limite, il n'y a qu'aisance et bien-être, en » dehors douleur et gêne. »

C'est démontrer que les chevaux dressés par ce système doivent être complétement derrière la main.

« Comme délassement, on fera marcher le cheval » au pas, pendant plusieurs tours de manége, en le » maintenant dans la position du ramener. »

La position du ramener, chez le cheval qui n'est pas dressé, est une très-grande fatigue et non un délassement. Lorsqu'on veut lui donner un délassement, il faut lui jeter les rênes sur le cou et le laisser marcher sans rien lui demander.

« Dans la leçon de montoir, le cavalier caressera » son cheval pour lui donner de la confiance. »

Ce moyen produit généralement l'effet contraire; il inquiète le cheval et suffit souvent pour le rendre rétif au montoir. De plus il est dangereux pour le cavalier, car en caressant le cheval il fait des mouvements qui ont pour résultat certain de l'effrayer, lorsqu'il est monté pour la première fois, au lieu de

le rendre confiant, et, dans ce cas, le premier mouvement de l'animal est de jeter son cavalier par terre pour s'en débarrasser.

« On accoutumera les chevaux, dans les écuries, » à se laisser lever le pied, frapper sur les fers, en » observant si un cheval fait des difficultés, d'user » toujours de douceur pour le guérir de son inquié- » tude. »

Tout ceci n'indique pas un moyen : la douceur ne suffit pas en pareille circonstance, elle n'est qu'un auxiliaire qui vient en aide au moyen.

Lorsqu'un cheval fera des difficultés pour se laisser prendre le pied, on lui brossera la jambe comme pour le panser; on lui lèvera le pied près de terre, en le caressant chaque fois, et on le lui reposera très-doucement. Il faudra continuer jusqu'à ce qu'il n'offre plus aucune résistance et augmenter progressivement le mouvement, en ayant bien soin d'éviter d'employer la force. Lorsque le cheval donnera le pied sans résistance, on frappera dessus très-doucement avec un marteau, comme pour le ferrer; au même instant on lui donnera une poignée d'avoine pour le récompenser. Lorsqu'il sera tout à fait en confiance, il faudra le conduire à la forge; les mêmes moyens seront employés pendant quatre jours de suite avant d'essayer de le ferrer, en faisant bien attention de ne pas lui lever le pied trop haut.

J'ajouterai une dernière remarque à celles que je viens de faire.

Quoique l'auteur parle toujours de l'équilibre du cheval, il lui a été impossible d'y arriver en suivant les principes qu'il s'est tracés, car la première condition pour l'obtenir est une juste répartition du poids de l'animal, et c'est ce dont il ne s'est jamais douté. Il nous a toujours présenté le cheval équilibré, réunissant tous ses moyens dans une force d'impulsion dirigée dans une ligne horizontale, tandis qu'au contraire, pour arriver à l'équilibre parfait et que le cheval soit léger à la main et gracieux dans ses mouvements, il faut que la répartition des forces se fasse en ligne horizontale et verticale.

Pour que cette répartition des forces soit juste et régulière, comme l'avant-main est beaucoup plus chargée par le poids de la tête et du cou que l'arrière-main, et que c'est elle qui donne à cette dernière la force impulsive, il faut rejeter sur l'arrière-main la moitié de la différence du poids de l'avant-main; et pour que l'avant-main conserve toute sa force d'impulsion, il faut même qu'elle soit un peu moins chargée que l'arrière-main.

Pour arriver à l'équilibre parfait, il faut grandir le cheval, de manière à balancer le poids de l'avant et de l'arrière-main, et assouplir parfaitement les jarrets, pour qu'ils ne fassent pas obstacle. Pour se con-

vaincre de cette vérité, il suffira de regarder des chevaux attelés : on verra toujours l'arrière-main des chevaux qui sont enrênés court et ont l'encolure relevée, se ramener vers le centre de gravité et l'avant-main fonctionner avec une grande facilité et beaucoup de légèreté, deux choses qui constituent l'équilibre parfait; tandis qu'au contraire, si le poids de l'animal est réparti d'une manière égale sur chaque membre, il en résulte que toutes ses forces se trouvant réunies dans une force d'impulsion horizontale, le cheval lève péniblement ses membres antérieurs et reste loin de lui de derrière, position qui indique que le poids de l'avant-main empêche le cheval de s'équilibrer.

Je pense que les erreurs que je viens de signaler suffiront pour éclairer mes lecteurs et leur donner une juste idée des dangers de ce système. Ils comprendront facilement que tant qu'il y aura à la tête de la cavalerie des hommes ayant la plus légère notion du cheval, ce système ne pourra y être admis.

Si mes lecteurs sont assez bienveillants pour prendre quelque intérêt à mes travaux, je les prierai de vouloir bien me faire la gracieuseté de me suivre dans les expériences que je fis de ma méthode dans le cours de mes voyages.

Lorsque j'eus créé ma méthode je partis immédiatement pour Vienne, afin de l'expérimenter et de

la mettre à l'abri des intrigues d'une certaine classe d'hommes, dont le mauvais génie exerce au début, sur tout ce qui apparaît de bon en France, une fâcheuse influence, ayant pour résultat d'entraver momentanément tout progrès.

A mon arrivée à Vienne, le prince régnant Louis de Lichtenstein eut la gracieuse bienveillance de mettre son joli manége à ma disposition pour m'en servir pendant tout le temps qu'il me serait agréable. Pendant le séjour que je fis au manége du prince, Son Altesse Sérénissime et sa noble famille me traitèrent avec la plus grande courtoisie : aussi conserverai-je toujours un délicieux souvenir de cette charmante ville, car les relations que j'eus furent des plus agréables, et si jamais j'y retourne ce sera pour moi un véritable plaisir.

Je me mis immédiatement à l'œuvre, et pour commencer j'achetai une jument nommée Coquette. C'était un animal d'une grande intelligence, mais d'un mauvais caractère, très-entêtée et accoutumée à faire sa volonté en toutes choses. Un jour qu'elle était attelée, elle avait jeté son maître et la voiture dans un fossé, et lorsqu'elle était montée, si le caprice lui en prenait, elle faisait brusquement un écart et s'emportait. Elle avait la mauvaise habitude de prendre les branches du mors entre ses dents, et il était bien difficile de les lui faire lâcher. Elle était sous

elle de devant par suite de l'abus du bridon; ses membres antérieurs étaient arqués, elle avait des molettes et ses jarrets étaient en très-mauvais état : du reste elle était très-bien conformée. J'entrepris de la remettre en bon état et de la dresser; ce n'était assurément pas une tâche facile en raison de son mauvais caractère et de ses défauts physiques. Je réussis cependant, et je fis de ma Coquette un animal aussi fin, aussi élégant qu'il soit possible de voir.

Elle semblait avoir été créée pour le nom qu'elle portait; je n'ai jamais rencontré un animal plus élégant dans son port ni plus gracieux dans ses mouvements.

J'ai vu des milliers de chevaux, mais aucun d'eux en action n'avait une démarche aussi fière ni une physionomie aussi expressive; ses yeux lançaient des éclairs, ses naseaux étaient ouverts et rouges comme du sang; la grande énergie et le feu qui caractérisaient tous ses mouvements, inspiraient à la fois un sentiment d'admiration et d'effroi.

Jamais un cheval n'a galopé plus vite dans une course rapide, ni plus longtemps que ma Coquette, et sur un parcours de trois milles, elle n'a jamais manqué de laisser ses rivaux à un quart de mille en arrière. Aussi elle sentait si bien sa supériorité et en était si fière, qu'elle ne souffrait pas qu'un camarade la dépassât d'un quart de tête. Si pendant

qu'elle marchait de compagnie avec d'autres chevaux, son voisin s'avisait d'oublier le respect qui lui était dû, en la dépassant un peu, elle le rappelait immédiatement à l'ordre par un grincement de dents et par une vive démonstration avec ses pieds de derrière, sans aller cependant jusqu'aux voies de fait. Lorsqu'elle avait levé le pied et fait entendre le bruit de ses dents, sa colère était apaisée par la défense de son honneur, et avec une grande dignité elle reposait gravement son pied sur le gazon et se dépêchait de mâcher son mors en redoublant de vigueur.

Elle avait une telle énergie, qu'après une promenade de huit heures elle rentrait au piaffer.

Les comtes F..... et O....., tous deux parents du prince régnant Louis de Lichtenstein, l'un propriétaire d'un des plus beaux haras du pays et célèbre pour ses profondes connaissances en chevaux, l'autre un des cavaliers les plus éminemment distingués de l'Autriche, connaissaient ma jument au moment où je l'achetai. Ils vinrent tous deux la voir après que je l'eus dressée, et furent autant frappés du brillant, de l'élégance et du bon état dans lequel j'étais parvenue à la mettre, que du travail que je lui fis exécuter. Ces grands seigneurs, tous deux hommes de progrès, se firent un devoir de proclamer hautement à la cour et dans le monde le succès que je venais d'obtenir.

Les plus grands seigneurs de la cour et les officiers de cavalerie vinrent chaque jour au manége du prince pour voir Coquette et l'admirer. Il vint aussi un grand nombre de dames de la cour, et plusieurs d'entre elles la montèrent. Un jour, en me promenant au Prater, elle eut l'honneur d'être remarquée par Sa Majesté l'empereur Nicolas, qui à cette époque se trouvait à Vienne.

Par cette jument, j'ai acquis la certitude que lorsqu'un cheval a été bien assoupli et parfaitement dressé pour la haute école, ses allures sont aussi vives que celles du cheval dressé à l'extérieur, avec une grande supériorité, car lorsqu'il a été exercé pendant quelques jours à la promenade et qu'il est en haleine, la souplesse de ses membres lui permettra d'aller beaucoup plus vite et plus longtemps, car le dressage du cheval à l'extérieur est très-incomplet; la roideur des membres occasionne une plus grande fatigue, et ses allures sont désagréables et fatigantes pour le cavalier.

Je dirai comme Frédéric le Grand : Il n'y a pas de bonne cavalerie sans manége.

Le baron K..... vint au manége du prince et me pria d'examiner un cheval qu'il aimait beaucoup parce que c'était un de ses élèves et qu'il était doué d'un très-bon caractère : « Mais, dit-il, malheureu-
» sement pour moi, je ne puis pas le monter parce

» qu'il bronche à chaque pas et qu'il lui arrive sou-
» vent de tomber. Je ne suis plus un jeune homme,
» et une chute à mon âge pourrait avoir des consé-
» quences très-graves. » Je le priai de m'envoyer son cheval : on me l'amena, et dès que j'eus jeté un coup d'œil sur l'animal, j'affirmai au baron qu'au bout de six jours je le lui rendrais ferme et solide sur ses jambes. Le baron me regarda avec étonnement, et lorsque le premier moment de surprise fut passé, il s'écria : « Ah! madame, si vous pouvez y parve-
» nir, vous me rendrez un véritable service, car j'ai
» ce cheval en très-grande affection. »

L'animal avait un bon caractère et était parfaitement construit, mais il avait été gâté par l'abus du bridon, avec lequel on l'avait fait travailler trop longtemps sans être dressé, ce qui l'avait amené à être sous lui de devant, à forger et à croiser, en marchant, les membres antérieurs et les membres postérieurs.

Je tins parole : le cheval fut dressé par ma méthode; pendant une semaine, une heure par jour seulement, je le soumis aux effets du surfaix-cavalier, et lui fis faire le pas d'équilibre décomposé. Le septième jour il était devenu ferme et solide sur ses jambes et très-léger à la main. Je le rendis au baron, qui en fut ravi; mais une appréhension troublait son bonheur, il craignait qu'il ne fût pas de

longue durée. Je l'engageai à prendre patience et à attendre le résultat. Après avoir monté son cheval pendant quinze jours, les craintes du baron cessèrent, et il fut convaincu qu'il avait acquis au contraire, encore une plus grande solidité sur ses jambes. Il s'empressa de venir me faire part de son heureuse découverte, et me remercia gracieusement pour le service que je lui avais rendu. Un mois plus tard il y eut dans les montagnes une partie de plaisir où il assista; sur cinquante chevaux dont se composait la cavalcade, il n'y en eut pas un plus adroit ni plus solide que le sien. Le baron fut alors au comble du bonheur.

Le comte J..... avait une très-jolie jument de trois ans et un gentil petit groom qui la soignait. Quoique charmants tous deux, ils étaient loin de s'entendre. La jument prenait un malin plaisir à jeter son cavalier par terre; elle avait réussi si souvent à ce jeu, que le jeune groom était bien décidé, quoiqu'à regret, à quitter son maître à la première occasion si elle continuait; de plus, elle forgeait horriblement. Le comte tenant beaucoup au groom et à la jument, et ne sachant que faire dans cette circonstance, vint me consulter dans son embarras. On décida que la jument serait confiée à mes soins. Je la soumis aux effets du surfaix-cavalier et l'exerçai au pas d'équilibre décomposé. Au bout de quelques jours elle ne

forgeait plus, et il existait entre elle et son groom la meilleure intelligence et l'amitié la plus franche. J'avais promis au comte que sa jument serait montée à la douzième leçon; il vint chaque jour pour admirer les progrès qu'elle faisait, et à la huitième leçon il me pria de la lui laisser monter, ce qu'il fit en présence de plusieurs seigneurs. Il la monta en habile cavalier, et lui fit exécuter divers mouvements au pas, au trot et au galop, ensuite il la fit reculer. La jument exécuta parfaitement bien tout ce qu'on lui demanda et de la meilleure grâce.

Les succès que j'obtins en Autriche eurent un grand retentissement et me valurent le suffrage de tous les hommes éminemment compétents en fait de chevaux et d'équitation, et de toute la haute aristocratie. Un général, qui pendant quarante ans avait été chargé de diriger l'instruction de la cavalerie, témoigna, en présence d'une nombreuse réunion au manége du prince, son admiration d'une manière si bienveillante et si gracieuse, que je ne peux moi-même, par un sentiment qui se comprend, rappeler ici les paroles dont il se servit; mais ce que je peux faire remarquer, c'est que les succès que j'obtins furent tels, qu'ils aplanirent les immenses difficultés qui existaient alors pour pénétrer en Russie.

Ce n'était ordinairement qu'après avoir vaincu des difficultés inouïes qu'on pouvait obtenir un passe-

port, et encore arrivait-il souvent qu'une fois à Cronstadt on refusait de vous laisser passer : j'ai connu des voyageurs qui ont fait quatre fois le voyage sans pouvoir réussir à pénétrer. J'écrivis en Russie, comme c'était l'usage à cette époque, pour demander un passe-port; on m'envoya la permission par le retour du courrier, et à mon arrivée à Cronstadt les ordres avaient été donnés avec tant de courtoisie qu'on ne me fit pas la moindre difficulté; on avait envoyé quelqu'un à bord pour me recevoir, et le chef des bateaux à vapeur de la couronne eut l'excessive politesse de faire le voyage tout exprès, pour m'accompagner jusqu'à Saint-Pétersbourg et me servir d'interprète.

Avant d'entrer dans des détails sur mes travaux à Saint-Pétersbourg, je crois devoir expliquer comment je fus amenée à l'invention du surfaix-cavalier qui forme la base de ma méthode.

J'avais commencé par étudier toutes les inventions de cette nature dans leurs détails les plus minutieux, et je fus convaincue qu'elles émanaient d'hommes de progrès, mais tout à fait incompétents en fait de dressage de chevaux.

Pour qu'un cheval soit bien placé, parfaitement droit, la tête doit être perpendiculaire; et pour obtenir cette position sans fatigue et sans souffrance pour l'animal, il est nécessaire, avant de le placer,

de l'assouplir à la jonction de la tête au cou, à droite et à gauche. Cet assouplissement a pour résultat de diminuer considérablement les glandes salivaires et de faciliter la position de la tête.

Lorsque les rênes sont fixées séparément l'une de l'autre elles ont pour effet inévitable de développer énormément les glandes salivaires et de rendre la jonction de la tête au cou si roide, que par la suite il devient presque impossible de placer le cheval à droite ou à gauche. Cette manière de fixer les rênes est diamétralement opposée à ce qu'on doit faire pour arriver au résultat qu'on désire obtenir.

Il y a une chose indispensable pour dresser un cheval, sans laquelle il est impossible de réussir, c'est une grande fixité de main, afin de forcer le cheval à obéir, sans jamais peser à la main et tirer sur les rênes. Si les rênes sont en caoutchouc ou en toute autre matière élastique, l'action produite est tout à fait opposée à celle qui est nécessaire pour dresser un cheval, car dans ce cas elles cèdent chaque fois que le cheval tire dessus, et il contracte l'habitude, lorsqu'il est monté, de tirer constamment pour tâcher de les arracher de la main du cavalier.

Ce fut sur Coquette que j'essayai pour la première fois les effets du surfaix-cavalier, et le succès que j'en obtins me prouva l'excellence de ce nouveau système. Par la suite j'en appliquai l'action aux che-

vaux de tous les âges et de toutes les conformations, et je découvris son infaillibilité dans toutes ses applications, car il réussit sans une seule exception. Mais lorsque ses effets étaient produits par la main, cela devenait très-fatigant, et encore ils ne pouvaient être obtenus avec une certitude absolue, parce qu'un grand tact était nécessaire. Alors j'inventai le cavalier de fer; j'avais combiné tous ses effets de manière à produire exactement la main du meilleur écuyer, mais avec une grande supériorité résultant de sa fixité et de ses effets directs sur les glandes salivaires dont il diminue considérablement la grosseur. De plus, il rend la bouche parfaite, augmente la vitesse des allures du cheval, et lui donne un gracieux et une élégance, qu'on n'a jamais pu obtenir avec les autres méthodes.

Ainsi, selon moi, le surfaix-cavalier a résolu le problème du dressage, car il l'a mis à la portée de tout le monde, avec les immenses avantages de diminuer les dangers pour le cavalier, de dresser le cheval sans lui faire éprouver la plus légère fatigue, et d'augmenter ses moyens d'une manière considérable.

Pendant mon séjour à Saint-Pétersbourg un officier des chevaliers-gardes avait un cheval que tous les écuyers avaient abandonné comme ne pouvant être dressé ni monté tant il était rétif et dangereux. Les écuyers du comte C... déclarèrent hautement

que personne ne pourrait réussir parce que le cheval avait une maladie de la colonne vertébrale; il fut offert pour trente roubles, mais personne ne voulut l'acheter. L'officier, pour s'en débarrasser, l'aurait volontiers donné pour rien. Il me fit voir l'animal, et je lui dis qu'après douze leçons par le surfaix-cavalier il en obtiendrait un bon prix. A l'expiration du temps que j'avais fixé le cheval était parfaitement dressé et il n'essayait même plus de se défendre. L'officier le monta lui-même et fut bien étonné du changement qui s'était opéré chez le cheval. Quelques jours après il le vendit à un officier trois cent cinquante roubles.

L'empereur Nicolas donna l'ordre qu'il me fût confié deux de ses chevaux, dont l'un était rétif et l'autre n'avait jamais voulu se laisser monter. J'entrepris de les dresser, et à la onzième leçon, Son Excellence le comte Apraxime, grand écuyer, vint au manége pour les voir. Je les fis monter par un simple soldat qui leur fit exécuter tout le travail de manége. Le comte admira beaucoup les résultats surprenants que j'avais obtenus, et partit convaincu de l'excellence de ma méthode, dont il fut dès lors un des plus chauds partisans.

J'écrivis pour demander à Sa Majesté l'Empereur de m'accorder l'insigne faveur de faire monter mes chevaux à la douzième leçon en son auguste pré-

sence. Le lendemain je reçus de Son Excellence le comte d'Adlerberg, ministre de la maison de l'Empereur, la réponse qui suit :

« Je m'empresse de vous informer, madame, que » Sa Majesté l'Empereur désire que vous lui fassiez » voir les deux chevaux que vous avez dressés, à » Zarkayé-Sélo, vendredi prochain, 22 courant, à » une heure après midi, devant le nouveau palais que » Sa Majesté occupe. Veuillez, madame, prendre vos » arrangements pour le transport des chevaux de » Pétersbourg à Zarkayé-Sélo pour le jour et l'heure » indiqués. Vous voudrez bien me faire savoir votre » arrivée, ou en cas de mon absence en informer Son » Excellence le comte Apraxime, le grand écuyer.

» Agréez, je vous prie, mes salutations empressées.

» Comte D'ADLERBERG.

» Mai 1853. »

L'Empereur, avec la courtoisie exquise qui le caractérisait, arriva à une heure moins cinq minutes. Sa Majesté me fit l'insigne honneur d'une brillante réception, dont je conserverai toujours un noble souvenir. Les princes, la cour et tous les écuyers de l'Empereur y assistaient. Par un sentiment de haute politesse, on m'envoya chercher dans une voiture de la cour. A mon arrivée Leurs Excellences les comtes Apraxime et d'Adlerberg vinrent me recevoir à ma voiture et me présentèrent à Sa Majesté.

Tous les écuyers étaient formés sur deux rangs. Le premier écuyer de Sa Majesté me pria de choisir dans le nombre deux cavaliers pour monter les chevaux. J'en désignai deux qui les montèrent au pas, au trot et au galop.

L'Empereur admira beaucoup l'élégance de la mise en main de mes chevaux.

Je fis en son auguste présence une démonstration de ma méthode. Sa Majesté entra dans de minutieux détails à ce sujet, et je fus à même d'apprécier ses profondes connaissances en chevaux et en équitation. C'était pour la première fois que j'entendais faire une aussi juste appréciation de cette science. A cette réception l'Empereur témoigna le désir de me voir monter à cheval. On m'en amena un que je montai à la première vue, et auquel je fis exécuter tout le travail de haute école en présence de la cour.

Lorsque j'eus fini, l'Empereur me témoigna sa satisfaction, et en s'adressant à ses écuyers il leur dit qu'il désirait qu'à l'avenir tous ses chevaux fussent dressés d'après ma méthode; puis me faisant remarquer un des deux chevaux, il me dit que c'était l'animal le plus terrible qui existât; que son premier écuyer l'ayant mis à la longe, il s'était jeté dessus, l'avait renversé, et avait failli lui briser la poitrine avec ses pieds de devant.

Six semaines plus tard, le farouche animal était

monté par le jeune comte Zouboff, filleul de l'empereur Alexandre, et par le baron de Mirback, un des aides de camp de l'Empereur : j'avais monté ce magnifique cheval moi-même tous les jours. Enfin l'Empereur le monta et en fut si enchanté, qu'il me témoigna sa satisfaction en m'envoyant un magnifique présent.

Après le succès que j'obtins sur ces chevaux, l'Empereur me fit prier de me rendre au régiment-modèle d'instruction de cavalerie, pour y expérimenter ma méthode.

Arrivée à cette école-modèle de cavalerie, j'entrepris de dresser tous les chevaux que l'on considérait comme ne pouvant l'être. Je les soumis à l'action du surfaix-cavalier, et je réussis parfaitement bien avec tous.

Parmi eux se trouvait un délicieux cheval arabe nommé *Séid*, appartenant au général inspecteur de l'école. Cet animal d'une grande beauté était doué d'une remarquable intelligence. Depuis trois ans d'habiles écuyers s'occupaient de le dresser; mais résistant à tous leurs efforts, il était devenu rétif et si méchant pour l'homme, qu'on ne parvenait jamais à lui mettre une selle sans qu'il y eût plusieurs hommes, dont l'un était employé à lui montrer un gros bâton pour le tenir en respect.

La première fois que j'eus l'honneur de faire sa connaissance il se jeta sur moi. Lorsqu'il était monté,

il fallait tout le talent et la science de son noble maître pour rester en selle. Je le soumis à l'action du surfaix-cavalier. Lorsque les officiers de l'état-major apprirent que ce cheval célèbre était entre mes mains, ils vinrent me féliciter et me dire qu'ils faisaient des vœux pour que je réussisse, mais que pour arriver il me faudrait au moins une année. A la quatrième leçon le cheval donnait son dos pour être sellé de la meilleure grâce du monde, et un seul palefrenier suffisait. Au bout de six semaines il faisait un travail de haute école sans offrir la plus légère résistance. Il était devenu tellement doux qu'après la leçon je me faisais un plaisir de le mettre en liberté dans le manége. Il me suivait et me caressait comme eût fait le chien le plus attaché. J'avais un grand plaisir à lui faire ma visite de temps en temps dans sa stalle. Chaque fois qu'il m'entendait ouvrir la porte, il m'appelait de son hennissement le plus doux, et tout son corps tremblait de plaisir en m'apercevant : sentiment bien partagé, car ce cheval fut une de mes plus grandes passions.

Ensuite je dressai des chevaux de troupe de trois et quatre ans, en trente-six leçons; je réussis parfaitement, et aucun d'eux, malgré sa jeunesse, ne tourna mal. Au contraire, ils devenaient plus vigoureux, mieux portants, et se trouvaient dans les meilleures conditions.

Cette école était commandée par le général Lanskoy, qui depuis quarante-deux ans était à la tête de l'instruction de toute la cavalerie russe; officier d'un mérite incontestable, qui a reçu quatorze décorations pour sa bravoure sur les champs de bataille, d'un noble et loyal caractère, et connu comme le meilleur cavalier de toute l'armée. Tout se passa loyalement et de la manière la plus convenable.

A mon arrivée je remis au général l'ordre dont j'étais porteur; il le reçut et s'expliqua avec la franchise d'un brave militaire : « Je vous préviens, » madame, me dit-il, qu'au régiment-modèle les » cavaliers ont un double service de cavalerie et d'in- » fanterie; ils sont donc fort occupés et n'ont pas » de temps à perdre; si votre méthode n'amène pas » de meilleurs résultats que ceux que nous obtenons » avec la nôtre, il faut vous attendre à rencontrer » une grande opposition de ma part; depuis vingt- » quatre ans que j'ai fondé cette école, il est venu un » très-grand nombre d'innovateurs dont les méthodes » ne valaient pas la nôtre. Mais si au contraire vous » me prouvez d'une manière incontestable que votre » méthode renferme un progrès en abrégeant le » temps et en aplanissant les difficultés, vous pouvez » compter de ma part sur un concours loyal. »

La promesse du général ne se démentit pas un seul instant pendant tout mon séjour à l'école. Il

examina tout minutieusement pendant un mois sans se prononcer, puis il fit lui-même l'application de ma méthode sur ses chevaux; lorsqu'il fut convaincu par les résultats qu'il obtint de l'amélioration qu'elle renfermait, il donna franchement son opinion en sa faveur et lui accorda un ferme appui. Le général travaillait souvent avec moi, et nous discutions régulièrement tous les jours, en ne cédant jamais qu'à l'évidence; lorsqu'il avait reconnu que j'avais raison, il s'avouait vaincu de la meilleure grâce du monde; et ce qui lui plaisait le plus dans mon caractère, c'était de voir que je poussais le courage de mes opinions jusqu'à ne pas lui faire la plus légère concession, tout en sachant que la réussite de mon affaire dépendait entièrement de lui. Ceci prouve combien il avait de grandeur d'âme.

Ma méthode obtint un grand succès, et un grand nombre de généraux commandant les magnifiques régiments de la garde m'envoyèrent des officiers en députation, et vinrent eux-mêmes pour me prier de solliciter, auprès de l'Empereur, un ordre qui m'envoyât dans leur régiment, pour y faire l'application de ma méthode.

Lorsque ma mission fut terminée à l'école-modèle, Sa Majesté l'empereur Nicolas passa lui-même la revue de mes jeunes chevaux au manége des écuyers à Saint-Pétersbourg. Son Excellence le général Lanskoy

eut l'extrême bienveillance de prendre le commandement de mes cavaliers. Ce général de division commanda les exercices avec une habileté et un tact tellement remarquables, que depuis, dans de semblables circonstances, je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui pût lui être comparé. Aussi tout alla parfaitement, et j'obtins un éclatant succès. Les chevaux et les cavaliers avaient un brillant et une élégance qui frappèrent l'Empereur à un tel point qu'il le fit remarquer au général; il exprima hautement son admiration et me remercia dans les termes les plus flatteurs et les plus bienveillants, et me dit à la fin : « Madame, je n'oublierai jamais tout ce que » vous avez fait pour ma cavalerie. » Ces faits eurent lieu en présence du grand-duc héritier, d'un brillant état-major, des aides de camp de Sa Majesté et de tous les écuyers de l'armée.

L'Empereur, en parlant des résultats que j'avais obtenus, me dit qu'il ne comprenait pas comment j'avais pu y parvenir. Je lui répondis que si j'avais réussi c'était grâce à la loyauté des cavaliers et à leur bon vouloir.

La veille je demandai à mes cavaliers comment ils trouvaient que leurs chevaux allaient. Ils me répondirent qu'ils étaient dressés de manière que s'il y en avait un qui fît une faute, elle ne pourrait provenir que de la déloyauté du cavalier, et que de ce

côté je pouvais être parfaitement sûre et compter sur eux comme sur un seul homme; en effet, ils tinrent parole. Depuis je fus malheureusement à même d'apprécier toute l'importance de loyaux cavaliers, car sans une intègre probité de leur part, quelle que soit la puissance de ma méthode, elle ne peut produire tous ses effets. Ce qui fit dire à un général français en parlant de cela : « Quoique l'invention soit » très-bonne, il faudrait, madame, pour que le succès fût toujours certain, inventer un surfaix-cavalier qui produisît le même effet sur le mauvais vouloir de certains hommes, que celui que vous avez » inventé produit sur les chevaux. »

Cette réflexion, quoique vraie, n'est juste cependant que jusqu'à un certain point, car dans tous les établissements militaires commandés par un chef, le mauvais vouloir des subordonnés ne provient jamais que de l'incapacité de celui qui commande. Si le chef n'a pas assez d'énergie pour faire exécuter avec respect les ordres qu'il est chargé de transmettre, il est certain que chacun exécutera l'ordre avec l'idée de ne faire que ce qu'il croira utile à ses intérêts, idée incompatible avec le progrès, car pour qu'il marche librement, il faut que chacun fasse au besoin dans de certaines limites abnégation de ses idées et de ses intérêts. J'ai été à même de me convaincre dans toutes les écoles de cavalerie où je fus admise, que

la conduite du chef exerce une si grande influence sur tout le personnel, que si je peux me permettre une comparaison, je dirai que l'école est comme un miroir dans lequel se reflètent les bonnes ou mauvaises qualités du chef. La grande énergie et les hautes capacités que j'ai rencontrées chez le général Lanskoy et chez d'autres chefs de différentes écoles où je fus appelée pour la mise en application de ma méthode, expliquent le succès que j'y obtins et démontrent la vérité de cette assertion.

Dans une circonstance semblable, je fus à même d'apprécier les résultats qui furent la suite de l'incapacité et de la faiblesse du chef. Il y eut un homme de lucre qui, trouvant une invention bonne, ne crut rien faire de mieux que de la dénigrer par tous les moyens pour s'en emparer plus sûrement; un ambitieux convoitant la place d'un autre, qui, inspiré par un mauvais génie, n'imagina rien de plus adroit que de faire de cet homme un instrument qu'il jetât en travers afin qu'une fois brisé la place restât libre; un troisième, qui ayant peur que ses intérêts ne fussent compromis, fit tous ses efforts pour les sauvegarder, quoique ses appréhensions ne fussent pas fondées. Ces trois faibles causes réunies parvinrent à arrêter momentanément l'essor d'une invention, qui avait obtenu, dans tous les pays de l'Europe où elle avait été produite, les suffrages unanimes de tous les hom-

mes les plus illustres, touchant au sommet des grandeurs et les plus éminemment distingués par leurs profondes connaissances, et eût été accueillie avec empressement, car elle était généralement demandée.

En résumé, on peut dire avec justesse, dans cette circonstance, que quelquefois les petites causes produisent de grands effets.

Avant de parler de la France, j'éprouve le vif désir de reporter encore une fois mes souvenirs sur la Russie. Si je pouvais emprunter pour un instant la plume habile d'Alexandre Dumas, je raconterais sur cet intéressant pays une foule d'anecdotes très-curieuses et qui pourraient donner à mes lecteurs quelques notions sur les mœurs de cette grande et belle nation; mais comme mon faible talent ne pourrait être à la hauteur de ces récits, je me contenterai de raconter simplement quelques faits qui se rattachent particulièrement à l'équitation.

En Russie, le bon goût pour le cheval est développé au suprême degré; on ne l'achète pas précisément pour le service qu'il peut rendre, et on ne l'expose pas, en le vendant par un regrettable intérêt, à passer de l'équipage du seigneur aux voitures de remise, ensuite aux fiacres, et à finir par le vil emploi de traîner une ignoble charrette, jusqu'à ce qu'une affreuse misère vienne terminer prématurément sa malheureuse existence; j'ai dit plus haut

regrettable, parce que le cheval, ainsi que l'homme, ne devrait jamais sortir de sa position que pour s'élever et non pour descendre. Dans l'acquisition d'un cheval, c'est l'idée de luxe qui prédomine. On tient avant tout au brillant et à l'élégance, et lorsque par l'âge ou la fatigue il a perdu son cachet aristocratique, on lui donne les invalides.

Lorsqu'on me fit voir pour la première fois une revue dans l'immense manége du régiment d'instruction de cavalerie, j'éprouvai un sentiment de surprise et d'admiration en voyant la bonne tenue des cavaliers et des chevaux, et la précision avec laquelle les cavaliers exécutèrent spontanément et alternativement les manœuvres de cavalerie et d'infanterie. Je fus aussi étonnée du soin minutieux avec lequel le général et tout son état-major examinèrent la position de chaque cavalier et de chaque cheval.

On forma les escadrons, l'un après l'autre, en deux colonnes, placées sur deux lignes parallèles, et on fit exécuter aux cavaliers tous les mouvements individuellement et successivement à toutes les allures.

Aussitôt que les chevaux furent en mouvement, je pus juger des hautes capacités du général qui était à la tête de l'instruction. On fit marcher les chevaux d'abord au pas cadencé; puis, lorsqu'ils furent arrivés au milieu de la distance qu'ils avaient à parcourir, ils allongèrent le pas et conservèrent une si

grande régularité dans cette allure, qu'on eût pu marquer une mesure à quatre temps en suivant leurs mouvements. Les jambes, le corps et la main de chaque cavalier offraient une fixité parfaite; les poignets étaient placés à une distance si égale de la ceinture, qu'en les voyant on eût pu croire que les distances avaient été mesurées. Tous les chevaux étaient parfaitement placés. Ensuite on les fit marcher au trot cadencé, puis au trot le plus allongé, sans qu'un seul cheval sortît de la main. A cette grande vitesse, chaque cavalier arrêta individuellement son cheval sur place. On les fit partir individuellement de pied ferme au galop et arrêter court, sans qu'un seul commît une faute. Les foulées du galop étaient d'une régularité si remarquable, qu'à chacune d'elles le cheval prenait une pose académique. On fit exécuter des conversions à pivot fixe et à pivot mouvant, sans que, depuis l'aile marchante jusqu'au pivot, il y eût un cheval qui dépassât l'autre. Toutes les têtes formèrent une ligne droite d'une régularité parfaite. Après on les fit ranger de front, charger au galop et arrêter sur place; ils exécutèrent ces mouvements avec le plus grand ensemble. Ensuite ils reculèrent au pas et au trot d'un bout du manége à l'autre, sans qu'un cavalier touchât son cheval avec les éperons, ce qui est une preuve de la parfaite instruction du cavalier et du cheval.

Ensuite vint le tour des Cosaques. L'aspect des cavaliers et des chevaux changea tout à coup, et au lieu de brillants cavaliers et de chevaux nobles et fiers, on vit le rude cavalier des montagnes né guerrier militaire.

C'était pour la première fois que j'avais sous les yeux tout ce que l'équitation instinctive peut produire. En voyant ces cavaliers, je reconnus qu'ils possédaient le sentiment du cheval au suprême degré et un tact infini; cependant j'acquis par eux la certitude que la pratique seule ne suffit pas pour produire de brillants cavaliers et des chevaux élégants.

Le général devinant ma pensée sur ma physionomie, me dit en riant : « Je ne veux pas, madame, » que vous restiez sous cette seule impression. » Aussitôt il commanda l'exercice de la lance. Que dirai-je ici! Les mots me manquent pour peindre l'admiration que j'éprouvai alors. Hommes et chevaux acquirent, comme par enchantement, une grâce et une élégance d'une beauté idéale; c'était la réunion de ce que le talent instinctif et la théorie la plus parfaite peuvent produire. Dans cet exercice le cavalier se grandit, sa physionomie s'anime et son regard, dans lequel brille l'intelligence, semble dire : « Après mon cheval, ce que j'aime le plus au » monde c'est ma lance. » La lance entre les mains d'un Cosaque devient une véritable plume, il la manie

avec une dextérité et une légèreté que je n'ai jamais rencontrées chez un autre peuple. Cet exercice comporte une assez grande variété de mouvements qu'ils exécutent tous avec la même grâce.

Au moment où le cavalier commence, le cheval s'anime, comme par instinct; il se grandit, se rassemble, puis s'élance comme un trait. On dirait qu'il devine la pensée du cavalier, en voyant l'accord parfait qui existe entre lui et son maître.

Pendant le temps que dura la revue, le général commandant et les officiers supérieurs d'état-major vinrent courtoisement me demander mon opinion sur la manière dont les manœuvres avaient été exécutées, ainsi que sur la position du cheval et du cavalier. Je donnai franchement mon opinion en signalant ce que je trouvais de bien et ce qui était susceptible de recevoir quelques améliorations. A la manière dont ces officiers reçurent mes observations, je fus convaincue que j'avais affaire à des hommes dévoués au progrès.

Maintenant que j'ai terminé la revue à l'école-modèle, je vais, dans l'espoir d'être agréable à mes lecteurs, entreprendre de leur donner quelques légères notions sur la vie équestre des Cosaques et sur leurs chevaux.

La plupart des soldats appartenant à ces tribus se livrent, dès leur jeune âge, à l'agriculture et au

métier des armes. Ils vont aux champs portant pistolets, couteaux et poignards à la ceinture. Ce peuple semble avoir été créé pour la guerre. Autrefois c'était un esprit de conquête qui l'y poussait constamment; maintenant poursuivis et traqués, ils sont forcés d'être toujours sur la défensive.

Leurs chevaux, tous nés dans les steppes, sont de petite taille, bien construits, et ont les membres solidement soudés. La plupart ont l'encolure courte ou l'encolure de cerf, la tête petite, l'œil vif et à fleur de tête, les naseaux grands et ouverts, la queue et la crinière longues et à tous crins. Ils sont tous en très-bon état; du reste, le Cosaque considère son cheval comme son meilleur ami et son frère d'armes; il sait l'apprécier autant qu'il le mérite, car sur les champs de bataille, dans maintes occasions, c'est à son noble courage qu'il doit son salut; aussi en a-t-il le plus grand soin et le voit-on souvent au milieu d'une bataille, sous le feu de l'ennemi, prendre le temps de le faire manger. Ces chevaux sont d'une grande sobriété et faciles à nourrir; lorsqu'ils n'ont rien de mieux, ils mangent les racines et les écorces d'arbres, et lorsqu'ils sont réduits à la dernière extrémité, ils mangent leurs excréments. Ils supportent des fatigues inouïes sans tomber malades. J'ai vu souvent aux manœuvres des officiers qui, sur six de leurs chevaux, en avaient cinq sur la paille par

suite d'une excessive fatigue; tandis qu'au contraire les chevaux cosaques résistaient à la fatigue du service depuis le commencement jusqu'à la fin des manœuvres. Les privations qu'ils éprouvent dès leur jeune âge dans les steppes les endurcissent à la misère; il arrive quelquefois que, par suite des mauvais arrangements des bergers, ils restent pendant l'hiver un mois sans nourriture. C'est alors que leur instinct leur vient en aide. Les étalons partent à la découverte dans diverses directions, et lorsqu'ils ont trouvé un terrain qui leur fait espérer que leurs recherches seront fructueuses, ils poussent un certain cri sauvage auquel le troupeau répond en arrivant au galop. Une fois sur les lieux, il se divise en différents groupes, composés chacun d'un étalon et d'un certain nombre de juments qui ont l'habitude de le suivre, et chaque groupe travaille séparément.

Ce qu'il y a de remarquable chez ces animaux, c'est qu'il s'établit entre plusieurs d'entre eux l'amitié la plus intime. Lorsqu'ils s'aiment ainsi, ils ne se quittent jamais, s'aident mutuellement dans les moments difficiles, partagent leur nourriture, et cette sympathie se manifeste dans leurs moindres actions.

Une de leurs grandes ressources pour vivre, c'est de fouiller la terre avec leurs pieds, ils trouvent alors une quantité de racines qu'ils mangent; lorsqu'ils sont réduits à cette extrémité, ils deviennent

très-maigres : cependant ils ne meurent jamais de faim. Il n'y a qu'une chose contre laquelle ils ne peuvent résister, ce sont les chasse-neige qui détruisent quelquefois des troupeaux entiers de deux mille chevaux. Le chasse-neige est un affreux tourbillon de neige qui vous enveloppe en commençant par les pieds et finit par monter par-dessus la tête. Une fois qu'on est pris, il est impossible de reconnaître la direction dans laquelle on marche, et on a vu de pauvres soldats périr à cinq pas de leurs tentes, sans avoir pu retrouver leur chemin. Il saisit d'abord les pieds et les jambes, et les gèle; la victime éprouve des bourdonnements dans les oreilles, son corps s'affaisse, et au bout de quelques instants elle a cessé de vivre.

En pensant aux revues auxquelles j'ai assisté, je n'oublierai jamais l'effet que produisit sur moi la première que je vis accompagnée d'une cérémonie religieuse. C'était à Krasni-Sélo. J'arrivai, avec une dame de mes amies, au moment où l'Empereur passait dans les rangs accompagné d'un nombreux état-major. A mon arrivée plusieurs princes, aides de camp de Sa Majesté, par une exquise politesse, se détachèrent de sa suite, vinrent au-devant de moi et me conduisirent vers la tente où se trouvait l'Impératrice et toute la cour. Lorsque l'Empereur eut fini, il vint se placer près de la tente, et je me trouvai à

côté de lui, des princes, des comtes d'Adlerberg et Apraxine et de l'état-major. Tous ces seigneurs vinrent me saluer courtoisement. Quelques instants après la cérémonie religieuse commença. L'Empereur, les officiers et tous les soldats firent à plusieurs reprises le signe de la croix dans le plus profond silence. Le clergé, placé dans le haut de la tribune de l'Impératrice, fit alors entendre des chants religieux qui furent accompagnés par quatre-vingt mille voix. Le soleil donnait en plein sur les magnifiques uniformes, et l'attitude immobile des soldats et des chevaux rendait cette cérémonie grandiose et imposante. Tout à coup les chants cessèrent et un recueillement religieux leur succéda. On fit alors la bénédiction des drapeaux et des armes. Dans ce moment toutes les pensées s'élevèrent vers le ciel, et un rayon céleste sembla se refléter sur tous les visages : on eût pu croire en les voyant si radieux que l'Esprit divin était descendu un instant parmi eux. Je fus tirée de mon extase par les sons agréables d'une délicieuse musique militaire. La cérémonie religieuse se trouvant terminée, le défilé des troupes commença.

Les premiers régiments qui défilèrent avaient chacun à leur tête un des jeunes princes de la famille impériale auxquels ils appartenaient. Ces enfants, dont le plus âgé avait à peine douze ans, portaient l'uniforme de leur régiment; les uns à cheval, les

autres à pied, supportaient la fatigue de la marche et la chaleur des uniformes par un soleil des plus ardents avec un courage prématuré. C'était vraiment bien intéressant de voir des enfants de six à huit ans réussir par des efforts inouïs à marcher au pas militaire avec la même régularité que les vieux soldats. Il semblait qu'ils avaient déjà le sentiment des devoirs qu'ils étaient appelés à remplir. Mais en arrivant auprès de l'Empereur qui les embrassa, leur emploi cessa, et nos jeunes guerriers en apercevant leurs mères redevinrent d'aimables, bons et joyeux enfants. La manière dont l'Empereur rendit les enfants aux grandes-duchesses leurs mères fut d'une gaieté charmante, qui se communiqua à toutes les personnes qui en furent témoins. A l'une il dit : « Soyez heureuse, je vous rends votre moutard. » « Autre moutard, s'écria-t-il en embrassant le se- » cond. » Au troisième : « Recevez votre mioche, » et au quatrième : « Reprenez votre puce travailleuse. »

Cette revue présentait une véritable scène de famille. L'Empereur remerciait chaque général qui marchait à la tête de son régiment, en le félicitant avec une extrême bienveillance sur tout ce qu'il avait remarqué de bien, bonne tenue, ensemble, exécution des manœuvres avec précision, etc., et comme signe de satisfaction de l'Empereur, les généraux avaient l'insigne honneur de lui baiser le bras droit,

ce qu'ils faisaient avec un si grand bonheur, que j'en vis plusieurs verser des larmes d'attendrissement. Lorsque la revue fut terminée, l'Empereur s'approcha de l'Impératrice et lui demanda gracieusement et avec sollicitude comment elle avait trouvé la revue, et si l'excessive chaleur ne l'avait pas incommodée. L'Impératrice lui répondit d'un ton charmant qu'elle était enchantée de la revue, et qu'elle se portait à merveille. « Eh bien, dit alors l'Empereur, que grâces » en soient rendues à Dieu, puisque tout a été pour » le mieux. »

Avant d'abandonner la cavalerie russe, je vais dire un mot sur une des institutions les plus utiles de l'armée. L'école des enfants de troupe a été instituée avec une sollicitude toute paternelle. Dans toute l'armée russe, on permet aux soldats de se marier, et le gouvernement leur vient en aide à la naissance de chaque enfant. La mère reçoit une nouvelle ration en plus qu'elle convertit en une nourriture appropriée aux besoins de l'enfant. Aussitôt que les garçons ont atteint l'âge de cinq ou six ans, ils sont admis à l'école. Elle est ordinairement commandée par un vieux général d'un mérite reconnu. Ces jeunes élèves ont une très-bonne nourriture et sont parfaitement vêtus; les uniformes sont d'un drap des plus fins; on les habitue dès leur plus tendre enfance à une très-grande propreté et à un très-grand soin de

leur personne. On leur apprend à lire, à écrire et à compter avec une si grande perfection, et ils connaissent tous leur langue si parfaitement, qu'ils l'écrivent sans commettre une seule faute. Ils se font en général remarquer par leur bonne tenue et la distinction de leurs manières. On dirige l'instruction d'une très-grande partie vers la science du cheval, afin d'en faire des instructeurs; d'autres font d'excellents musiciens, et la dernière partie est employée au service des écritures du régiment. Ils sont promus au grade de sous-officiers à l'âge de seize ou dix-sept ans, et ils peuvent par l'étude et une bonne conduite s'élever jusqu'au grade de capitaine.

Lorsque je fus décidée à quitter la Russie, je reçus une lettre d'adieux de Son Excellence le général Lanskoy, qui fut chargé de l'inspection de mes travaux à l'école modèle. Pour donner à mes lecteurs une idée de son noble caractère et de ses hautes capacités, je vais en citer un extrait :

« Madame, sachant que votre intention est de re-
» tourner en France, avant de nous séparer j'ai
» cru de mon devoir de vous exprimer hautement
» ma gratitude pour le travail que vous avez fait dans
» le manége du régiment d'instruction modèle de
» cavalerie. Chef de cette école que j'ai formée il y
» a de cela vingt-quatre ans, j'ai toujours été à la
» recherche de toute méthode dans l'équitation qui

» pouvait contribuer à en aplanir les difficultés.
» Ayant suivi votre méthode dans les résultats pro-
» gressifs de son développement, je ne puis que
» vous remercier sincèrement pour les peines que
» vous vous êtes données pour nous faire voir que
» par des procédés simples en apparence on pou-
» vait obtenir du cheval une bouche parfaite, ainsi
» qu'une justesse d'appui dans la main souvent si
» difficile à trouver. Votre travail a eu un grand
» succès. Sa Majesté vous en avait exprimé gracieu-
» sement sa satisfaction. Je vous le rappelle ici, ma-
» dame, car je sais combien vous y avez été sensible.
» Maintenant que nous nous séparons encore une
» fois, je vous prie de recevoir l'expression de ma
» reconnaissance. J'y joins les sincères regrets sur
» notre séparation, qui, pour moi qui suis vieux,
» peut être éternelle, mais vous emporterez du moins
» avec vous la juste appréciation de votre mérite par
» celui qui a l'honneur d'être, etc.

» Paul Lanskoy. »

La manière dont le général Lanskoy apprécie ma méthode prouve qu'il est homme de science et de progrès. Il explique les résultats du dressage en deux mots. Pour qu'un cheval ait une bouche parfaite, il faut qu'il soit assoupli et très-bien équilibré. Quant à la justesse d'appui dans la main, c'est la véritable pierre d'achoppement d'une très-grande partie des

hommes de l'art. Ils laissent prendre généralement au cheval un trop fort point d'appui sur la main, ou ils ne lui en laissent pas prendre du tout, résultats aussi mauvais que dangereux, car dans l'un et l'autre cas le cheval s'appartient complétement. Le juste point d'appui sur la main est indispensable pour le cheval d'armes, car il prouve la soumission, la confiance qu'il a dans son cavalier, et qu'il n'y a pas la moindre contraction dans la mâchoire. Avec ces deux qualités, le cheval sautera toujours franchement, sans danger pour son cavalier et pour lui-même. D'un autre côté, il n'y a rien de plus dangereux qu'un cheval qui saute n'ayant un appui que sur une rêne, car en touchant le sol il est presque certain de tomber.

Deux qualités sont indispensables chez un cheval de selle : la première est d'être léger à la main, afin de ne pas fatiguer son cavalier et de ne pas le gêner dans ses mouvements; la seconde, encore plus importante, car souvent la vie du soldat en dépend, est d'avoir un juste point d'appui sur la main de son cavalier. Dans différentes circonstances, aux manœuvres, dans un combat, par exemple, où on ne peut choisir le terrain et où les hommes doivent agir quel que soit l'espace, rien de plus utile qu'un cheval qui a un juste point d'appui sur la main du cavalier, lorsqu'il est obligé de surmonter toute espèce d'obstacles, de descendre des ravins, de traverser un

terrain glissant ; et ici je citerai un fait qui s'applique à quelques manœuvres de cavalerie russe. L'empereur Nicolas avait une si grande confiance dans l'instruction que le général Lanskoy donnait à la cavalerie qu'il commandait, qu'étant un jour au sommet d'une montagne très-escarpée, il donna ordre au général de lui amener vivement son régiment, et en quelques minutes le général et ses hommes saluèrent l'Empereur au sommet de la montagne. Dans cette manœuvre hardie, les chevaux montèrent et redescendirent la montagne sans qu'il y ait eu un seul homme ni un seul cheval blessés.

Maintenant je vais dire quelques mots sur le dépôt de cavalerie de Maidston en Angleterre. Cette école est située dans une des plus belles vallées du comté de Kent. Le colonel qui la commande est un homme fort distingué, qui me reçut avec toute la courtoisie d'un véritable gentilhomme. Je fus annoncée officiellement, et on recommanda que toute l'école eût pour moi les plus grands égards. Mon arrivée dans cette petite ville fit une grande sensation ; toute l'école était sur pied pour m'attendre, et chacun vint m'offrir galamment ses services. Un capitaine et sa famille me donnèrent l'hospitalité au nom du colonel, qui ne devait arriver que le lendemain, et ses deux charmantes filles eurent l'obligeance de me chercher un logement, de manière que je fus

installée comme par enchantement, sans prendre la moindre peine.

Le lendemain de mon arrivée, le colonel mit immédiatement hommes et chevaux à ma disposition, et je procédai à l'enseignement de ma méthode. Je commençai avec des recrues qui firent des progrès si rapides, que l'ordre fut donné pour que toute l'école suivît mes cours. On m'envoya de divers régiments des sous-officiers qui devaient bientôt être nommés instructeurs, en me priant de m'occuper particulièrement de leur instruction.

Ils étaient tous déjà d'un certain âge, car en Angleterre ce n'est pas comme en France, le soldat a beau se distinguer, il n'y a pour lui aucun espoir d'avancement. Tous les grades sont vendus, et le seul auquel le mérite puisse aspirer est celui d'officier instructeur; et encore ne se donne-t-il jamais qu'après vingt ou vingt-cinq ans de service, ce qui fait qu'il n'entre en fonctions qu'au moment où il aurait des droits à la retraite.

En faisant travailler ces vieux soldats, j'acquis la certitude qu'il n'y avait pas chez eux la moindre routine, car ils réussirent tous avec ma méthode comme s'ils l'eussent pratiquée toute leur vie. Je leur fis d'abord dresser des chevaux d'escadron, et pour arriver promptement à leur donner un fini dans l'emploi des aides, je leur fis dresser ensuite des

chevaux de haute école; quoique ce fût un travail qu'ils n'eussent jamais fait ni vu faire, et que je leur fisse employer des moyens diamétralement opposés à ceux qu'on leur avait enseignés jusqu'alors, ils y mirent tant de bonne volonté et de loyauté, qu'au bout de vingt-six leçons tous les chevaux de haute école furent dressés.

Je dois signaler un fait qui prouve la loyauté des cavaliers auxquels j'avais affaire. Trois mois après, lord Cardigan, général inspecteur de toute la cavalerie, se rendit à l'école de Maidston; il demanda à voir les exercices de haute école que j'avais fait exécuter aux chevaux et aux cavaliers. Quoique les chevaux fussent affectés au service d'escadron depuis trois mois, et que depuis cette époque ils n'eussent pas fait un seul exercice de haute école, les cavaliers leur firent exécuter tout le travail de manége, exercices de carrousel, quadrilles, valses, charges au galop en arrêtant sur place, reculer de front au pas et au trot, avec une si grande perfection, que le général témoigna hautement son admiration et remercia les cavaliers dans les termes les plus bienveillants et les plus flatteurs.

Pendant tout le temps que dura mon séjour à l'école de Maidston, ce fut une fête continuelle; tout ce que l'Angleterre possède de plus illustre, gentlemen et nobles ladies, assista tous les jours à

mes travaux. Le colonel, à cette occasion, ne cessa de donner de splendides festins. Lady Panmure, mère du ministre de la guerre, et les filles de lord Harding, maréchal chef de toute la cavalerie, vinrent également me voir. Le nom de lord Harding me rappelle que lorsqu'il me fit l'honneur de me recevoir à son château, j'eus l'occasion d'admirer son magnifique musée, composé en grande partie d'armes et d'armures de toute espèce, et autres objets, parmi lesquels je remarquai des brides, des mors et des étriers garnis d'or, de pierres précieuses d'une grande richesse, trophées remportés sur les Sykhs.

Lorsque je fus retenue à Londres par la traduction de ma méthode que je publiai en Angleterre, je dressai quelques chevaux. La presse suivit mes travaux, et pour donner une preuve du vif intérêt qu'elle y prit, je vais citer ici un extrait d'un article publié dans le *Field the country, gentleman's news paper,* du sept juin mil huit cent cinquante-six, sur un travail qui a eu lieu publiquement, comme tous mes travaux, à Maidston.

« Madame Isabelle, dont le talent était attesté par » le témoignage des principales puissances de l'Eu- » rope, trouva ici les autorités disposées à profiter » de sa présence. Elle fut agréée par l'administration » militaire, qui donna ordre de la recevoir avec dis-

» tinction et de lui confier le dressage des chevaux
» de la cavalerie de Maidston.... Elle étonna tout le
» monde en démontrant que son nouveau système
» dressait le cheval et le cavalier tout à la fois.... Ce
» mode plus rationnel ouvre une nouvelle ère pour
» le dressage des chevaux de cavalerie, et aussi,
» nous l'espérons, de ceux destinés à tout autre ser-
» vice... Les succès de madame Isabelle au dépôt de
» cavalerie de Maidston sont incontestables et défient
» toute rivalité. Nous avons nous-mêmes constaté la
» puissance extraordinaire de sa méthode dans le
» dressage en six leçons d'un cheval appartenant à
» lord Grandville. Le fait s'est passé en présence du
» duc de Wellington, de lord Zetland, du général
» Murray et de plusieurs autres grands personnages
» qui pourraient en témoigner. Ce qu'il y a eu de
» plus extraordinaire dans cette circonstance, c'est
» que madame Isabelle a formé en même temps le
» groom dans l'art de l'équitation. Le cheval fut
» dressé par le groom sans même que madame
» Isabelle y touchât. »

Je vais encore citer, comme preuve à l'appui de l'excellence de ma méthode, un extrait de l'appréciation raisonnée de l'honorable général Murray, chevalier de l'ordre du Bain, élève le plus éminemment distingué du célèbre Georges Queentown, ami de Georges IV, officier qui, pendant tout le cours de

son honorable carrière, n'a cessé de donner à la cavalerie de grandes preuves de ses profondes connaissances en chevaux et de sa haute science en équitation.

Ce général suivit mes travaux à l'école de Maidston et à Londres; il apprécia ma méthode à un si haut degré, qu'il acheta un jeune cheval de quatre ans, qu'il choisit lui-même dans le pré, pour être bien sûr que personne ne l'avait encore monté, et fit faire sur cet animal l'application de ma méthode en sa présence. A la treizième leçon, le cheval était monté par la nièce de lord Zetland, et à la quinzième le cheval était parfaitement dressé et confirmé. Il avait un cheval qui bronchait très-souvent; il le soumit lui-même aux effets du surfaix-cavalier, et on verra, en lisant l'appréciation raisonnée du général, ce que devint son cheval.

« Je trouve le surfaix-cavalier une invention excel-
» lente : il influe beaucoup sur l'éducation du cheval
» sans l'offenser; il le fait plier à la jonction de la
» tête au cou et donne à sa bouche de la fraîcheur;
» il efface les épaules, il avance les bras du cheval et
» place les pieds de devant convenablement; il ne
» fatigue pas le cheval comme tous les autres dumb-
» jockeys, et un cheval qui broncherait avec un
» dumb-jockey ordinaire marcherait sûrement avec
» le surfaix-cavalier.

» Je suis bien convaincu que la méthode de ma-
» dame Isabelle a un mérite unique et qu'elle peut
» perfectionner un cheval dans toutes ses allures et
» le rendre doux et sage.

» La méthode de madame Isabelle est douce et
» ferme; elle donne au cheval la mémoire et l'esprit
» en fixant son attention aux leçons et en lui faisant
» comprendre que la désobéissance est punie, et que
» l'obéissance et la bonne volonté seront récom-
» pensées.

» Un cheval dressé de cette manière est bien ras-
» semblé, ne pèse pas sur la main du cavalier et ne
» craint pas le mors de bride; il peut se servir libre-
» ment de ses jambes et a des dispositions à se laisser
» mener facilement, parce qu'il comprend les aides
» et a du plaisir à obéir à son cavalier, soit pour la
» parade, soit pour la guerre. »

Mes lecteurs peuvent remarquer dans l'appréciation raisonnée de ma méthode, faite par des hommes de l'art appartenant à toutes les nations, une parfaite unité dans la manière de voir, ce qui est, selon moi, pour tous les hommes qui ont quelques notions du cheval et de l'équitation, une preuve incontestable de la supériorité et de l'infaillibilité de ma méthode.

C'est pourquoi elle a obtenu les suffrages de tous les hommes de haute intelligence et de grande capa-

cité qui ont été à même de l'apprécier, car elle a eu pour elle :

L'empereur Napoléon III ;
L'empereur Nicolas ;
La reine d'Angleterre ;
Les comtes Apraxime et Adlerberg ;
Le général Lanskoy ;
Le maréchal Vaillant ;
Le général Fleury ;
Les colonels de Montfort et Legrand.
Le duc de Wellington ;
Le général Murray ;
Lord Zetland.

J'espère donc, en livrant ma méthode à la publicité, que la lumière se fera, et que l'opposition sera jugée une bonne fois à sa juste valeur, car j'ai la certitude que tant qu'il y aura sur terre un homme de mérite et de bonne foi, la méthode du surfaix-cavalier réussira.

J'ai cru devoir répondre à deux calomnies qui me sont personnelles et qui ont été livrées à la publicité : je dirai d'abord qu'il est faux que j'aie jamais appartenu, ni moi ni les miens, à aucun

cirque, quoique je trouve qu'on peut être fort honorable dans toutes les positions; et ensuite, je citerai un extrait d'une lettre adressée au général de Rochefort, commandant en chef de l'école de cavalerie de Saumur, par sa sœur, madame la comtesse Olga de Rochefort :

« Bon et cher frère, par un hasard des plus » agréables, j'ai rencontré ici une aimable et char- » mante compatriote de France, madame Isabelle, » célèbre cavalière, qui jusqu'ici s'est distinguée en » Autriche par ses connaissances profondes en équi- » tation, par sa manière admirable de monter à che- » val et par sa méthode de dressage toute particulière; » je puis ajouter à cela, par son esprit éminemment » distingué, son caractère aimable et une éducation » charmante. En ce moment, nous sommes réunies » pour passer quelques semaines ensemble, et je dois » à cette aimable personne mes meilleurs instants.... » L'Empereur l'a reçue admirablement et lui a confié » deux de ses chevaux les plus aimés, chevaux » bruts de tout dressage, monstres de beauté et de » taille, tout à fait féroces. Au bout de deux mois, » elle les a rendus doux comme de dociles enfants; » elle les monte en maître.... Entre autres, j'espère » bien que vous serez assez bon de parler à l'Empe- » reur et à l'Impératrice afin que Leurs Majestés » aient envie d'avoir en France cette charmante

» écuyère comme dame écuyère auprès de l'Impéra-
» trice. Lorsqu'elle reviendra en France, peut-être
» reviendrons-nous ensemble.

» Comtesse Olga de Rochefort.

» Pétersbourg, le 5 août 1853. »

Je n'ai jamais voulu profiter de la lettre de recommandation de madame la comtesse Olga de Rochefort, toute bienveillante qu'elle soit, parce que, dans toutes les circonstances, je n'ai jamais voulu rien devoir à la faveur.

Après avoir fait imprimer et tirer cet ouvrage à un très-grand nombre d'exemplaires, je me suis décidée, avant de le faire paraître, à supprimer tout ce qui était relatif à la France. Je prie mes lecteurs de vouloir bien m'excuser si cette suppression a occasionné une lacune dans l'introduction. Pour l'éviter, j'avais d'abord l'intention de faire réimprimer l'ouvrage; mais comme il est attendu depuis longtemps, j'ai mieux aimé le faire paraître ainsi, espérant que le public voudra bien m'accorder son indulgence.

En rendant compte de mes travaux en France, j'ai été forcée, dans l'intérêt de la vérité, de signaler l'opposition systématique de quelques hommes; mais j'ai renoncé à livrer ces détails à la publicité, en pensant qu'une polémique dans son pays ressemble à une querelle de famille, et que dans ce cas il est plus digne et plus honorable de supporter les injustices que de se plaindre. Je ne le ferai qu'à mon grand regret, si on me met dans la nécessité de me défendre. Du reste, personne ne peut contester les brillants résultats que j'ai obtenus en France avec ma méthode.

Depuis quelque temps l'attention des sportsmen se trouve fixée par la découverte merveilleuse d'un pro-

cédé au moyen duquel on dompte en quelques minutes le cheval le plus rétif et le plus farouche. Si ce moyen peut être employé par tout le monde avec le même succès, et si l'effet qu'il produit exerce une influence sur le moral du cheval pendant toute son existence (quoique les chevaux de cette nature ne soient que de rares exceptions, et qu'en les dressant dès leur jeune âge on évite la rétivité), je trouve cependant que cette découverte est digne d'une haute attention. Elle viendrait en aide au dressage en abrégeant sa durée, et par ce moyen on arriverait à en dresser un nombre beaucoup plus considérable. Quel est l'amateur de chevaux qui reculerait, après avoir fait la dépense onéreuse d'un cheval, devant un léger sacrifice pour le faire dresser? Car le cheval qui n'est pas dressé, au lieu d'être un objet de luxe pour son maître, devient ridicule et de peu d'utilité.

Je fais donc les vœux les plus sincères, dans l'intérêt du progrès, pour que ce procédé ne soit pas une chimère, qu'il renferme les avantages que je viens de signaler, et qu'il ne soit bientôt plus un mystère pour personne.

MÉTHODE

POUR

DRESSER DES CHEVAUX DE SELLE

MONTÉS OU NON

EN DOUZE LEÇONS.

EXPLICATION RELATIVE AU TABLEAU.

En enrênant le cheval au surfaix-cavalier pendant une heure tous les jours, de la manière indiquée au tableau, à la douzième leçon il sera parfaitement équilibré et aura la bouche très-bonne; mais il faut que le cheval soit dans de bonnes conditions pour obtenir ces résultats.

Ce dressage ne demande aucun travail; il suffit d'attacher le cheval entre les piliers de sa stalle, et d'avoir soin de changer les rênes de trous, en suivant les indications du tableau.

Ce moyen de dressage à l'écurie est de la plus grande utilité pour tout le monde, et particulièrement pour les propriétaires qui n'ont pas d'écuyers à leur disposition et pour les éleveurs.

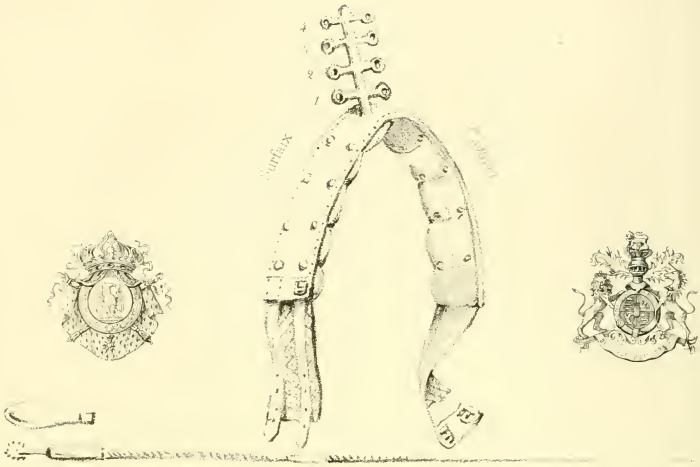
Dans le cas où le cheval aurait la bouche mauvaise, il suffirait pour réussir de continuer le travail un peu plus longtemps, en ayant soin, s'il a une des barres plus dure que l'autre, ou si les glandes salivaires sont plus développées d'un côté que de l'autre, d'enrêner le cheval six jours de suite sur le pli du côté qui offre une résistance, en suivant la progression qui est indiquée au tableau pour les rênes inégales.

Si le cheval a la tête mal attachée, au bout de six leçons, il faudra l'emboucher avec un bridon ayant deux brisures et quatre anneaux. On fixera les rênes aux derniers anneaux du surfaix-cavalier, de manière à relever l'encolure du cheval, jusqu'à ce qu'elle soit renversée un peu en arrière. On exécutera ce travail pendant six leçons, ensuite on embouchera le cheval avec mors et filet, et on continuera de l'enrêner en suivant les indications du tableau.

Il est indispensable d'emboucher le cheval avec le mors de dressage appelé *mors du surfaix-cavalier.*

Dans les cinquième, sixième, septième, huitième, neuvième, dixième, onzième et douzième leçons, il faut avoir soin d'enrêner le cheval alternativement sur le pli à droite et à gauche.

Pour le pli à gauche, employer les moyens inverses.



Travaille de dressage

DRESSAGE

DES CHEVAUX DE SELLE A L'ÉCURIE,

EN DOUZE LEÇONS.

Manière d'enrêner le Cheval au surfaix-cavalier

Côté Gauche.

LEÇONS.	Rêne de bride.	Rêne de filet.
Première. . . .	1	1
Deuxième. . . .	2 5	4 8
Troisième. . . .	6 8 9	7 9 10
Quatrième . . .	10 11 12	11 12 13
Cinquième . . .	8 11 12	9 12 13
Sixième.	9 12 13	10 13 14
Septième. . . .	10 13 15	11 14 16
Huitième. . . .	11 15 18	12 16 19
Neuvième. . . .	12 15 20	13 16 21
Dixième	13 17 21	14 18 22
Onzième	14 18 22	15 19 23
Douzième. . . .	15 20 23	16 21 24

Côté Droit.

LEÇONS.	Rêne de bride.	Rêne de filet.
Première. . .	1	1
Deuxième . .	2 5	4 8
Troisième . .	6 8 9	7 9 10
Quatrième . .	10 11 12	11 12 13
Cinquième. .	14 11 12	15 12 13
Sixième . . .	15 12 13	16 13 14
Septième. . .	16 13 15	17 14 16
Huitième. . .	17 15 18	18 16 19
Neuvième . .	18 15 20	19 16 21
Dixième . . .	19 17 21	20 18 22
Onzième. . .	20 18 22	21 19 23
Douzième . .	21 20 23	22 21 24

N. B. Il est indispensable de lire la préface et l'introduction avant d'entrer dans les détails qui vont suivre.

INSTRUCTIONS PRÉLIMINAIRES.

Pour suivre une progression aussi rapide, il est indispensable que le cheval ait au moins cinq ans.

Avant de dresser le cheval, on doit le monter en bridon et en couverture deux heures par jour pendant quinze jours.

On le promènera dans les rues et sur les grandes routes, et on aura soin de le caresser chaque fois que quelque chose paraîtra l'inquiéter.

Si c'est un cheval d'une nature craintive, on le tiendra à la main à côté d'un vieux cheval bien doux.

Si le cheval est monté pendant tout le cours du dressage, on doit pendant les six premières leçons le monter seulement un quart d'heure avant la fin de chaque leçon, et aux six dernières une demi-heure. Le cavalier aura soin d'exiger très-peu de chose à

la fois, et de cesser immédiatement chaque fois qu'on aura obtenu un bon travail.

Si au contraire le cheval a été dressé sans être monté, le cavalier lui fera répéter tout le travail du dressage par le surfaix-cavalier, en suivant la même progression, mais en ayant soin d'exiger beaucoup moins à la fois.

Comme le dressage surexcite toujours un peu le cheval, lorsqu'il est dressé, il est préférable, avant de rien lui demander, de le promener au pas trois heures par jour en bridon et en couverture, afin de lui donner le temps de se calmer.

Si le cheval n'a que quatre ans et qu'il n'ait pas encore été monté, on lui donnera six leçons par le surfaix-cavalier, avant de le monter en bridon et en couverture.

A la première leçon, on lui mettra la selle, le surfaix-cavalier et la bride (voir Leçon N° 1, p. 185), et on fixera les quatre rênes du surfaix-cavalier aux premiers trous.

On fera marcher le cheval au pas d'équilibre décomposé en avant et en arrière pendant une demi-heure, et ensuite au pas sur une ligne droite pendant vingt minutes.

A la seconde leçon, on fixera les quatre rênes aux troisièmes trous, et on répétera le travail de la première leçon.

A la troisième leçon, on fixera les quatre rênes aux cinquièmes trous; on fera marcher le cheval au pas d'équilibre décomposé en avant et en arrière, puis au trot sur une ligne droite (voir Leçon N° 20, p. 230). Cette leçon doit durer une heure.

Aux quatrième, cinquième et sixième leçons, on répétera le travail de la leçon précédente, en raccourcissant à chaque leçon les quatre rênes de deux trous. Chacune de ces leçons ne doit pas durer plus d'une heure.

Pendant le cours de ce travail préparatoire, on montera le cheval à la fin de chaque leçon (voir Leçon N° 26, p. 247); ensuite on le promènera en bridon et en couverture à la main, à côté d'un vieux cheval, une heure le matin et une heure le soir; si au bout de huit jours le cheval est confiant, on le montera; si au contraire il est craintif, on continuera de le promener en main à côté d'un vieux cheval jusqu'à ce qu'il n'ait plus peur.

Les six premières leçons doivent être répétées chacune et successivement pendant trois jours de suite.

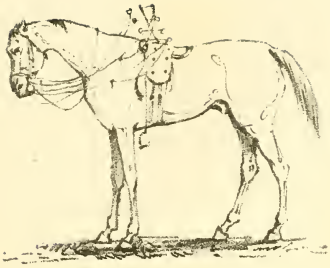
Les six dernières leçons doivent être répétées chacune et successivement pendant deux jours de suite; ce qui fait en tout trente leçons.

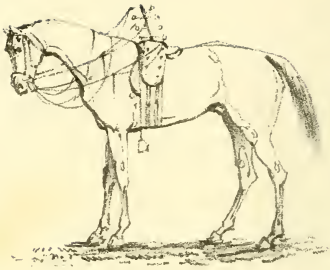
Comme les forces d'un cheval ne sont pas entièrement développées à quatre ans, il faut, pour le

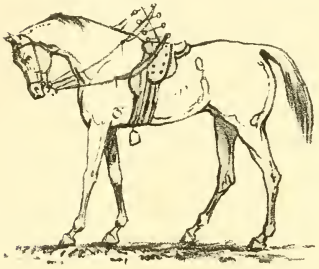
dresser sans le fatiguer, que la progression soit beaucoup plus lente que pour les chevaux plus âgés.

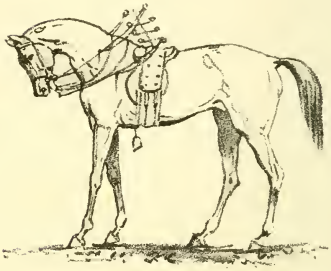
Pendant la première moitié du dressage, le cheval sera monté au pas et au trot pendant un quart d'heure seulement avant la fin de la leçon.

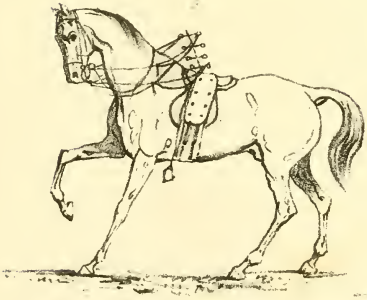
Pendant l'autre moitié, on le montera à toutes les allures pendant une demi-heure, et le cavalier aura bien soin, dans les divers mouvements qu'il lui fera exécuter, de ne jamais exiger de lui que ce qu'il peut faire très-facilement; s'il rencontre quelques mouvements dont l'exécution soit difficile, il doit les lui faire répéter au surfaix-cavalier jusqu'à ce qu'ils lui soient devenus très-faciles, avant de les lui demander étant monté.

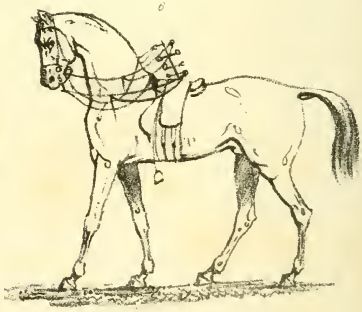












DRESSAGE DES CHEVAUX DE SELLE.

PREMIÈRE LEÇON.

S'il n'y a pas possibilité d'avoir un manége pour dresser le cheval, une cour, un coin de jardin, ou même une grande route suffiront au besoin.

Le cheval doit être sellé, bridé et embouché avec mors et filet pendant toute la durée du dressage (voir Leçon N° 1, p. 185). On conduira le cheval au manége (voir Leçon n° 3, p. 196); on l'enrênera au surfaix-cavalier; on fixera les quatre rênes aux premiers trous, et on le fera marcher sur une ligne droite, au pas d'équilibre décomposé, en avant et en arrière, pendant une demi-heure (voir Leçon N° 4, p. 197). Il faudra initier le cheval aux aides de la cravache (voir Leçon N° 5, p. 202). On le fera marcher au pas pendant un quart d'heure en tenant la longe flottante; on lui fera faire la pirouette sur les épaules (voir Leçon N° 14, p. 219), et on le fera marcher au pas, en tenant la longe

flottante, pendant un quart d'heure avant la fin de la leçon.

Pendant tout le cours du dressage par le surfaix-cavalier, il faut apporter la plus grande attention à empêcher le cheval de presser la vitesse de son allure ou de la ralentir de sa propre volonté. Dans l'un et l'autre cas, on doit le corriger vivement en donnant une petite saccade avec la rêne du filet; s'il s'arrête, on doit la donner en avant, et s'il va trop vite, on doit la donner en arrière, en donnant en même temps vivement un petit coup de cravache à l'épaule.

Si pendant le cours du dressage par le surfaix-cavalier, on permettait au cheval d'agir en quoi que ce soit de sa propre volonté, il ne manquerait pas *de se défendre* étant monté. Si au contraire, on exige de lui une obéissance passive pendant tout le cours du dressage par le surfaix-cavalier, il sera tout disposé à obéir étant monté.

La leçon, pendant tout le cours du dressage, devra être d'une heure et demie.

Le travail de la pirouette sur les épaules ayant pour résultat de mobiliser l'arrière-main, on doit avoir soin de toujours commencer par cette pirouette avant le travail de deux pistes. Si au bout de deux leçons les hanches ont une assez grande mobilité pour le travail de deux pistes, on cessera la leçon de pirouette sur les épaules. Si au contraire, soit

par la roideur ou par des contractions, le cheval les range difficilement, il faudra continuer la leçon jusqu'à ce qu'on ait obtenu qu'il n'y ait plus la moindre résistance.

Avec tous les chevaux, cette pirouette est très-utile pour mobiliser l'arrière-main; mais avec les jeunes chevaux et les poulains, on doit avoir bien soin de ne pas en abuser, car elle aurait pour résultat certain de mettre le cheval sous lui devant, ce qui nuirait beaucoup à son élégance et encore plus à sa conservation.

Toutes les leçons par le surfaix-cavalier seront d'une heure et demie chacune, y compris le temps que le cheval sera monté.

On doit avoir soin, pendant tout le cours du dressage, de caresser le cheval chaque fois qu'il aura bien fait.

Pendant toute la durée de ce dressage en douze leçons, il faudra enrêner le cheval tous les jours au surfaix-cavalier pendant vingt minutes dans sa stalle, et lui faire lever les jambes (voir Leçon N° 2, p. 194).

DEUXIÈME LEÇON.

On enrênera le cheval au surfaix-cavalier; on fixera les rênes de bride aux deuxièmes trous, et les rênes du filet aux quatrièmes. On fera marcher le cheval sur une ligne droite, au pas d'équilibre décomposé, en avant et en arrière, pendant une demi-heure; on lui donnera la leçon de drapeau (voir Leçon N° 9, p. 210); on lui fera exécuter la pirouette sur les épaules; on lui fera faire le travail de deux pistes (voir Leçon N° 16, p. 222). Un quart d'heure avant la fin de la leçon, on fixera les quatre rênes aux sixièmes trous, et on fera marcher le cheval au pas et au trot alternativement, jusqu'à la fin de la leçon (voir Leçon N° 20, p. 230).

TROISIÈME LEÇON.

On enrênera le cheval au surfaix-cavalier; on fixera les quatre rênes aux septièmes trous; on répétera la leçon de drapeau, et on lui donnera la leçon de tambour et de pistolet (voir Leçon N° 10, p. 211); on fera marcher le cheval sur une ligne droite, au pas d'équilibre, en avant et en arrière, pendant vingt minutes. On fixera les quatre rênes aux dixièmes trous; on fera marcher le cheval au pas et au trot, très-lentement, en marquant de nombreux temps d'arrêt par l'effet de la rêne du filet; on lui fera faire le travail de deux pistes pendant un quart d'heure (voir Leçon N° 17, p. 224).

Pour que le cheval puisse se rassembler et s'équilibrer promptement, on doit avoir soin de diminuer graduellement la vitesse du trot et d'augmenter progressivement l'action, jusqu'à ce qu'on ait obtenu de très-beaux mouvements.

Si le travail du pas d'équilibre décomposé en avant et en arrière a été bien exécuté, trois leçons suffiront.

QUATRIÈME LEÇON.

On enrênera le cheval au surfaix-cavalier; on fixera les quatre rênes aux huitièmes trous; on répétera la leçon de drapeau et la leçon de tambour; on lui donnera la leçon de musique (voir Leçon N° 11, p. 213). Il faudra initier le cheval aux aides de la chambrière (voir Leçon N° 6, p. 204). On fera marcher le cheval au pas et au trot alternativement, en le faisant partir chaque fois par un petit coup donné avec la mèche de la chambrière; on le fera reculer pendant un quart d'heure (voir Leçon N° 22, p. 235); on fixera la rêne gauche de bride et de filet aux cinquièmes trous, et la rêne droite de bride et de filet aux dixièmes; on fera marcher le cheval à main gauche, au pas et au trot, pendant un quart d'heure (voir Leçon N° 20, p. 230); on répétera ce travail à main droite, en employant les moyens inverses. Ensuite on fixera les quatre rênes aux neuvièmes trous. On lui fera faire le travail de deux pistes pendant un quart d'heure (voir Leçon N° 18, p. 226).

CINQUIÈME LEÇON.

On enrênera le cheval au surfaix-cavalier; on fixera les quatre rênes aux douzièmes trous; on lui fera faire la pirouette sur les hanches (voir Leçon N° 15, p. 220); on lui donnera les leçons de tambour, de pistolet et de musique et la leçon de sabre (voir Leçon N° 12, p. 215). Il faudra initier le cheval à l'éperon (voir Leçon N° 7, p. 206); on le fera reculer pendant un quart d'heure; on lui fera faire demi-tour à droite, demi-tour à gauche, pendant un quart d'heure (voir Leçon N° 13, p. 217); on lui fera faire le travail de deux pistes pendant un quart d'heure (voir Leçon N° 18, p. 226); on fixera la rêne gauche de bride et de filet aux onzièmes trous, et la rêne droite de bride et de filet aux sixièmes; on le fera marcher au pas et au trot pendant un quart d'heure. Le cavalier tiendra de la main gauche la longe flottante et de la droite la rêne du filet. Il se placera près de l'épaule gauche du cheval, le dirigera en cercle à gauche, et lui fera décrire plusieurs cercles successifs à cette main.

Aussitôt que le cheval se portera bien franche-

ment en avant, le cavalier s'éloignera de lui, pas à pas, en allongeant la longe à mesure qu'il s'éloignera et en la tenant flottante. Lorsque le cheval aura fait un tour au pas, le cavalier l'appellera doucement à lui, en avançant un peu et en raccourcissant graduellement la longe, et lorsqu'il sera tout près il le caressera. Ensuite il prendra la rêne gauche du filet dans la main droite, à vingt-cinq centimètres de la bouche du cheval; il se placera près de l'épaule gauche, il le dirigera de nouveau en cercle au pas, puis au bout d'un instant il fera un appel de langue; il prendra le pas gymnastique et fera partir le cheval au trot. Lorsqu'il trottera franchement, il s'en éloignera de nouveau, pas à pas, en allongeant la longe à mesure qu'il s'éloignera et en la tenant flottante.

On répétera le même travail à main droite en employant les moyens inverses.

Un quart d'heure avant la fin de la leçon, on fixera les quatre rênes aux douzièmes trous. Le cavalier se placera près de l'épaule du cheval, tiendra de la main gauche la longe flottante, et le fera marcher au pas sur une ligne droite jusqu'à la fin de la leçon.

Si le cheval cherchait à s'arrêter, il faudrait s'en rapprocher immédiatement, et le porter en avant par un petit effet de la rêne du filet et un petit coup de cravache à l'épaule.

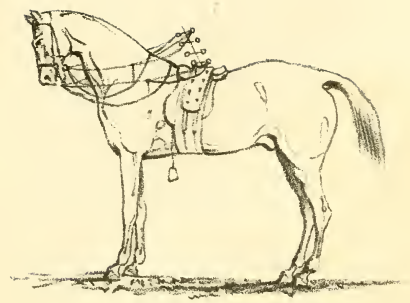
SIXIÈME LEÇON.

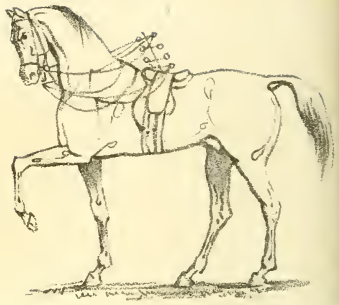
On enrênera le cheval au surfaix-cavalier; on fixera les quatre rênes aux douzièmes trous; on lui fera faire la pirouette sur les hanches; on lui donnera les leçons de tambour, pistolet, musique et sabre; on le fera reculer pendant un quart d'heure, on le rassemblera pendant dix minutes (voir Leçon N° 24, p. 240); on lui donnera la leçon d'éperon pour l'initier aux effets diagonaux (voir Leçon N° 8, p. 208); on répétera la leçon de chambrière; on lui fera faire des demi-tours à gauche et des demi-tours à droite, et le travail de deux pistes (voir Leçon N° 18, p. 226).

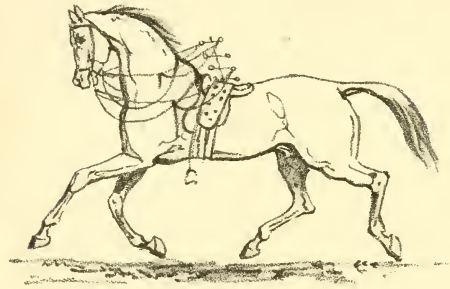
On lui donnera la leçon pour lui faire connaître l'effet des rênes pour le départ au galop (voir Leçon N° 23, p. 238). Il faudra fixer la rêne droite de bride et de filet aux huitièmes trous, et la rêne gauche de bride et de filet aux treizièmes; on le fera marcher au pas et au trot pendant un quart d'heure. On répétera tout le travail en cercle de la leçon précédente.

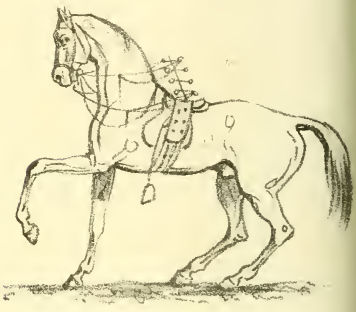
Un quart d'heure avant la fin de la leçon, on

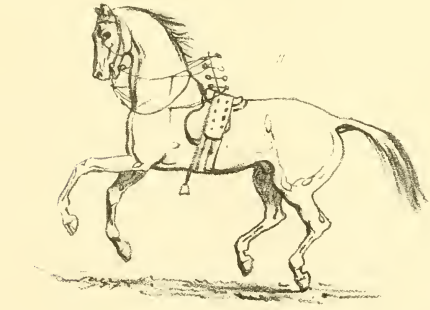
fixera les quatre rênes aux treizièmes trous; le cavalier se placera à l'épaule gauche du cheval, tiendra de la main gauche la longe flottante, et fera marcher le cheval au pas sur une ligne droite jusqu'à la fin de la leçon.











SEPTIÈME LEÇON.

On enrênera le cheval au surfaix-cavalier; on fixera les quatre rênes aux quinzièmes trous; on le grandira (voir Leçon N° 21, p. 233); on répétera tous les exercices de la leçon précédente, en tenant les rênes plus courtes de deux points à chaque changement.

Dans le travail en cercle, lorsqu'on aura obtenu du cheval un petit trot, lent et cadencé, le cavalier donnera un appel de langue, le touchera légèrement derrière le mollet avec la mèche de la chambrière et le fera partir au galop. Si le cheval ne part pas instantanément au galop, on continuera d'employer ce moyen jusqu'à ce qu'il parte franchement sur l'effet de la langue et de la chambrière. Aussitôt qu'on aura obtenu ce résultat, il faudra arrêter le cheval et bien le caresser. Ensuite on le fera partir au galop en cercle à droite en employant les moyens inverses.

Si le cheval partait brusquement en faisant des sauts et des bonds, il faudrait s'en rapprocher immédiatement et le conduire au pas par l'effet de la rêne du filet, jusqu'à ce qu'il soit redevenu calme.

Un quart d'heure avant la fin de la leçon, on fixera les quatre rênes aux quinzièmes trous, et on promènera le cheval au pas, comme il a été indiqué dans la leçon précédente.

HUITIÈME LEÇON.

On enrènera le cheval au surfaix-cavalier; on fixera les quatre rênes aux seizièmes trous; on lui fera faire la pirouette sur les hanches; on lui donnera les leçons de tambour, pistolet, musique et sabre; on le grandira; on le fera reculer pendant un quart d'heure. Il faudra le rassembler pendant dix minutes; on le fera marcher au pas et au trot, en marquant de nombreux temps d'arrêt; on fixera la rêne gauche de bride et de filet aux onzièmes trous, et la rêne droite de bride et de filet aux seizièmes. Le cheval étant ainsi enrêné, le cavalier se placera à l'épaule gauche, il tiendra de la main gauche la longe flottante, et de la droite la rêne du filet. Il fera marcher le cheval en cercle à gauche, en donnant de temps en temps un appel de langue et en faisant sentir un petit effet de la rêne gauche du filet, de manière à le porter en avant. Lorsque le cheval marchera franchement en cercle au pas, on le mettra en cercle au trot. On répétera ce travail en cercle à droite en employant les moyens inverses.

Cette manière d'enrêner le cheval sur la rêne du

dehors a pour résultat, en lui faisant sentir l'appui de cette rêne, de le préparer à tourner sur ses effets lorsqu'il est monté.

On fera faire au cheval le travail de deux pistes (voir Leçon N° 18, p. 226).

Ensuite le cheval étant enrêné sur le pli à gauche, on le fera marcher au pas et au trot sur la piste à main droite. Au bout de quelques instants on répétera ce travail sur la piste à main gauche, en employant les moyens inverses.

On fixera les quatre rênes du surfaix-cavalier aux dix-huitièmes trous, et on lui donnera la leçon pour lui faire connaître l'effet des rênes pour le départ au galop, étant monté (voir Leçon N° 23, p. 238). On fera marcher le cheval en cercle au pas, au trot et au galop de la manière décrite dans la leçon précédente.

Un quart d'heure avant la fin de la leçon, on promènera le cheval au pas, comme il a été indiqué dans les leçons précédentes.

NEUVIÈME LEÇON.

On enrênera le cheval au surfaix-cavalier; on fixera les quatre rênes aux quinzièmes trous; on lui fera faire la pirouette sur les hanches; on lui donnera les leçons de tambour, pistolet et sabre; on rassemblera le cheval pendant un quart d'heure; on le grandira pendant dix minutes; on le placera bien droit; on le fera reculer en le grandissant sur l'effet simultané des rênes de filet; on fixera la rêne gauche de bride et de filet aux douzièmes trous, et la rêne droite de bride et de filet aux dix-huitièmes; on fera marcher le cheval de deux pistes (voir Leçon N° 19, p. 228); on le fera marcher en cercle au pas et au trot sur le pli de la rêne du dehors, comme il a été décrit dans la leçon précédente; ensuite on fera marcher le cheval en cercle, en l'enrênant sur le pli du dedans, au pas, au trot et au galop de la manière indiquée dans les leçons précédentes; on fixera les quatre rênes aux premiers trous et on lui donnera la leçon pour sauter (voir Leçon N° 25, p. 243).

DIXIÈME LEÇON.

On enrênera le cheval au surfaix-cavalier; on répétera tout le travail de la leçon précédente, en fixant pour la première partie les quatre rênes aux vingtièmes trous.

Pour la seconde, on fixera la rêne gauche de bride et de filet aux quatorzièmes trous, et la rêne droite de bride et de filet aux vingtièmes.

Dans la troisième partie, pour faire sauter le cheval, on fixera les quatre rênes aux sixièmes trous.

ONZIÈME LEÇON.

On enrênera le cheval au surfaix-cavalier.

On répétera tout le travail de la neuvième leçon, en fixant pour la première partie les quatre rênes aux vingt-deuxièmes trous.

Pour la seconde, on fixera la rêne gauche de bride et de filet aux seizièmes trous, et la rêne droite de bride et de filet aux vingt-deuxièmes.

Dans la troisième partie, pour faire sauter le cheval, on fixera les quatre rênes aux dixièmes trous.

DOUZIÈME LEÇON.

On enrênera le cheval au surfaix-cavalier; on répétera tout le travail de la neuvième leçon.

Si le cheval est grand, on fixera les rênes dans les changements d'exercice à la même longueur qu'à la onzième leçon.

Si le cheval est d'une taille ordinaire, on raccourcira les rênes d'un trou à chaque changement. Et pour la leçon de sauter, on fixera les quatre rênes aux douzièmes trous.

Si le cheval est petit, on raccourcira les rênes de deux trous à chaque changement. Et pour la leçon de sauter, on fixera les quatre rênes aux quinzièmes trous.

DRESSAGE

DES CHEVAUX D'ATTELAGE

EN SIX LEÇONS

PAR LE SURFAIX-CAVALIER.

DRESSAGE

DES CHEVAUX D'ATTELAGE A L'ÉCURIE

EN SIX LEÇONS.

Manière d'enrêner le Cheval au surfaix-cavalier.

Côté Gauche.			Côté Droit.		
LEÇONS.	Rêne de bride.	Rêne de filet.	LEÇONS.	Rêne de bride.	Rêne de filet.
Première. . . .	4	4	Première. . .	4	4
	5	8		5	8
Seconde	6	6	Seconde . . .	6	6
	6	9		6	9
Troisième . . .	8	8	Troisième . .	8	8
	10	13		10	13
Quatrième . . .	12	15	Quatrième . .	12	15
	16	16		11	11
	15	18		15	18
Cinquième . . .	18	20	Cinquième . .	18	20
	18	18		12	12
	22	23		22	24
Sixième.	20	22	Sixième . . .	20	22
	19	19		13	13
	23	24		23	24

Ce dressage suffit pour équilibrer le cheval d'attelage lorsqu'il est dans de bonnes conditions.

Dans le cas contraire, il faut se référer au tableau du dressage des chevaux de selle à l'écurie en douze leçons, et aux explications qui le concernent.

DRESSAGE DES CHEVAUX D'ATTELAGE.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE LEÇON.

Le cheval doit être sellé, bridé et embouché avec mors et filet pendant tout le cours du dressage (voir Leçon N° 1, p. 185); on enrênera le cheval au surfaix-cavalier; on fixera les quatre rênes aux quatrièmes trous; on lui donnera la leçon de chambrière, et on la répétera tous les jours pendant tout le cours du dressage (voir Leçon N° 6, p. 204); on fera marcher le cheval au pas d'équilibre décomposé en avant et en arrière pendant une demi-heure en lui maintenant la tête basse (voir Leçon N° 22, p. 235); on fixera les rênes de bride du surfaix-cavalier aux cinquièmes trous et les rênes du filet aux

huitièmes. L'homme se placera à l'épaule gauche du cheval, il tiendra de la main gauche la longe flottante et de la droite la rêne gauche du filet. Il le fera marcher au pas pendant une demi-heure, en ayant soin de l'arrêter de temps en temps et de beaucoup le caresser. On lui donnera la leçon pour faire lever les jambes, et on la répétera tous les jours pendant toute la durée du dressage (voir Leçon N° 2, p. 194). Cette dernière leçon a pour résultat de donner de très-beaux mouvements aux épaules.

DEUXIÈME LEÇON.

On enrênera le cheval au surfaix-cavalier, et on fixera les quatre rênes aux sixièmes trous. Il faudra faire marcher le cheval au pas d'équilibre décomposé en avant et en arrière pendant une demi-heure, en lui maintenant la tête un peu moins basse que dans la leçon précédente. Ensuite on fixera les rênes de bride aux septièmes trous et les rênes du filet aux dixièmes ; on grandira le cheval (voir Leçon N° 21, p. 233).

On promènera le cheval au pas et au trot pendant une heure (voir Leçon N° 20, p. 230). Le trot doit être assez lent pour que l'homme puisse suivre au pas.

TROISIÈME LEÇON.

On enrênera le cheval au surfaix-cavalier; on fixera les quatre rênes aux huitièmes trous; on fera reculer le cheval pendant une demi-heure (voir Leçon N° 22, p. 235), en lui maintenant la tête un peu plus élevée que dans la leçon précédente; on fixera les rênes de bride aux dixièmes trous, et les rênes du filet aux treizièmes; on fera marcher le cheval au pas et au trot pendant une heure en marquant de nombreux temps d'arrêt (voir Leçon N° 20, p. 230).

En faisant marcher le cheval au pas et au trot, on doit faire bien attention qu'il porte la tête et l'encolure bien droites.

QUATRIÈME LEÇON.

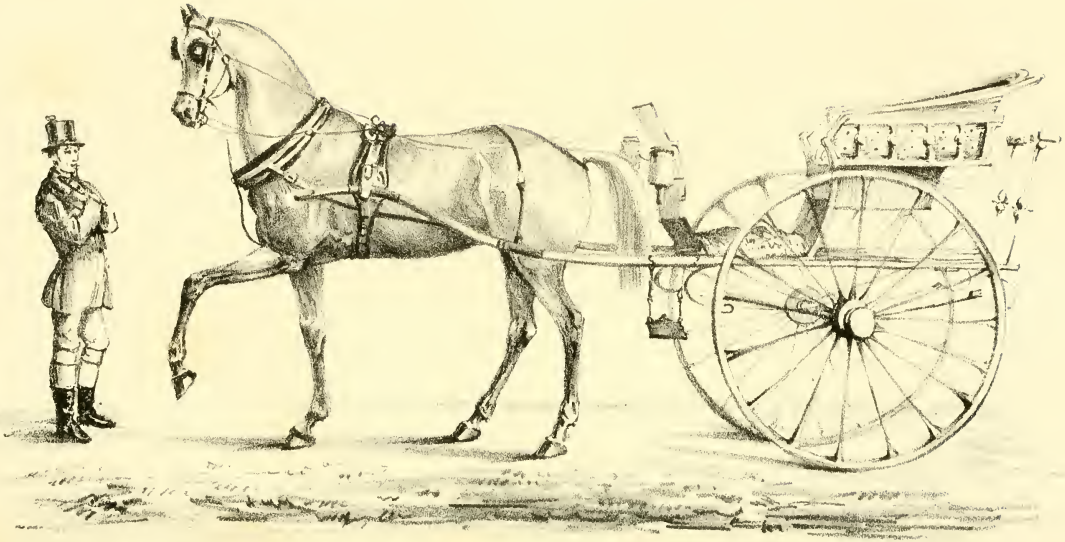
On enrênera le cheval au surfaix-cavalier; on fixera les rênes de bride aux douzièmes trous, et les rênes du filet aux quinzièmes. On fera reculer le cheval pendant une demi-heure; on fixera la rêne gauche de bride et de filet aux onzièmes trous, et la rêne droite de bride et de filet aux seizièmes. La personne qui dresse le cheval se placera près de l'épaule gauche, tiendra la longe flottante de la main gauche et de la droite la rêne du filet. Elle dirigera le cheval avec cette rêne de manière à lui faire décrire une douzaine de petits cercles successifs à gauche. Ensuite on répétera le même travail en cercles à droite en employant les moyens inverses. On fixera les rênes de bride aux quinzièmes trous, et les rênes du filet aux dix-huitièmes; on grandira le cheval (voir Leçon N° 21, p. 233), on le fera marcher alternativement au pas et au trot pendant trois quarts d'heure.

CINQUIÈME LEÇON.

On enrênera le cheval au surfaix-cavalier; on fixera les rênes de bride aux dix-septièmes trous, et les rênes du filet aux vingtièmes; on grandira le cheval de temps en temps par un effet de la rêne du filet, et on le fera reculer pendant un quart d'heure; on fixera la rêne droite de bride et de filet aux dix-neuvièmes trous, et la rêne gauche de bride et de filet aux treizièmes. On fera marcher le cheval au pas et au trot pendant une demi-heure; ensuite on lui fera décrire des petits cercles, comme dans la leçon précédente. Tout ce travail doit être exécuté à main gauche, et répété à main droite, en employant les moyens inverses. On fixera les rênes de bride aux vingtièmes trous, et les rênes du filet aux vingt-quatrièmes; on fera marcher le cheval au pas et au trot pendant une demi-heure.

SIXIÈME LEÇON.

On enrênera le cheval au surfaix-cavalier; on fixera les rênes de bride aux vingtièmes trous, et les rênes du filet aux vingt-quatrièmes. On fera reculer le cheval pendant un quart d'heure en le grandissant et en lui tenant le cou et la tête bien droits; on fixera la rêne droite de bride et de filet aux dix-neuvièmes trous, et la rêne gauche de bride et de filet aux treizièmes. On fera marcher le cheval au pas et au trot pendant une demi-heure; ensuite on lui fera décrire des petits cercles, comme dans les leçons précédentes. Tout ce travail doit être exécuté à main gauche, et répété à main droite, en employant les moyens inverses. On fixera les rênes de bride aux vingt-deuxièmes trous et les rênes du filet aux vingt-quatrièmes. On fera marcher le cheval au pas et au trot pendant une demi-heure. On marquera de nombreux temps d'arrêt, en ayant soin de beaucoup le grandir.



DRESSAGE DES CHEVAUX D'ATTELAGE.

SECONDE PARTIE.

TRAVAIL A L'ÉCURIE.

On mettra la croupière au cheval à l'écurie pendant toute la durée du dressage. La première fois on l'enveloppera d'un linge, et on la chauffera un peu avec la main avant de la lui mettre; on brossera le cheval comme pour le panser, et une seconde personne la lui passera avec précaution, en évitant de la lui faire voir et de faire de grands mouvements, afin de ne pas l'effrayer; on la mettra le matin, et on la lui laissera toute la journée; mais comme elle pourrait le blesser pendant la nuit, il faut avoir soin de la lui ôter tous les soirs. A la seconde et à la troisième leçon, lorsque le cheval aura eu la croupière pendant quatre ou cinq heures, on lui mettra le harnais. Une

personne lui prendra le toupet de la main gauche et de la droite l'oreille gauche. On lui fera baisser la tête graduellement et très-doucement. Une seconde personne lui passera le collier avec précaution par-dessus la tête, en ayant bien soin d'éviter de l'en frapper.

On laissera le cheval dans sa stalle ainsi harnaché pendant un quart d'heure, et on le récompensera en lui donnant une poignée d'avoine.

A la quatrième leçon, on harnachera le cheval en employant les moyens indiqués dans les leçons précédentes. Au bout d'un quart d'heure on lui mettra la bride. On placera une voiture en ligne droite dans la cour, les brancards en l'air; on conduira le cheval bien lentement vers la voiture et dans la même direction, et on l'arrêtera à un mètre de distance des brancards, en le plaçant de manière qu'il se trouve bien au milieu. Une personne se placera face à la tête du cheval; elle tiendra de la main droite la branche gauche du mors, et de la gauche la branche droite; elle fermera bien les doigts et empêchera le cheval de reculer ou d'avancer. La main devra être fixe et légère, et n'agira qu'en cas d'opposition; on le fera reculer par l'effet des rênes du filet très-lentement, pas à pas, jusqu'à ce qu'il soit assez près pour pouvoir placer les brancards dans les porte-brancards. On les baissera, en évitant avec

soin de faire du bruit ou de grands mouvements et de toucher le cheval; on passera la plate longe, on la fixera, en évitant qu'elle touche brusquement le cheval; on le caressera doucement et lentement; au bout d'une minute, il faudra le dételer, relever les brancards, en évitant de le toucher; on le fera avancer très-lentement, et on le reconduira à l'écurie.

A la cinquième leçon on procédera en tous points de la manière indiquée dans les leçons précédentes. Lorsque le cheval sera attelé, on ajoutera deux rênes du surfaix-cavalier aux anneaux du mors.

Le cocher montera sur le siége, tiendra les rênes légèrement flottantes et les doigts bien fermés; les deux personnes placées à la tête du cheval le porteront en avant par l'effet des deux rênes additionnelles. A cet instant on poussera les roues très-doucement, afin que le cheval et la voiture soient mis en mouvement en même temps. On fera marcher le cheval au pas pendant une minute seulement, et on le reconduira à l'écurie; on aura soin de le bien caresser pendant la durée du travail.

A la sixième leçon on répétera tout le travail de la cinquième. Lorsqu'on aura fait marcher le cheval pendant cinq minutes au pas sur une ligne droite, les personnes placées à la tête le dirigeront en cercle à droite et en cercle à gauche. Après quelques instants, la personne qui est sur le siége portera le

cheval en avant sur l'effet des rênes et de la mèche du fouet à l'épaule du cheval. On cessera complétement l'effet des rênes additionnelles, mais on les tiendra un peu flottantes, les doigts bien fermés. Le cocher dirigera le cheval en cercle à droite, en faisant sentir légèrement la rêne droite et la mèche du fouet sur l'épaule gauche. Lorsque le cheval donnera bien franchement dans le collier au pas, on retirera les rênes additionnelles et on le fera marcher alternativement au pas et au trot. On marquera de nombreux temps d'arrêt, et si le cheval se pressait de partir, il faudrait l'arrêter immédiatement et attendre deux ou trois minutes avant de le faire partir de nouveau.

Pendant tout le travail préparatoire à l'écurie, on donnera chaque jour au cheval, dans sa stalle, une leçon de drapeau (voir Leçon N° 9, p. 210), de tambour et de pistolet (voir Leçon N° 10, p. 211), et une leçon de sabre (voir Leçon N° 12, p. 215). Chaque fois qu'on lui fera voir ou entendre quelque chose qui pourrait l'effrayer, on aura soin de lui donner une poignée d'avoine pour le récompenser.

Si le cheval est destiné à être attelé avec un autre, on commencera son éducation en l'attelant avec un vieux cheval doux et bien dressé; on aura soin, pour qu'il ne s'habitue pas à jeter l'épaule en dehors, de tendre les traits et la chaînette de la

manière représentée sur la gravure, page 141 ; il faut avoir également soin que les rênes qui croisent dans l'intérieur ne tirent pas plus fort que celles du dehors ; car lorsque ces rênes sont plus courtes que les autres, elles amènent les têtes des chevaux l'une vers l'autre, et jettent les épaules en dehors, ce qui est très-disgracieux à voir. Pour que des chevaux soient placés dans la possibilité qu'au moment du temps d'arrêt il existe une juste répartition du poids et que les mouvements soient cadencés et harmonieux, il faut que les traits, les chaînettes soient également tendus, et que l'action des quatre rênes se fasse sentir avec une grande précision ; il est donc très-important d'apporter la plus grande attention dans ce travail.

Il faut en conduisant les chevaux se servir du fouet aux flancs et aux épaules de dehors, de manière à les maintenir bien droits, à les habituer à marcher très-près l'un de l'autre. Il faut marquer de nombreux temps d'arrêt, en diminuant graduellement l'effet de la main, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent sur le plus léger effet. On doit examiner la bouche des chevaux et les emboucher de manière que les mors produisent exactement les mêmes résultats. Si un cheval a la bouche sensible, il faut lui mettre un mors excessivement doux ; si l'autre au contraire a la bouche très-dure, il faut lui mettre un mors assez sévère pour le forcer

d'obéir aussi vite que son camarade; car si on les embouchait avec des mors également doux ou sévères, il en résulterait qu'au moment du temps d'arrêt, le cheval qui a la bouche sensible recevrait toute la charge, qui serait d'autant plus forte qu'en plus du poids de la voiture il aurait à combattre le mouvement en avant de son camarade.

Si un cheval est plus paresseux que l'autre, il faut avoir soin de le porter vivement en avant par un petit coup de fouet à l'épaule chaque fois qu'il reste derrière le collier, et retenir de temps en temps celui qui a le plus de courage.

Lorsque deux chevaux possèdent la même force et la même énergie, le coup de collier doit être donné avec tant d'ensemble et de régularité, qu'il ne doit produire qu'un seul mouvement.

Si on attelle ensemble un cheval très-fort et un très-faible, il faut répartir le poids de manière qu'ils tirent chacun selon sa force. Pour obtenir ce résultat, on aura soin de faire tirer plus fort celui qui a le plus de moyens.

Si un cheval prend le galop étant attelé, il faut l'arrêter immédiatement et le faire marcher au pas pendant quelques minutes, avant de le faire repartir au trot.

Si des chevaux sont de leur nature vifs et impatients, il faudra, avant de les atteler, avoir soin de les

promener pendant deux ou trois heures au pas, et de ne jamais leur permettre de partir d'eux-mêmes lorsqu'ils entendent fermer la portière. Il faut, au contraire, lorsqu'on sera monté dans la voiture et que la portière sera fermée, ne les faire partir qu'au bout de huit ou dix minutes, et ne jamais leur permettre d'augmenter d'eux-mêmes la vitesse de leur allure. Laisser partir des chevaux au moment où l'on ferme la portière est une habitude très-dangereuse, qui a causé souvent de graves accidents. Il est donc très-important d'habituer tous les chevaux en général à ne partir qu'après quelques minutes d'attente. Il arrive quelquefois que des chevaux jettent l'épaule en dehors par suite de la faiblesse des reins. Il faut dans ce cas, pour les maintenir, ajouter des rênes à l'italienne.

Lorsqu'on fait ranger le cheval dans les brancards, il faut employer très-peu de force, afin d'éviter de jeter la croupe trop à droite ou à gauche; il vaut mieux aller lentement et être forcé de recommencer à faire appuyer le cheval de nouveau du même côté que d'employer trop de force, car dans ce cas le cheval, se sentant poussé de droite à gauche et de gauche à droite, ne sait plus ce qu'on lui veut, s'inquiète et s'effraye.

DRESSAGE

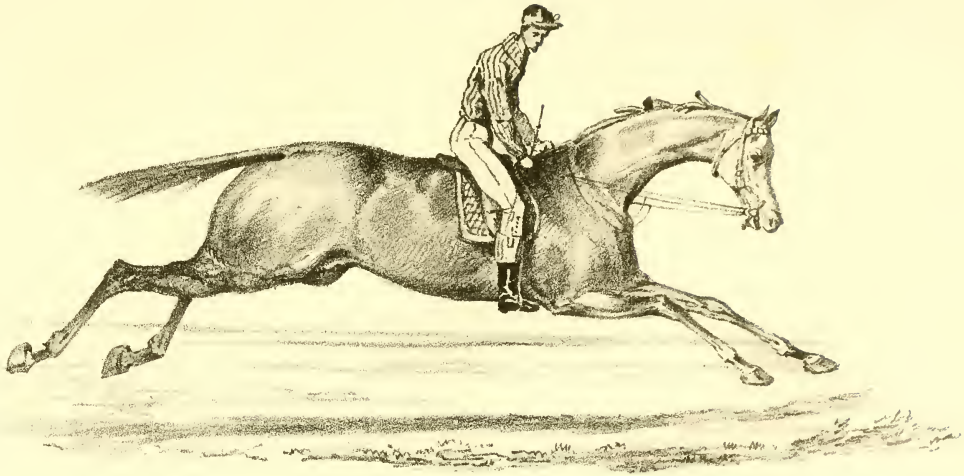
DES CHEVAUX DE COURSE.

Moyens à employer pour leur donner une grande vitesse.

PREMIÈRE LEÇON.

Le cheval doit être sellé, bridé et embouché avec mors et filet pendant toute la durée du dressage par le surfaix-cavalier. On placera le surfaix-cavalier garni de ses quatre rênes au milieu de la selle (voir Leçon N° 1, p. 185), et on fixera les quatre rênes dans les quatre premiers trous. Il faudra initier le cheval aux aides de la cravache (voir Leçon N° 5, p. 202). On le fera marcher au pas d'équilibre décomposé, en avant et en arrière, pendant trois quarts d'heure (voir Leçon N° 4, p. 197). Le cavalier se placera à l'épaule gauche du cheval, il tiendra la longe flottante de la main gauche, et il marchera en allongeant le pas autant que possible, en ayant soin de régler le pas du cheval sur le sien.

Chacune des onze leçons par le surfaix-cavalier sera d'une heure et demie.



DEUXIÈME LEÇON.

On fixera aux quatrièmes trous les quatre rênes du surfaix-cavalier. Il faudra initier le cheval aux aides de la cravache (voir Leçon N° 6, p. 204), et on répétera ce travail pendant quatre jours de suite. Il faudra le faire marcher au pas d'équilibre décomposé, en avant et en arrière, pendant trois quarts d'heure, de la manière indiquée précédemment.

TROISIÈME LEÇON.

On fixera aux huitièmes trous les quatre rênes du surfaix-cavalier. Il faudra initier le cheval aux aides de l'éperon (voir Leçons 7 et 8, p. 206 et 208), et le faire marcher au pas d'équilibre décomposé, en avant et en arrière, pendant une demi-heure, en ayant soin de lui faire placer les jambes de devant aussi en avant que possible. Il faudra le faire marcher au pas et au trot alternativement (voir Leçon N° 20, p. 230). On marquera de nombreux temps d'arrêt, en ayant soin à chaque temps d'arrêt de faire placer les jambes de devant du cheval à dix centimètres en avant de la ligne verticale.

Dans le dressage par le surfaix-cavalier, il est très-important d'habituer le cheval à se porter en avant

sur le plus léger coup de cravache ou d'éperon, afin qu'une fois monté, le cavalier ne soit pas obligé d'employer la force brutale. L'abus de la cravache ou de l'éperon irrite très-fort les jeunes chevaux, les rend inquiets et impatients au départ, et provoque souvent des défenses : ils bondissent, se cabrent, détachent des ruades, font des écarts, des tête à queue, ou bien ils piquent des temps d'arrêt si durs qu'ils lancent le cavalier au loin par-dessus leur tête. On a vu trop souvent de bons chevaux, ayant de grands moyens, du cœur et de la bonne volonté, devenir rétifs parce qu'ils avaient été maltraités. Un des moyens les plus puissants pour rendre certain le succès du dressage, c'est d'employer de bons procédés avec les chevaux; les chevaux pur sang étant beaucoup plus intelligents et plus irritables que les autres, c'est surtout avec eux qu'il est indispensable d'employer de bons procédés.

QUATRIÈME LEÇON.

Il faudra initier le cheval aux effets des rênes (voir Leçon N° 23, p. 238); on le fera marcher au pas et au trot de la manière indiquée en la précédente leçon.

CINQUIÈME ET SIXIÈME LEÇONS.

On répétera le travail de la troisième leçon, en ayant soin de raccourcir les rênes de deux trous à chaque leçon. Il faut accoutumer le cheval au bruit du tambour et aux coups de pistolet (voir Leçon N° 10, p. 211), l'habituer à la vue du drapeau (voir Leçon N° 9, p. 210), et lui apprendre à sauter (voir Leçon N° 25, p. 243).

SEPTIÈME, HUITIÈME, NEUVIÈME, DIXIÈME ET ONZIÈME LEÇONS.

Il faut faire marcher le cheval au pas et au trot pendant trois quarts d'heure, de la manière indiquée dans la troisième leçon qui précède. A chaque leçon, il faudra raccourcir les rênes de deux trous. On fera marcher le cheval en cercle, au pas, au trot et au galop pendant trois quarts d'heure, de la manière indiquée dans le dressage en douze leçons (voir le dressage en douze leçons, p. 127 et 131). Il faut allonger l'allure progressivement et ensuite faire passer du grand trot au grand galop et du grand galop au grand trot alternativement. Chaque fois qu'on aura obtenu du cheval une grande vitesse sans aucun désordre, on l'arrêtera et on aura soin de

bien le caresser. Il faut, en augmentant la vitesse de l'allure du cheval, que la progression soit assez lente pour éviter les sauts et les bonds désordonnés, que provoque toujours en pareille circonstance une progression trop rapide.

Pendant la durée des onze leçons du dressage par le surfaix-cavalier, il faudra faire faire au cheval tous les jours deux promenades, au pas, d'une heure chacune, la première le matin avant la leçon et la seconde le soir. Le groom montera un vieux cheval et conduira l'autre en main. Pendant les six dernières leçons, le groom montera le cheval (voir Leçon N° 26, p. 247). Après ce travail préparatoire, il est important de promener le cheval au pas, deux heures le matin et deux heures le soir, pendant huit jours, afin de le rendre tranquille et confiant au moment de l'entraînement. Le cheval sera embouché avec bridon et monté en couverture. Pendant ces huit jours on évitera avec soin de lui demander le plus petit travail.

ENTRAINEMENT.

Pendant toute la durée de l'entraînement, le cheval doit être embouché avec un bridon ayant deux brisures et quatre anneaux garnis de quatre rênes. Pen-

dant une grande partie de l'entraînement le cheval doit être monté par un jockey-type très-léger et très-doux de caractère (ne connaissant aucun nom pour qualifier les enfants qui montent les chevaux de course, je me servirai donc du mot jockey-type toutes les fois que je voudrai les désigner). On doit exercer une grande surveillance pour empêcher les jockey-types de jouer avec les jeunes chevaux, parce que cela les rend souvent vicieux et toujours très-dangereux pour l'homme. Les chevaux pur sang sont surtout beaucoup plus joueurs que les autres; une fois que les jockey-types ont commencé à jouer avec eux, aussitôt qu'ils aperçoivent l'homme, ils se mettent à jouer avec les pieds de derrière et les dents, ce qui occasionne souvent de graves accidents, sans qu'il y ait même la moindre méchanceté de la part du cheval.

On fera marcher le cheval au pas pendant une demi-heure; on fera trois départs au trot de cinq minutes chaque temps. Il faudra augmenter la vitesse de l'allure progressivement, et à la fin de chaque temps, lorsque le cheval est au grand trot, on le fera partir immédiatement au galop; chaque temps de galop sera d'une minute seulement. Ensuite on promènera le cheval au pas pendant deux heures et demie. Cet exercice doit être répété deux fois par jour pendant quinze jours. Le premier exercice se

fera à quatre heures du matin, et le second le soir, lorsque la chaleur du soleil sera passée.

Dans le commencement de l'entraînement, chaque fois qu'on aura obtenu une bonne allure bien franche, il faudra avoir soin d'arrêter le cheval un instant et de bien le caresser.

On fera marcher le cheval au pas pendant vingt minutes; on lui fera faire quatre temps de trot de cinq minutes chacun et quatre temps de galop de deux minutes chacun, de la manière décrite dans la page précédente.

Il faut avoir soin d'empêcher le cheval de changer d'allure de lui-même. On promènera le cheval au pas pendant deux heures; cet exercice sera répété deux fois par jour pendant six jours.

Arrivé à ce point de dressage, si le cheval est destiné à des courses au trot, il faut cesser immédiatement le galop, et si au contraire il est destiné à des courses au galop, il faut cesser le trot et redoubler d'attention pour empêcher le cheval de prendre de lui-même l'allure à laquelle il ne doit plus marcher; et, dans le cas où il le ferait, il faudrait l'arrêter immédiatement et le corriger par un petit coup de cravache; répéter ce moyen toutes les fois que le cheval changera d'allure de lui-même.

On fera travailler le cheval accompagné de plusieurs autres jusqu'à la fin de l'entraînement. Au

moment du départ, on placera les chevaux de front, et on les fera marcher au pas pendant vingt minutes. Ensuite on leur fera faire environ un demi-kilomètre au galop, en augmentant progressivement l'allure jusqu'à ce qu'ils aient atteint la plus grande vitesse. Il faudra caresser immédiatement celui qui arrivera le premier, et corriger par un petit coup de cravache donné très-vivement celui qui arrivera le dernier. Lorsque de jeunes chevaux de course partent plusieurs ensemble pour la première fois, il est indispensable, dans les premiers temps de galop, d'allonger l'allure progressivement, afin d'éviter le désordre, et ce n'est qu'au bout de quelques leçons et lorsque les chevaux sont parfaitement tranquilles, que les départs se feront à grande vitesse. On fera faire six temps de galop chacun d'une minute et on donnera quelques minutes de repos entre chaque temps, ensuite on les fera marcher au pas pendant deux heures et demie; on répétera cet exercice pendant quinze jours.

On fera faire aux chevaux tous les jours trois temps de galop de deux minutes chacun pendant quinze jours. Dans les quinze derniers jours de l'entraînement, on fera faire deux temps de galop de trois minutes chacun : il est bien entendu qu'on aura soin de donner quelques instants de repos aux chevaux entre chaque temps de galop.

Ce dressage est pour les courses plates et pour les steeple-chase; dans ce dernier cas, arrivé au milieu de l'entraînement, il faudra faire franchir au cheval des obstacles, en commençant par les plus faciles et en augmentant les difficultés progressivement. Au moment du saut, le jockey-type aura soin de tenir ses deux mains à la même hauteur, de bien fermer les doigts et de porter ses reins un peu en arrière; il fermera les jambes, serrera les genoux et tiendra ses talons aussi bas que possible, en ayant soin de chausser les étriers jusqu'à la hauteur de la cheville. Arrivé à un mètre de distance de l'obstacle, il rendra un peu la main, il fera un appel de langue et donnera en même temps un petit coup sec avec sa cravache sur l'épaule du cheval. Une grande fixité de mains ne peut être trop recommandée dans ce travail; les jeunes chevaux ayant la bouche très-sensible, le moindre à-coup donné sur les barres leur fait éprouver une douleur qui les rend parfois craintifs et leur donne l'habitude de se dérober au moment du saut. Pour qu'un cheval saute franchement, on ne doit jamais se servir des éperons comme aides, il ne faut les employer que comme châtiment; dans le cas où le cheval refuserait d'obéir aux aides de la cravache et des talons, il faudrait donner deux vigoureux coups d'éperons; aussitôt qu'ils seront appliqués, il faut écarter instantanément les talons, pour éviter que les

éperons n'inquiètent le cheval et ne l'empêchent de se porter en avant. Si le cheval en recevant cette correction se porte instantanément en avant, il faut avoir bien soin de le caresser immédiatement; si au contraire il refuse, il faut continuer d'employer les mêmes moyens jusqu'à ce qu'il ait obéi. Il faut éviter avec le plus grand soin de se mettre en colère; lorsque je dis de donner deux vigoureux coups d'éperons, je ne veux pas dire qu'il faille employer la force brutale, c'est pour indiquer qu'on doit attaquer vivement, avec décision et énergie, car la force morale de l'homme a beaucoup plus de puissance sur le cheval que la force brutale.

Pendant la durée de l'entraînement, le jockey-type aura soin de ne faire aucun mouvement avec les jambes ni avec les talons; il ne s'en servira que pour porter le cheval en avant ou augmenter la vitesse de son allure.

Le jockey qui montera le cheval pour les courses devra dans toutes les circonstances se servir des moyens qui ont été employés dans le cours de l'entraînement; et il est très-important de se conformer en tout point à cette recommandation, car la moindre infraction pourrait compromettre le succès. Pendant les huit derniers jours de l'entraînement, le jockey devra monter le cheval tous les jours pendant un quart d'heure; il aura soin de le traiter avec beau-

coup de douceur; ce traitement aura pour résultats d'habituer le cheval à porter le jockey, dont le poids inaccoutumé pourrait le gêner au moment de la course, et de donner au jockey une connaissance parfaite du cheval qu'il montera.

Pour habituer les chevaux à être tranquilles au départ, on les placera de front et on les fera partir lentement au pas. Après leur avoir fait faire environ cent mètres, on les arrêtera en ayant soin de les caresser, et on les ramènera au point de départ. On recommencera les départs jusqu'à ce que tout désordre ait cessé, ensuite on les fera partir au galop de pied ferme. Il est très-important que les départs s'exécutent avec le plus grand ordre; dans le cas contraire, la course perd entièrement son intérêt et n'est plus une épreuve sérieuse, car il arrive que les meilleurs chevaux se fatiguent dans les faux départs, tandis que les chevaux inférieurs, ayant moins de feu, ne partent qu'au signal donné officiellement, et restent parfois vainqueurs de concurrents qui leur sont de beaucoup supérieurs.

Il en résulte que les calculs et les combinaisons qui reposent sur la connaissance approfondie des qualités des coureurs, et sur lesquels sont établis longtemps à l'avance des paris considérables, se trouvent renversés et occasionnent de fâcheux mécomptes.

Pour avoir des chances de succès, il ne faut pas

trop fatiguer le cheval en l'entraînant, car il arrive souvent que des chevaux courageux, ayant de grands moyens et beaucoup de bonne volonté, diminuent la vitesse de leur allure au moment de la course, parce qu'on les a trop fatigués en les entraînant.

Avant d'entraîner un cheval, il est important de l'accoutumer à voir toute espèce d'objets et entendre toutes sortes de bruits qui pourraient l'effrayer au moment de la course, s'il n'y était accoutumé à l'avance.

En faisant passer le cheval du grand trot au grand galop et du grand galop au grand trot, on a pour résultat infaillible d'augmenter considérablement la vitesse de ses allures. Comme le galop est l'allure la plus fatigante pour un jeune cheval, il arrive qu'en passant du galop au trot les membres fatigués se trouvent instantanément soulagés, ce qui permet au cheval de repartir avec une nouvelle vigueur. Lorsque le cheval va au grand trot, il est forcé d'employer tous ses moyens et toute son énergie; en le faisant passer instantanément du grand trot au galop, on profite de l'emploi qu'il est obligé de faire de tous ses moyens et de toute son énergie pour produire la locomotion aussi rapide que possible. Les chevaux pour lesquels on aura employé ces moyens atteindront la plus grande vitesse possible sans éprouver la moindre fatigue.

Si le cheval est trop gras au commencement de l'entraînement, il faudra lui mettre trois couvertures de laine avec un poitrail et un camail, et le faire marcher au petit galop pendant un quart d'heure, trois fois par semaine, jusqu'à ce que son embonpoint ne fasse plus obstacle à sa vitesse. En arrivant à l'écurie, on aura bien soin de tout fermer, afin qu'il n'y ait aucun courant d'air; on ôtera les couvertures, et deux hommes gratteront le cheval avec des couteaux de chaleur; on le frottera avec des bouchons de paille jusqu'à ce qu'il soit parfaitement sec. Pour ramener la chaleur à la peau, on le brossera pendant une demi-heure avec des brosses très-dures; ensuite on l'essuiera avec des flanelles, et on lui mettra deux couvertures qui auront été bien chauffées. Il faut avoir soin, lorsque les oreilles auront été bien essuyées avec de la flanelle, de les frotter doucement avec les mains, jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement sèches et chaudes. En lavant les pieds, il faudra avoir soin de ne pas mouiller les genoux ni les jarrets; par ce moyen, on évitera de donner aux jambes de la roideur, qui nuirait beaucoup à la vitesse de l'allure du cheval. Les pieds doivent être frottés légèrement, une fois par jour, avec du saindoux, afin de les conserver en bon état.

Pendant tout le dressage et l'entraînement, le

cheval doit être promené, et monté en couverture avec camail et poitrail.

Dans beaucoup de pays où les courses ont lieu sur des terrains accidentés, pour que le cheval ait de grands avantages sur ses rivaux, il ne faudra pas le fatiguer en l'exerçant longtemps sur un terrain plat. On l'exercera au galop, trois fois par jour, sur la partie du terrain la plus accidentée. Toutes les fois que le terrain ira en montant, le jockey-type devra avoir la main légère; il soutiendra le cheval dans ses jambes et le portera en avant par de petits coups de talons. En descendant, il soutiendra la main, et, si la descente est rapide, il dirigera son cheval en obliquant légèrement de droite à gauche et de gauche à droite; par ce moyen, il empêchera son cheval de tomber. Toutes les fois qu'il franchira de nouveau une montée, il faudra augmenter progressivement l'allure, jusqu'à ce qu'on ait atteint la plus grande vitesse. Chaque fois que le cheval, à l'approche d'une difficulté, donnera une preuve de courage en augmentant son énergie, il faudra avoir soin de bien le caresser.

En commençant l'éducation du cheval, on devra l'emboucher avec mors et filet, et on en continuera l'usage jusqu'à la fin du dressage par le surfaix-cavalier. Les effets du mors étant beaucoup plus durs que ceux du bridon, le passage du mors au bridon

a pour résultat de lui faire paraître ce dernier beaucoup plus doux, de disposer le cheval à l'accepter comme récompense, et à s'appuyer avec plaisir et confiance sur la main de son cavalier toutes les fois qu'il rencontrera des obstacles à franchir, un terrain glissant ou inégal.

DRESSAGE

DES CHEVAUX QUI FORGENT.

Les chevaux forgent pour des causes différentes : les uns parce qu'ils sont sous eux de devant ; d'autres parce qu'ils ont les jarrets très-roides, et que les jambes de derrière fonctionnent tout d'une pièce, comme feraient des jambes de bois, c'est-à-dire sans plier les jarrets ; d'autres parce qu'ils ont l'épaule droite. Le défaut de forger se rencontre particulièrement chez les jeunes chevaux qui sortent du pré et chez les chevaux qu'on a fait travailler avant de les avoir dressés. Comme il existe peu de personnes qui aient fait une étude assez approfondie du cheval pour pouvoir reconnaître tout de suite la véritable cause pour laquelle ils forgent, je vais indiquer des moyens à l'aide desquels on sera certain d'empêcher le cheval de forger, quel que soit le défaut qui puisse en être la cause.

Pendant toute la durée du dressage, on fera lever

les jambes de devant du cheval à l'écurie (voir Leçon N° 2, p. 194); on grandira le mouvement progressivement jusqu'à ce que le cheval lève la jambe aussi haut que possible. Dans les huit premières leçons, et au commencement de chaque leçon, on enrênera le cheval alternativement sur le pli à droite et sur le pli à gauche pendant vingt minutes chaque fois (voir Leçon du Départ au trot, N° 20, p. 230). On fera marcher le cheval au pas d'équilibre décomposé en avant et en arrière (voir Leçon N° 4, p. 197, de la manière dont c'est décrit dans le Dressage des chevaux qui sont sous eux, p. 174).

Il faut faire reculer le cheval pendant vingt minutes à chaque leçon, jusqu'à la fin du dressage. On le grandira (voir Leçon N° 21, p. 233). On le fera marcher alternativement au pas et au trot pendant trois quarts d'heure (voir Leçon N° 20, p. 230). On l'arrêtera très-souvent; on aura soin, à chaque temps d'arrêt, de lui faire placer les jambes de devant dix centimètres en avant de la ligne verticale. Pendant tout le travail au pas et au trot, il faudra relever très-souvent la tête et l'encolure du cheval. Ce dressage doit durer vingt leçons. Si ce travail a été bien exécuté, il est certain qu'au bout de ce temps le cheval ne forgera plus, et il aura de très-beaux mouvements.

Il est très-important de corriger ce défaut. Le

cheval qui forge produit un bruit très-désagréable pour le cavalier; il arrive souvent qu'il se blesse très-grièvement en frappant les pieds de devant avec les fers de derrière, et de plus, il ruine son avant-main.

DRESSAGE

DES CHEVAUX QUI SONT SOUS EUX.

Lorsqu'un cheval est bien d'aplomb, les quatre jambes sont placées dans la ligne verticale ; si les jambes de devant sont en arrière de cette ligne, le cheval est sous lui de devant, et dans ce cas, il arrive souvent que les jambes sont arquées. Si un cheval est dans cet état, on le fera marcher au pas d'équilibre décomposé en avant et en arrière pendant quinze leçons (voir Leçon N° 4, p. 197), en ayant soin, à chaque temps d'arrêt, de placer les jambes de devant aussi en avant de la ligne verticale que possible. Le cavalier, par un effet de la rêne du filet, amènera la jambe en avant, et la placera de manière que le poids porte sur le talon. Il marchera au pas le plus allongé possible, en réglant le pas de son cheval sur le sien. Après quinze leçons, il faut faire reculer le cheval très-lentement pendant une demi-heure, en lui relevant la tête et le cou progressivement (voir Leçon N° 21, p. 233). Il faut faire marcher le cheval

au pas et au trot alternativement; on marquera de nombreux temps d'arrêt, et chaque fois qu'on l'arrêtera, on lui placera les jambes de devant dix centimètres en avant de la ligne verticale. On aura soin de ne jamais faire partir le cheval avant d'avoir obtenu cette position.

Un quart d'heure avant la fin de la leçon, on montera le cheval et on le fera marcher au pas, au trot et au galop. Pour le faire repartir, on emploiera les moyens indiqués ci-dessus. Il faut répéter ce travail pendant quinze leçons : si tous les mouvements ont été bien exécutés pendant le cours du dressage, le cheval sera parfaitement droit et ferme sur ses jambes, et il aura de très-beaux mouvements d'épaules.

Il est bien entendu qu'en parlant des chevaux qui sont sous eux, je n'admets pas dans cette catégorie les vieux chevaux qui sont complétement usés; mais je parle d'un grand nombre de chevaux, encore jeunes, qui sont sous eux par l'abus du bridon, ou du travail avant d'être dressés, ou qu'on a laissés trop longtemps dans les prés sans les faire travailler. Dans ce dernier cas, ils sont sous eux de devant sans que les jambes soient arquées.

Il est très-important d'empêcher les poulains d'être sous eux : ce défaut fait perdre au cheval une partie de ses moyens et de son élégance, et lui enlève de sa

valeur. Pour éviter que le poulain soit sous lui, il faut, après lui avoir donné douze leçons par le surfaix-cavalier, l'enrêner de temps en temps au surfaix-cavalier pendant une demi-heure. On fixera les rênes du mors dans les vingtièmes trous et les rênes du filet dans les vingt-deuxièmes. Le cheval ainsi enrêné pourra rester dans sa stalle ou être promené au pas en tenant la longe flottante. Si le cheval reste dans sa stalle, il faut toutes les dix minutes lui placer les jambes de devant quatre centimètres en avant de la ligne verticale; si, au contraire, on le promène au pas, il faut marquer trois temps d'arrêt dans le cours de la promenade, en ayant soin à chaque temps de placer les jambes de la manière qui vient d'être indiquée. En employant ces moyens, le cheval sera parfaitement équilibré et très-léger à la main, deux choses indispensables, car le jeune cheval qui prend un fort point d'appui sur la main du cavalier ne tarde pas à se ruiner de devant.

DRESSAGE

DES CHEVAUX QUI RECULENT DIFFICILEMENT.

Lorsqu'un cheval refuse de reculer, l'emploi de la force, à laquelle on a recours trop souvent, est un moyen dangereux et injuste. Si un cheval refuse de reculer, c'est presque toujours par ignorance ou à cause de la roideur de ses jarrets ou de la souffrance occasionnée par le mauvais état dans lequel il se trouve. Je vais indiquer les moyens à employer pour faire reculer le cheval dans ces différents cas.

Si c'est par ignorance que le cheval refuse, on l'enrênera au surfaix-cavalier et on fixera les quatre rênes dans les sixièmes trous. On fera marcher le cheval, pendant toute la leçon, au pas d'équilibre décomposé en avant et en arrière (voir Leçon N° 4, p. 197). A la seconde et à la troisième leçon, on fixera les quatre rênes du surfaix-cavalier aux huitièmes trous et on fera marcher le cheval au pas d'équilibre décomposé en avant et en arrière pendant la moitié de chaque leçon; pendant le reste de chacune des leçons,

on fixera les quatre rênes aux seizièmes trous et on fera marcher le cheval au pas et au trot (voir Leçon N° 20, p. 230).

Aux quatrième, cinquième et sixième leçons, on fixera les quatre rênes du surfaix-cavalier aux seizièmes trous; on rassemblera le cheval pendant vingt minutes (voir Leçon N° 24, p. 240); on le fera reculer pendant une demi-heure (voir Leçon N° 22, p. 235), et on le fera marcher au pas et au trot pendant le reste de chaque leçon.

A la fin de ces leçons, si le travail a été bien exécuté, le cheval reculera parfaitement.

Si c'est la roideur des jarrets qui empêche le cheval de reculer, à la première leçon, on fixera les quatre rênes du surfaix-cavalier aux troisièmes trous et on fera marcher le cheval au pas d'équilibre décomposé en avant et en arrière. Une demi-heure avant la fin de la leçon, le cavalier se placera à l'épaule gauche du cheval, il tiendra la longe flottante de la main gauche et fera marcher le cheval sur une ligne droite.

A la seconde leçon, on fixera les quatre rênes du surfaix-cavalier aux sixièmes trous et on fera marcher le cheval comme il est indiqué à la leçon précédente. A la troisième leçon, on fixera les quatre rênes du surfaix-cavalier aux huitièmes trous, et on fera marcher le cheval au pas d'équilibre décomposé en

avant et en arrière. Une demi-heure avant la fin de la leçon, on fixera la rêne gauche de bride et de filet aux quatrièmes trous, et la rêne droite de bride et de filet aux dixièmes trous, et on fera marcher le cheval au pas et au trot pendant le reste de la leçon (voir Leçon N° 20, p. 230). Pendant ce travail, on enrênera le cheval alternativement sur le pli de droite à gauche et de gauche à droite, afin d'assouplir également les deux côtés du cheval à la jonction de la tête au cou, c'est-à-dire à la région des glandes salivaires.

A la quatrième leçon, on fixera la rêne gauche de bride et de filet aux sixièmes trous et la rêne droite de bride et de filet aux douzièmes trous; on fera marcher le cheval au pas et au trot en marquant de nombreux temps d'arrêt.

Aux cinquième, sixième, septième et huitième leçons, on fixera les quatre rênes du surfaix-cavalier aux douzièmes trous; on rassemblera le cheval pendant vingt minutes (voir Leçon N° 24, p. 240); on fixera ensuite la rêne gauche de bride et de filet aux dixièmes trous, et la rêne droite de bride et de filet aux seizièmes trous; on fera marcher le cheval au pas et au trot, en marquant de nombreux temps d'arrêt, jusqu'à la fin de la leçon.

Aux neuvième, dixième, onzième, douzième, treizième, quatorzième et quinzième leçons, on fixera les quatre rênes du surfaix-cavalier aux vingtièmes trous;

on rassemblera le cheval pendant vingt minutes; on fixera ensuite la rêne gauche de bride et de filet aux dixièmes trous, et la rêne droite de bride et de filet aux dix-huitièmes trous; on fera marcher le cheval de deux pistes pendant une demi-heure (voir Leçon N° 19, p. 228); on fixera les quatre rênes aux seizièmes trous, et on fera reculer le cheval pendant le reste de chaque leçon.

Si ce travail a été bien exécuté, au bout de ces quinze leçons le cheval le plus roide sera souple et reculera parfaitement.

Si les jarrets du cheval sont en mauvais état, le meilleur conseil que je puisse donner, c'est de les faire guérir avant de lui apprendre à reculer. Cependant, si on exige qu'il recule, quoiqu'en mauvais état, il faudra agir pour le pas d'équilibre de la manière indiquée dans le dressage précédent : seulement on fixera les quatre rênes du surfaix-cavalier aux premiers trous pendant les deux premières leçons, et on fera marcher le cheval au pas d'équilibre décomposé en avant; on fixera la rêne gauche de bride et de filet aux deuxièmes trous et la rêne droite de bride et de filet aux huitièmes trous pendant six leçons, et on raccourcira les quatre rênes d'un trou à chaque leçon; on fera marcher le cheval alternativement au pas et au trot très-lentement; on fixera les quatre rênes aux dixièmes trous et on

fera marcher le cheval au pas d'équilibre décomposé en avant et en arrière pendant quatre leçons; on aura soin de lui placer la tête très-basse, afin de lui rendre le mouvement moins pénible; ensuite on le fera marcher au pas et au trot alternativement pendant une demi-heure; on fixera les quatre rênes aux quatorzièmes trous, et on fera reculer le cheval très-lentement en lui plaçant la tête très-basse. Il faut avoir soin dans le recul que les effets de rênes soient très-doux. On montera le cheval et on le fera reculer, en lui conservant la tête basse, avec les rênes excessivement longues et la main très-légère, afin d'éviter de jeter le poids de son corps sur son arrière-main, ce qui l'empêcherait infailliblement de reculer, à cause du mauvais état de ses jarrets.

LEÇONS

AUXQUELLES ON SE RÉFÈRE

DANS LE COURS

DES DIVERS DRESSAGES QUI PRÉCÈDENT.

INSTRUCTION POUR LE DRESSAGE DES CHEVAUX.

souvent qu'il se cabre, ce qui est d'autant plus dangereux, que le cheval ainsi conformé possède la plus grande partie de ses forces dans son avant-main et qu'il peut se renverser facilement. Il peut encore arriver que la selle blesse le garrot, et ces blessures sont toujours longues et difficiles à guérir.

Si le cheval est conformé dans de bonnes proportions, on placera la selle douze centimètres en arrière de l'épaule.

PRÉCAUTIONS A PRENDRE ET MOYENS A EMPLOYER AVEC LES JEUNES CHEVAUX QUI N'ONT JAMAIS ÉTÉ SELLÉS NI BRIDÉS.

On pliera la couverture de manière qu'elle ne fasse aucun pli sous la selle et qu'elle ne la dépasse en avant et en arrière que de trois centimètres. On la posera sur le cheval en commençant par le garrot, et on la fera glisser à sa place en ayant bien soin d'éviter de rebrousser le poil. Ensuite on posera la selle bien doucement par-dessus la couverture, et une seconde personne la tiendra de manière qu'elle ne glisse pas en avant ni en arrière au moment où on serre les sangles. Lorsque le cheval est aux trois quarts sanglé, on devra passer la main entre la couverture et le garrot, afin de s'assurer que la couverture ne peut pas le gêner. On aura soin, chaque

fois qu'on aura serré les sangles de deux trous, de passer la main entre elles et le corps du cheval, afin de faire coucher le poil, et on les fixera de manière à pouvoir passer deux mains entre elles et le corps du cheval.

Avant de placer le surfaix-cavalier sur la selle, on roulera les quatre rênes autour du cavalier en fer, afin qu'elles ne puissent pas toucher le cheval, ce qui pourrait l'inquiéter. Pour éviter d'effrayer le cheval avec le surfaix-cavalier, le palefrenier, en le portant, aura soin de le tenir derrière lui, de manière que le cheval ne puisse pas le voir. Le cavalier se placera à l'épaule gauche du cheval, il lui amènera tout doucement la tête de son côté avec la main gauche, et lui placera la main droite devant l'œil gauche; à cet instant, le palefrenier passera à droite du cheval, il placera très-doucement le surfaix-cavalier au milieu de la selle; il aura bien soin d'éviter de le toucher avec, et il laissera tomber les sangles verticalement. A ce moment, le cavalier lâchera la tête du cheval, il le caressera de la main gauche, et le frottera de la main droite, comme pour le panser, jusqu'à ce que les sangles soient attachées. Il faut commencer par attacher la sangle avec la boucle qui est la plus en arrière; on fixera les sangles de manière à pouvoir passer deux mains entre elles et le corps du cheval.

Pour que le surfaix-cavalier soit placé du bon côté, il faut que les boucles qui servent à le fixer se trouvent à gauche du cheval. Au moment où on serrera les sangles, on mettra deux poignées de foin dans la mangeoire pour occuper le cheval.

Le surfaix-cavalier ayant une action directe sur la bouche du cheval, il est très-important de le placer avec le plus grand soin, afin de ne pas changer les effets qu'il doit produire : on devra le placer bien d'aplomb sur le milieu de la selle et avoir soin qu'il ne penche ni en avant ni en arrière, et qu'une fois placé, le cavalier en fer conserve dix centimètres d'inclinaison en avant, qui lui sont donnés par sa forme.

Il ne faut jamais détacher le cheval de la mangeoire avant que la selle et le surfaix-cavalier soient fixés.

Pendant toute la durée du dressage, le cheval doit être embouché avec mors et filet. Avant de l'emboucher, il faut avoir soin de bien examiner sa bouche, afin de lui mettre un mors approprié à sa conformation. Lorsque les barres sont couvertes d'une forte épaisseur de chair, elles sont peu sensibles; dans ce cas, les canons doivent avoir quatre centimètres et demi de circonférence, mesure prise à l'attache des canons aux branches; les talons doivent être arrondis. Si le cheval a la bouche grande, la liberté de langue

doit avoir quatre centimètres de large, mesure prise sur la face interne, et deux centimètres et demi d'élévation, mesure prise du milieu de la face interne. Les branches doivent avoir douze centimètres de long, mesure prise sous les canons et dans une ligne verticale.

Lorsque les barres sont peu couvertes de chair et que les os sont saillants, la bouche est très-sensible. Dans ce cas, pour empêcher le cheval de battre à la main et de chercher constamment à arracher les rênes de la main du cavalier, les canons doivent être creux et avoir six centimètres de circonférence. Si le cheval a la bouche étroite, la liberté de langue doit avoir trois centimètres de large, et pour que le mors soit doux, les branches ne doivent pas avoir plus de onze centimètres de long.

Pour les chevaux qui ont la bouche d'une forme et d'une grandeur ordinaires, on prendra la moyenne entre les deux dimensions qui viennent d'être indiquées.

Après avoir détaché le cheval, on le fera tourner à gauche très-doucement, et on l'arrêtera entre les deux piliers de sa stalle. Le palefrenier le tiendra par l'oreille et par le toupet, et lui fera baisser la tête; pendant ce temps le cavalier lui passera la longe autour du cou et lui fera ouvrir la bouche en y plaçant le pouce droit près de la commissure des lèvres; à cet

instant il lui introduira le mors et le filet dans la bouche, il lui placera la têtière derrière les oreilles et le frontal aux coins en dessous des oreilles. On fixera les sous-gorges excessivement lâches et la muserole de manière qu'on puisse passer deux doigts entre elle et le nez du cheval. Les montants de la bride doivent être fixés de manière que chez les chevaux le mors puisse être placé derrière les crochets, et chez les juments deux centimètres et demi en arrière de la dent du coin.

Pendant toute la durée du dressage par le surfaix-cavalier, on attachera la gourmette au cheval, un quart d'heure seulement avant la fin de la leçon, pour l'y accoutumer.

Pour que le cheval donne sa tête de lui-même au moment où on va lui mettre la bride, il faut avoir soin, en la lui mettant, de placer le mors aussi doucement que possible, afin d'éviter qu'il ne presse ou frappe les barres, car la douleur qu'il éprouverait le rendrait craintif, et chaque fois qu'il apercevrait la bride, il mettrait la tête en l'air, afin de se soustraire à l'effet du mors qu'il craindrait. Toutes les fois que le cheval donnera sa tête sans opposer aucune résistance, il faudra bien le caresser.

MANIÈRE D'ENRÊNER LE CHEVAL AU SURFAIX-CAVALIER.

On passera deux rênes dans les deux anneaux inférieurs du surfaix-cavalier, on les attachera aux deux anneaux du mors et on les fixera aux premiers trous avec la boucle qui est placée à cinquante centimètres du mors. On passera deux rênes dans les deux anneaux supérieurs; on les attachera aux deux anneaux du filet et on les fixera aux premiers trous. Lorsque les quatre rênes du surfaix-cavalier sont fixées, on place les rênes de la bride sous le pommeau de la selle et on les fixe de manière qu'elles ne tombent pas trop bas sur les épaules du cheval. On mettra au cheval un caveçon garni de sa longe.

Pendant tout le dressage par le surfaix-cavalier, on fixera les montants de la bride deux trous plus longs de chaque côté que lorsqu'on montera le cheval. Si le mors et le filet sont placés trop haut dans la bouche du cheval, le cavalier en fer ne peut pas produire son effet et la bouche reste froide et sèche; mais si le mors et le filet sont placés bas dans la bouche, le cheval les fait rouler de bas en haut et de haut en bas, et il en fait un véritable jouet avec lequel il s'amuse; au bout de quelques secondes, il mâchera son mors et sa bouche sera très-fraîche.

Lorsqu'un cheval a la bouche froide et sèche, on

aura soin, après l'avoir bridé, de lui mettre dans la bouche une pincée de gros sel gris, ou sa gourmette, en la fixant à la dernière maille. On emploiera le même moyen pour les jeunes chevaux qui n'ont pas encore été embouchés, afin de leur faire goûter le mors immédiatement. Le sel et la gourmette ont pour résultat certain, tout en l'amusant, de lui faire goûter son mors. On aura soin de tenir les sous-gorges excessivement lâches.

Après quelques leçons, lorsqu'on verra que le cheval est confiant, un palefrenier seul suffira pour le seller et le brider. Après les six premières leçons on ne mettra plus de couverture sous la selle.

Comme il n'y a aucun inconvénient à ce que les rênes du surfaix-cavalier soient très-longues, et qu'il y en aurait beaucoup à ce qu'elles fussent trop courtes, la mesure en a été prise sur un très-grand cheval pour qu'on puisse les fixer aux premiers trous sans qu'il y ait le moindre danger.

Afin d'empêcher les jeunes chevaux de se refroidir, il faut leur mettre une couverture pour faire le trajet des écuries au manége, en allant et en revenant.

Avant de dresser le cheval on doit lui mettre la croupière à l'écurie pendant huit jours, en employant les moyens indiqués dans le dressage en six leçons des chevaux de voiture.

Lorsqu'un cheval est dressé, il suffit, pour lui

conserver la bouche bonne, de l'enrêner pendant un quart d'heure au surfaix-cavalier avant de le monter. Ce travail peut être fait en laissant le cheval dans sa stalle.

Il suffit de donner huit leçons par le surfaix-cavalier, pour équilibrer parfaitement les chevaux de troupe et leur donner de très-beaux mouvements.

Lorsqu'on fait travailler plusieurs chevaux ensemble, il est indispensable de conserver un mètre de distance entre eux.

LEÇON N° 3.

MOYENS A EMPLOYER POUR CONDUIRE LE CHEVAL AU MANÉGE.

Pour conduire le cheval au manége, le palefrenier se placera à l'épaule gauche, il passera l'index et le médius de la main droite entre les rènes du filet, et il les tiendra à seize centimètres du menton du cheval; il tiendra la longe flottante de la main gauche. Le palefrenier conduira le cheval au pas le plus lent possible, afin de ne pas l'exciter à jouer en faisant le trajet; en entrant dans le manége, il placera le cheval sur la piste, à main gauche.

LEÇON N° 4.

PAS D'ÉQUILIBRE DÉCOMPOSÉ EN AVANT ET EN ARRIÈRE

Le cheval étant placé sur la piste, à main gauche, le cavalier tiendra la longe flottante de la main gauche, et la rêne gauche du filet à huit centimètres du menton du cheval; il tiendra la rêne gauche de bride, de la main droite, à la même distance. Il tirera doucement le cheval en avant par un petit effet de la rêne gauche du filet. Aussitôt que le cheval aura avancé le pied gauche de devant et le pied droit de derrière, le cavalier arrêtera le second pied de devant par un léger effet de la rêne gauche de bride, en faisant précéder l'action de la main par le mot : Holà! La main du filet fera avancer un pied de devant, et le cavalier comptera : un; la main de la bride retiendra le second pied et le fixera au sol, en disant : Holà! et on ne comptera rien; la main du filet fera partir l'autre pied, et on comptera : deux, ce qui marquera un mouvement à deux temps. Le cavalier comptera donc : un, deux, ce qui formera la cadence. Ainsi le cheval ne devra jamais lever un pied sans que la main qui tient la rêne du filet le lui demande. S'il avance un pied de lui-même, il

faudra le lui faire reculer immédiatement, jusqu'à ce qu'il attende qu'on le lui demande. On continuera de compter : un, deux, pendant tout le temps que durera la leçon. Il faudra que le cavalier compte assez haut pour fixer l'attention du cheval. Il marchera au pas le plus allongé possible, en réglant le pas de son cheval sur le sien. Il aura soin de ne faire parcourir aux membres diagonaux que la longueur de terrain indispensable pour que le cheval ne sorte pas de ses aplombs, et il fera bien attention à ce que les deux membres latéraux qui soutiennent le cheval se rapprochent également du centre de gravité.

A main droite, employer les moyens inverses.

PAS D'ÉQUILIBRE DÉCOMPOSÉ EN ARRIÈRE.

Pour le pas d'équilibre décomposé en arrière, le cavalier tiendra la longe et les rênes de la manière indiquée pour le pas en avant. Il tirera doucement le cheval en arrière par un petit effet de la rêne gauche de bride. Aussitôt que le cheval aura reculé le pied gauche de derrière et le pied droit de devant, le cavalier arrêtera le second pied de derrière par un léger effet de la rêne gauche du filet, en faisant précéder l'action de la main par le mot : Holà! La main de la bride fera reculer le pied gauche de der-

rière, et le cavalier comptera : un. La main du filet retiendra le second pied et le fixera au sol, en disant Holà! et on ne comptera rien. La main de la bride fera partir l'autre pied, et on comptera : deux. On comptera donc : un, deux, comme pour le pas en avant.

Si le cheval engage le mouvement avec un membre antérieur, ou s'il recule de lui-même, il faudra l'arrêter immédiatement et lui faire placer la jambe dans sa position primitive. On aura soin de placer les membres diagonaux et les membres latéraux dans la même position que pour le pas d'équilibre en avant.

A main droite, employer les moyens inverses.

Dans le pas d'équilibre en avant et en arrière, il faut avoir soin de toujours engager le mouvement tel qu'il est indiqué, c'est-à-dire avec le bipède de dedans. Il est préférable de faire le pas d'équilibre sur la piste à main gauche, parce qu'à cette main le travail est beaucoup plus facile pour le cavalier. Pour rendre le mouvement plus facile, il faudra placer la tête du cheval très-basse.

Si le pas d'équilibre est bien exécuté, pour les chevaux dans des conditions ordinaires, trois ou quatre leçons suffiront. Ce pas ainsi appelé pas d'équilibre a pour résultat d'accoutumer le cheval à l'homme, de le rendre attentif et calme, deux choses indispensables pour le dressage; de le préparer pour

le galop, de l'habituer à l'appui du mors, de décontracter la mâchoire inférieure sans fléchir l'encolure, de lui apprendre à répartir ses forces d'une manière juste et régulière, de le préparer à reculer facilement, de le faire partir sur le bon pied à toutes les allures, et de lui donner de beaux mouvements. Ce travail étant des plus importants, on doit l'exécuter avec un grand soin; il doit se faire sur la piste ou sur une ligne droite.

Pour que le cheval soit élégant et agréable à la main, il ne faut jamais lui faire de flexion directe d'encolure, car il est important que l'encolure reste ferme. On ne doit l'assouplir que dans la région des glandes salivaires, afin de pouvoir la faire plier à droite ou à gauche. Les flexions directes ont pour résultat certain d'encapuchonner le cheval, de lui retirer son élégance, de le rendre lourd à la main, ou de le faire emporter lorsqu'il est lancé à une allure un peu vive. Quand il veut s'emporter, il rapproche le menton du poitrail, et, dans ce dernier cas, il arrive parfois qu'après avoir piqué un temps d'arrêt très-dur, il détache la ruade avec tant de force, qu'il fait le panache par-dessus son cavalier. C'est, à mon avis, de toutes les défenses une des plus dangereuses.

Lorsqu'on a affaire à un cheval ainsi gâté par les flexions, le meilleur moyen qu'on puisse employer

pour le rendre moins désagréable à la main, plus élégant, et pour prévenir le danger, c'est de ne jamais se servir en pareille circonstance des rênes de bride; il faut conduire le cheval avec les rênes du filet, en ayant soin, toutes les fois qu'il cherche à prendre un point d'appui sur la main, de lui relever instantanément la tête par une saccade du filet donnée de bas en haut, et un petit coup de cravache donné vivement à l'épaule.

Les résultats hors ligne et sans précédents que j'ai obtenus par le pas d'équilibre et le surfaix-cavalier ont fourni des preuves incontestables que ce sont les moyens les plus puissants qui existent pour dresser tous les chevaux en général, et particulièrement les plus difficiles.

LEÇON N° 5.

LEÇON DE CRAVACHE POUR MOBILISER L'AVANT-MAIN ET POUR HABITUER LE CHEVAL AU CONTACT DE LA CRAVACHE SUR TOUTES LES PARTIES DU CORPS.

Il est très-important, lorsqu'on initie le cheval aux aides de la cravache, de s'en servir avec beaucoup de douceur. On doit en caresser le cheval, en la lui passant à plusieurs reprises sur l'encolure, avant de la lui faire voir; ensuite on la lui passera sur la tête, et on la lui fera voir en lui parlant avec beaucoup de douceur et en le caressant. On évitera de faire de grands mouvements avec la cravache devant la tête du cheval, afin de ne pas l'effrayer. On terminera par une simple pression avec la pomme à l'épaule, en avant et en arrière des sangles, sur le dos, sur la croupe et sur les hanches. Cette pression a pour but de mettre le cheval en confiance, et de le préparer à recevoir l'action des jambes du cavalier. Si pourtant il se défendait, il faudrait le corriger immédiatement jusqu'à ce qu'il cédât. Il faut que la correction soit sévère et calme. La sévérité ne consiste pas dans la force brutale. L'emploi de la force, au contraire, est très-nuisible dans le dres-

sage du cheval. Il faut que le coup soit appliqué sec, et, pour arriver juste, que le mouvement du poignet soit saccadé.

Il ne faut jamais céder à un cheval lorsqu'il se défend, mais il faut toujours le caresser lorsqu'il obéit.

Après avoir enrêné le cheval avec les quatre rênes du cavalier en fer, le cavalier, placé à l'épaule gauche du cheval, prendra la rêne du filet de la main gauche et la cravache de la main droite, et en frappera légèrement le cheval à l'épaule, en le portant en avant avec la rêne du filet. Chaque fois qu'il obéira en se portant en avant sur l'attaque de la cravache, on l'arrêtera en ayant soin de le caresser. On continuera ainsi jusqu'à ce qu'il ait parfaitement compris. Ce travail est confirmé lorsque le cheval répond à l'attaque de la cravache sans le secours de la rêne du filet.

L'action de la cravache sur l'épaule a pour résultat de mobiliser l'avant-main, ce qui est très-important pour déterminer un cheval à se porter instantanément en avant, dès qu'on le lui demande.

LEÇON N° 6.

LEÇON DE CHAMBRIÈRE.

On fixera les quatre rênes du surfaix-cavalier aux huitièmes trous; on placera le cheval bien droit sur la piste à main gauche. Il faudra rouler le fouet autour du manche de la chambrière; on la passera très-doucement sur le dos, les flancs, les hanches, sur toute la longueur des jambes, sur le cou et la tête; ensuite on la lui fera voir, et on aura soin de beaucoup le caresser. Le palefrenier tiendra la longe de la main gauche et la rêne gauche du filet de la main droite. Il caressera le cheval. Le cavalier se placera en face et à la hauteur des sangles, à deux mètres de distance du cheval; il déroulera le fouet, et il touchera légèrement le cheval aux flancs avec la mèche. Aussitôt que le cheval se portera en avant, le palefrenier aura soin de bien le caresser. Afin de mettre le cheval en confiance; il faudra, pendant qu'il marche, appuyer la chambrière sur la croupe, le dos, et laisser tomber la mèche sur l'épaule. Par ce moyen on accoutumera le cheval au contact de la chambrière.

Ensuite le cavalier s'éloignera de quatre mètres en

restant toujours à la même hauteur; il fera claquer la chambrière très-doucement, il augmentera le bruit progressivement, et la personne qui conduit le cheval aura soin, à chaque coup de chambrière, de bien le caresser. Le cavalier se rapprochera alors du cheval, de manière à pouvoir l'atteindre avec la chambrière; il le fera partir en le touchant légèrement avec la mèche à l'épaule, à la hanche, au flanc et aux jambes. Chaque fois que le cheval se portera en avant, on aura soin de le caresser. Pendant ce travail, on marquera de nombreux temps d'arrêt.

On continuera cette leçon jusqu'à ce que le cheval soit parfaitement tranquille, et qu'il n'ait plus la moindre crainte de la chambrière.

LEÇON N° 7.

PREMIÈRE LEÇON D'ÉPERON.

Il faudra placer le cheval bien droit sur la piste à main gauche. S'il y en a plusieurs, on les placera à quatre mètres de distance les uns des autres.

Le cavalier tiendra de la main gauche la longe à trente-cinq centimètres du nez du cheval, et la rêne du filet à dix centimètres du menton. Il tiendra de la main droite les rênes de bride croisées, et la cravache par le milieu, la pomme en bas. Il portera le cheval en avant par une simple pression de la cravache à l'épaule, et il continuera par de petits coups, en ayant soin de faire précéder l'action de la cravache par un petit effet de la rêne gauche du filet. Si le cheval se porte instantanément en avant sur l'action de la rêne et de la cravache, il faudra l'arrêter et le caresser; s'il refuse, on augmentera l'action de la rêne et de la cravache jusqu'à ce qu'il obéisse. On emploiera les mêmes moyens en avant et en arrière des sangles. On se servira de l'éperon de la même manière, en ayant soin de l'employer sur le côté plat; si le cheval refuse, il faut le corriger immédiatement en s'en servant par le côté aigu.

Il faudra diminuer graduellement l'effet de la rêne du filet au fur et à mesure que le cheval répondra à l'action de l'éperon, et on cessera le travail aussitôt qu'il répondra à l'effet de l'éperon sans le secours de la rêne.

On tiendra de la main les rênes de bride croisées, afin de pouvoir arrêter le cheval bien droit, dans le cas où il irait trop vite.

Il est très-important de ne jamais caresser le cheval lorsqu'il fait mal; une caresse étant pour lui un signe d'encouragement, si elle est faite à propos, elle a pour résultat de le confirmer dans l'obéissance; si elle est faite mal à propos, elle produit l'effet contraire.

Pour que le cheval ait confiance dans le cavalier, il faut pendant toute la durée du dressage se servir de la cravache et de l'éperon avec beaucoup de douceur. On doit, avant de l'employer avec sévérité, se rendre compte si c'est par mauvaise volonté que le cheval refuse d'obéir, ou par ignorance; dans le premier cas, la correction doit être sévère et instantanée; dans le second, il faut employer la force d'inertie, insister et persister jusqu'à ce que le cheval ait obéi.

Par ces moyens le cheval comprendra parfaitement que son intérêt est dans l'obéissance, puisque sa mauvaise volonté est toujours suivie d'un châtiment.

LEÇON N° 8.

SECONDE LEÇON D'ÉPERON POUR FAIRE PARTIR LE CHEVAL SUR LES EFFETS DIAGONAUX.

Il faudra placer le cheval bien droit sur la piste à main gauche; s'il y en a plusieurs, on les placera à trois mètres de distance les uns des autres; le cavalier tiendra de la main gauche la longe flottante et la rêne du filet à dix centimètres de la bouche du cheval, et de la droite la rêne droite de bride et la cravache, la pomme en bas; il fera partir le cheval sur l'attaque de la pomme de la cravache et sur un effet de la rêne droite de bride, qu'il fera de manière à obtenir le relâchement de la mâchoire inférieure. On se servira de la pomme de la cravache, en avant et en arrière des sangles. Comme le cheval est dressé par le surfaix-cavalier à mâcher son mors, il suffira de résister un peu fortement deux ou trois fois avec la main, pour que le cheval cède ensuite au plus léger effet de la rêne. Aussitôt que le cheval se portera franchement en avant sur l'effet de la cravache et de la rêne de bride, on le placera sur la piste à main droite et on continuera le travail de la même manière, en employant les moyens inverses.

Lorsque le cheval se portera ainsi franchement en avant sur l'attaque et l'effet de la rêne, à main droite et à main gauche, on recommencera tout le travail aux deux mains, en se servant de l'éperon de la manière qui a été indiquée ci-dessus pour la pomme de la cravache. Ensuite on fera marcher le cheval au petit trot; on marquera de nombreux temps d'arrêt et on aura soin de ne jamais le faire partir, ni de l'arrêter sans avoir obtenu le relâchement de mâchoire sur l'effet de la cravache ou de l'éperon et de la rêne de bride opposée (c'est-à-dire à main gauche, éperon gauche et rêne droite; à main droite, *vice versâ*).

Chaque fois que le cheval aura bien fait, il faudra l'encourager par une caresse, ou le récompenser en lui donnant un peu de repos.

LEÇON N° 9.

LEÇON DE DRAPEAU.

On placera le cheval bien droit sur la piste à main gauche; le cavalier se placera à l'épaule gauche du cheval aussi près que possible, et il tiendra la longe de la main gauche à soixante centimètres et les rênes de bride croisées. Il tiendra le drapeau roulé de la main droite, il le passera très-doucement sur la croupe, les flancs, le dos, l'encolure, par-dessus la tête, et il le fera voir au cheval, en ayant soin de beaucoup le caresser et de lui parler avec douceur. Il le déploiera progressivement en le lui faisant voir et en continuant de le caresser, et cessera ce travail lorsque le cheval n'aura plus aucune crainte.

Dans ce travail, il faut avoir bien soin de ne jamais faire voir le drapeau au cheval avant de l'avoir mis en contact avec toutes les parties de son corps, afin de ne pas l'effrayer.

LEÇON N° 10.

LEÇON DE TAMBOUR ET DE PISTOLET.

Avant de commencer, on doit avoir soin de desserrer les sangles, afin que le cheval, étant plus à son aise, soit moins disposé à s'effrayer. On placera le cheval bien droit sur la piste; s'il y en a plusieurs, on les placera à trois mètres de distance les uns des autres. Le cavalier se placera à l'épaule gauche du cheval, il tiendra de la main gauche la longe flottante et la rêne gauche du filet à huit centimètres du menton du cheval, de la main droite la rêne droite du filet, et caressera le cheval avec cette main chaque fois qu'on battra le tambour. Si le cheval cherchait à se sauver, il l'arrêterait par l'action simultanée des rênes du filet. Un seul tambour commencera à battre doucement et très-lentement pendant une seconde seulement. Ensuite on augmentera le bruit progressivement jusqu'à ce qu'il soit aussi fort que possible.

Lorsque le cheval ne montrera plus aucune inquiétude, on le fera marcher au pas très-lentement. A cet instant les tambours recommenceront à battre très-doucement. Aussitôt que le cheval passera près

du tambour sans en être effrayé, on augmentera le bruit progressivement. A l'approche du tambour, il faut avoir bien soin de caresser le cheval. Ensuite on mettra une demi-charge dans le pistolet, et on fera partir le coup derrière le cheval aussi loin que possible. Aussitôt le coup parti, on lui donnera une poignée d'avoine. Lorsque le cheval sera arrivé à la hauteur du milieu d'un des grands côtés du manége, on tirera un second coup en l'air sur le milieu de l'autre grand côté. Après avoir passé un coin en arrivant sur l'un des grands côtés, on fera partir le troisième coup en faisant face au cheval, à dix mètres de distance. Un tambour aura soin de battre doucement un peu avant, au moment du coup de pistolet. Pendant ce travail, on aura soin de caresser le cheval.

LEÇON N° 11.

LEÇON DE MUSIQUE.

On placera le cheval bien droit sur la piste à main gauche; s'il y en a plusieurs, on les placera à quatre mètres de distance les uns des autres. Le cavalier se placera près de l'épaule gauche. Il tiendra de la main gauche la longe flottante, et la rêne gauche du filet à cinq centimètres de la bouche du cheval. Il tiendra de la main droite la rêne droite du filet, et il caressera le cheval avec cette main chaque fois que la musique jouera. S'il cherche à se sauver, il l'arrêtera par l'action simultanée des rênes du filet. Un seul tambour commencera à battre très-doucement, il augmentera le bruit progressivement jusqu'à ce qu'il soit aussi fort que possible. Un second instrument l'accompagnera en jouant très-doucement, puis un troisième, et tous successivement à quelques minutes d'intervalle. Ensuite on fera marcher le cheval au pas. Tous les instruments continueront de jouer ensemble, on diminuera le bruit à l'approche du cheval, et on l'augmentera progressivement à mesure qu'il s'éloignera. Si le cheval s'effrayait en passant près de la musique, il faudrait cesser de

jouer à son approche et ne recommencer que lorsqu'il serait à une certaine distance; on emploiera ce moyen jusqu'à ce que le cheval soit parfaitement calme, en ayant soin chaque fois de le laisser s'avancer un peu plus près de la musique avant de cesser de jouer, et de recommencer à jouer chaque fois un peu plus tôt.

LEÇON N° 12.

LEÇON DE SABRE.

On placera le cheval bien droit sur la piste à main gauche; s'il y en a plusieurs, on les placera à trois mètres de distance les uns des autres. Le cavalier se placera près de l'épaule gauche du cheval; il tiendra de la main gauche la longe flottante et de la droite le sabre dans le fourreau; il placera la main gauche devant l'œil gauche du cheval; il appuiera doucement le sabre sur la croupe, les hanches, les flancs, les épaules, le cou, et le passera par-dessus la tête en le lui faisant voir et en le caressant. Ensuite on tirera le sabre du fourreau très-lentement, puis plus vite, en augmentant le bruit progressivement. Aussitôt que le cheval n'aura plus aucune crainte du sabre, on le remettra dans le fourreau, et on le fixera par le ceinturon au cavalier en fer, de manière qu'il ne pende pas trop bas. Le cavalier appuiera la main droite derrière les sangles. Il fera marcher le cheval au pas pendant deux tours de manége en laissant la main ainsi placée. Il faudra marquer de nombreux temps d'arrêt, et caresser le cheval très-souvent.

A la seconde leçon, on procédera de la même ma-

nière. Après avoir fait faire au cheval deux tours de manége au pas, le cavalier retirera la main qui est placée derrière les sangles, et il fera marcher le cheval au petit trot pendant dix minutes, en ayant soin de marquer de nombreux temps d'arrêt et de bien caresser le cheval.

Cette leçon est confirmée lorsque le cheval n'a plus aucune crainte du sabre. Il faudra donc continuer jusqu'à ce qu'on ait obtenu ce résultat.

La main placée derrière les sangles a pour but de mettre le cheval en confiance.

LEÇON N° 13.

DEMI-TOUR A GAUCHE, DEMI-TOUR A DROITE.

On placera le cheval sur la piste à main gauche; s'il y en a plusieurs, on les placera à deux mètres de distance les uns des autres; on fera marcher le cheval au pas pendant deux tours de manége. Le cavalier marquera un temps d'arrêt et se placera face à la tête du cheval; il tiendra la longe de la main droite près du nez du cheval, et de la main gauche la cravache par la pomme, horizontalement, à cinq centimètres du corps du cheval et à la hauteur du coude; il dirigera avec la longe l'avant-main à gauche, pas à pas, jusqu'à ce que le cheval arrive au mur.

Dans ce travail, il faut faire bien attention à placer le cheval de manière qu'il ne se croise pas les jambes en marchant et que les membres postérieurs ne quittent pas le sol.

Si le cheval jetait ses hanches à droite, il faudrait le redresser immédiatement en le corrigeant vivement par quelques petits coups donnés sur la hanche avec la pointe de la cravache, jusqu'à ce qu'il eût repris sa position première.

Pendant ce travail, on doit souvent caresser le cheval.

Pour le demi-tour à droite, employer les moyens inverses.

LEÇON N° 14.

LA PIROUETTE SUR LES ÉPAULES.

On placera le cheval sur la piste à main gauche; s'il y en a plusieurs, on les placera à quatre mètres de distance les uns des autres. Le cavalier se placera près de l'épaule gauche du cheval; il tiendra de la main gauche la longe flottante, et de la droite la rêne droite de bride et la cravache à la hauteur du cercle en cuivre; il fera marcher le cheval au pas pendant deux tours de manége, et lui fera faire un à gauche : ensuite il le fera avancer dans l'intérieur du manége, de manière que la croupe se trouve à deux mètres de distance du mur. Il tiendra la longe de la main gauche près du nez du cheval, afin de l'empêcher d'avancer ou de reculer. De la main droite, il tiendra la rêne gauche du filet; il donnera de petits coups derrière les sangles, et fera décrire un cercle à gauche avec l'arrière-main, en ayant soin d'arrêter le cheval pas à pas et de retenir le membre antérieur avec la rêne du filet, afin d'obtenir le pivot.

Pour la pirouette à droite, employer les moyens inverses.

LEÇON N° 15.

PIROUETTE SUR LES HANCHES.

On placera le cheval bien droit sur la piste à main gauche; s'il y en a plusieurs, on les placera à quatre mètres de distance les uns des autres. Après avoir fait faire au cheval des demi-tours à droite et des demi-tours à gauche pendant quatre leçons, on le fera marcher au pas pendant deux tours de manége, et on lui fera faire un à gauche : ensuite on le fera avancer dans l'intérieur du manége de manière que la croupe se trouve à quatre mètres de distance du mur.

Le cavalier se placera face à la tête du cheval, il tiendra la longe de la main droite près du nez du cheval, et posera la main gauche à l'épaule droite.

Une personne se placera à gauche du cheval à la hauteur des sangles, elle posera la main droite sur le milieu de la hanche et la main gauche en avant des sangles.

Une seconde personne se placera à droite du cheval à la hauteur des sangles, elle posera la main gauche sur le milieu de la hanche et la main droite en avant des sangles.

Avec la longe et par une pression de la main sur l'épaule, le cavalier dirigera le cheval à gauche pas à pas, de manière à décrire un cercle avec l'avant-main.

Pendant ce travail, la personne placée à gauche du cheval laissera ses mains posées sans faire aucun mouvement, à moins que le cheval ne jette ses hanches de son côté. Dans ce cas, il faudrait le redresser immédiatement par une pression de la main sur la hanche, ou en le frappant légèrement si cela était nécessaire.

La personne placée à droite devra, à chaque pas du cheval, faire une légère pression avec la main gauche sur la hanche pour contenir les hanches à leur place, de manière à pouvoir obtenir un pivot sur le membre postérieur droit.

En résumé, il est bien entendu que la personne placée à gauche du cheval doit maintenir les hanches à leur place, et que la personne placée à droite doit les contenir.

LEÇON N° 17.

CHANGEMENT DE MAIN DE DEUX PISTES AVEC L'AIDE DE LA LONGE ET DE LA CRAVACHE.

On placera le cheval bien droit sur la piste à main gauche; s'il y en a plusieurs, on les placera à deux mètres de distance les uns des autres. Le cavalier se placera près de l'épaule gauche et parallèlement au cheval; il tiendra de la main gauche la longe flottante; de la droite, la rêne de bride et la cravache par le milieu, la pomme en bas. Il fera marcher le cheval au pas pendant deux tours de manége. Après avoir passé de deux mètres un des coins du manége, et se trouvant sur un grand côté, il arrêtera son cheval bien droit à un mètre du mur, et tiendra la longe de la main droite près du nez du cheval, et de la gauche la cravache par le milieu, la pomme en bas, et la rêne droite du filet. Il dirigera le cheval à gauche avec la longe de manière à décrire une ligne diagonale; il décomposera le mouvement pas à pas; il agira alternativement avec la main et avec la pomme de la cravache, avec laquelle il donnera un léger coup en avant des sangles.

En arrêtant à chaque pas, il faudra amener la

tête et l'épaule à gauche par un effet de longe et de rêne gauche du filet, de manière à plier le corps du cheval du côté opposé à celui vers lequel il marche. Par ce moyen, on arrivera à l'assouplir très-promptement. Pendant ce travail, il faudra faire croiser les jambes au cheval en élargissant le mouvement progressivement. Si le cheval jetait sa croupe de travers, il faudrait, pour le redresser, l'arrêter immédiatement en opposant les épaules aux hanches, et le replacer bien droit avant de recommencer le mouvement.

Ce travail étant très-important pour assouplir les hanches et les épaules du cheval, il faudra l'exécuter avec le plus grand soin.

Pour le changement de main de deux pistes à droite, employer les moyens inverses.

Il faudra caresser le cheval très-souvent, et le récompenser lorsqu'il aura bien fait en lui donnant un peu de repos.

LEÇON N° 17.

CHANGEMENT DE MAIN DE DEUX PISTES AVEC L'AIDE DE LA LONGE ET DE LA CRAVACHE.

On placera le cheval bien droit sur la piste à main gauche; s'il y en a plusieurs, on les placera à deux mètres de distance les uns des autres. Le cavalier se placera près de l'épaule gauche et parallèlement au cheval; il tiendra de la main gauche la longe flottante; de la droite, la rêne de bride et la cravache par le milieu, la pomme en bas. Il fera marcher le cheval au pas pendant deux tours de manége. Après avoir passé de deux mètres un des coins du manége, et se trouvant sur un grand côté, il arrêtera son cheval bien droit à un mètre du mur, et tiendra la longe de la main droite près du nez du cheval, et de la gauche la cravache par le milieu, la pomme en bas, et la rêne droite du filet. Il dirigera le cheval à gauche avec la longe de manière à décrire une ligne diagonale; il décomposera le mouvement pas à pas; il agira alternativement avec la main et avec la pomme de la cravache, avec laquelle il donnera un léger coup en avant des sangles.

En arrêtant à chaque pas, il faudra amener la

tête et l'épaule à gauche par un effet de longe et de rêne gauche du filet, de manière à plier le corps du cheval du côté opposé à celui vers lequel il marche. Par ce moyen, on arrivera à l'assouplir très-promptement. Pendant ce travail, il faudra faire croiser les jambes au cheval en élargissant le mouvement progressivement. Si le cheval jetait sa croupe de travers, il faudrait, pour le redresser, l'arrêter immédiatement en opposant les épaules aux hanches, et le replacer bien droit avant de recommencer le mouvement.

Ce travail étant très-important pour assouplir les hanches et les épaules du cheval, il faudra l'exécuter avec le plus grand soin.

Pour le changement de main de deux pistes à droite, employer les moyens inverses.

Il faudra caresser le cheval très-souvent, et le récompenser lorsqu'il aura bien fait en lui donnant un peu de repos.

LEÇON N° 18.

TROISIÈME LEÇON DU TRAVAIL DE DEUX PISTES.

On placera le cheval bien droit sur la piste à main gauche; s'il y en a plusieurs, on les placera à deux mètres de distance les uns des autres. Le cavalier se placera près de l'épaule gauche et parallèlement au cheval; il tiendra de la main gauche la longe flottante; de la droite la rêne de bride et la cravache par le milieu, la pomme en bas. Il fera marcher le cheval au pas pendant deux tours de manége. Après avoir passé de deux mètres un des coins du manége et se trouvant sur un grand côté, il arrêtera son cheval bien droit à un mètre du mur, il tiendra la longe de la main droite à dix centimètres du nez du cheval, et de la gauche, la rêne gauche du filet et la cravache par le milieu, la pomme en bas. Il dirigera le cheval à gauche avec la longe de manière à décrire une ligne diagonale; il décomposera le mouvement pas à pas; il agira alternativement avec la main et avec la pomme de la cravache, dont il donnera un léger coup en arrière des sangles.

En arrêtant à chaque pas, il faudra amener la tête et l'épaule à droite par un effet de longe et de rêne

droite du filet, de manière à plier le corps du cheval du côté vers lequel il marche. A chaque temps d'arrêt, on fera relâcher la mâchoire par un effet de la rêne gauche du filet. Un peu avant de terminer le changement de main, le cavalier passera devant la tête du cheval, se placera à l'épaule gauche et le dirigera de manière à le placer la tête au mur en arrivant sur la piste. Il tiendra la longe flottante de la main gauche, et de la droite la rêne droite du filet et la cravache par le milieu, la pomme en bas. Il dirigera le cheval à droite avec la rêne droite du filet, et il agira alternativement avec la main et avec la pomme de la cravache, dont il donnera un léger coup en arrière des sangles.

En arrêtant à chaque pas, il faudra amener la tête et l'épaule à droite par un effet de rêne droite du filet, de manière à plier le corps du cheval du côté vers lequel il marche.

Pour le changement de main à droite et la tête au mur à gauche, employer les moyens inverses

Il faudra caresser le cheval très-souvent, et le récompenser lorsqu'il aura bien fait en lui donnant un peu de repos.

LEÇON N° 19.

QUATRIÈME LEÇON DU TRAVAIL DE DEUX PISTES AVEC L'AIDE DE L'ÉPERON.

On placera le cheval bien droit sur la piste à main gauche. S'il y en a plusieurs, on les placera à trois mètres de distance les uns des autres. Le cavalier se placera près de l'épaule gauche et parallèlement au cheval; il tiendra de la main gauche la longe flottante, de la droite la rêne de bride et la cravache par le milieu, la pomme en bas. Il fera marcher le cheval au pas pendant deux tours de manége, et l'arrêtera de temps en temps sur un petit effet d'éperon et de rêne droite de bride. Ensuite il lui fera faire un à gauche et l'arrêtera bien droit, la croupe au mur. Il se placera près de l'épaule gauche du cheval; il tiendra de la main gauche la longe à quinze centimètres du nez du cheval, et la rêne gauche de bride à dix centimètres de la bouche; il tiendra de la main droite la rêne droite de bride et la cravache par le milieu, l'éperon en bas. Il dirigera le cheval à droite avec la rêne droite de bride, et il agira alternativement avec la main et avec l'éperon, dont il donnera un léger coup en arrière des sangles.

En arrêtant à chaque pas, il faudra amener la tête et l'épaule à droite par un effet de rêne droite de bride, de manière à plier le corps du cheval du côté vers lequel il marche.

Pendant tout ce travail, il faut avoir bien soin de se servir de l'éperon du côté plat.

Il faudra caresser le cheval très-souvent et le récompenser lorsqu'il aura bien fait, en lui donnant un peu de repos.

Pour faire marcher le cheval de deux pistes à main gauche, la croupe au mur, employer les moyens inverses.

Il faudra, pendant tout ce travail, diminuer graduellement l'effet de la rêne de bride au fur et à mesure qu'on obtiendra le relâchement de mâchoire plus facilement, afin que le cheval finisse par céder au plus petit effet de rêne.

LEÇON N° 20.

POUR FAIRE PARTIR LE CHEVAL AU PAS ET AU TROT.

Le cavalier se placera près de l'épaule gauche et parallèlement au cheval; il tiendra de la main gauche la longe flottante, et de la droite la rêne droite du filet et la cravache à la hauteur du cercle en cuivre appuyée à l'épaule, la pointe en bas. Il marchera à côté du cheval en faisant le pas aussi long que possible et en réglant le pas du cheval sur le sien. Si le cheval allait trop vite, il faudrait l'arrêter immédiatement par un léger effet de la rêne droite du filet.

Pendant toute la durée de ce travail, on marquera de nombreux temps d'arrêt sur l'effet de la rêne droite du filet et d'une pression de la cravache à l'épaule. Ensuite le cavalier tiendra de la main droite les rênes du mors croisées; il continuera ce travail en marquant de nombreux temps d'arrêt avec les rênes de bride, et il en diminuera graduellement les effets jusqu'à ce que le cheval s'arrête sur une légère pression des rênes. Il le fera partir par un petit coup de cravache à l'épaule en avant et en arrière des sangles; il procédera de la même manière avec l'é-

peron et en lui faisant sentir chaque fois un léger effet des rênes de bride.

Il faudra faire bien attention que le cheval ne parte jamais de lui-même. S'il cherchait à partir, on l'arrêterait immédiatement, et on le corrigerait par une petite saccade du filet donnée vivement de haut en bas.

On aura soin de bien le caresser chaque fois qu'il partira ou s'arrêtera instantanément sur les effets de main, d'éperon ou de cravache.

Ensuite le cavalier marchera au pas gymnastique; il fera partir le cheval sur un léger effet des rênes de bride, en lui donnant un petit coup de cravache ou d'éperon au flanc, qu'il fera précéder d'un appel de langue. (Dans ce travail employer la cravache ou l'éperon, selon le degré de sensibilité du cheval.)

Aussitôt que le cheval partira franchement sur l'attaque de la cravache ou de l'éperon, on cessera les appels de langue, et le cavalier raccourcira le trot jusqu'à ce qu'il puisse suivre le cheval en marchant au pas.

Après quelques leçons, lorsque le cheval partira facilement au trot, on fixera la rêne gauche de bride et de filet aux douzièmes trous, et la rêne droite de bride et de filet aux dix-huitièmes. On fera marcher le cheval au pas et au trot sur le pli à droite, et on aura soin de l'arrêter chaque fois sur

l'effet de rêne droite de bride et de cravache, en exigeant le relâchement de mâchoires à chaque départ et à chaque temps d'arrêt.

Lorsque ce travail se fera facilement, on fixera la rêne gauche de bride et de filet aux quatorzièmes trous, et la rêne droite de bride et de filet aux vingt et unièmes.

Tout le travail de cette leçon doit s'exécuter alternativement à main gauche et à main droite.

A main droite, employer les moyens inverses.

LEÇON N° 21.

POUR GRANDIR LE CHEVAL.

Le cavalier se placera face à la tête du cheval; il tiendra la longe de la main droite à six pouces du nez; il marchera en arrière en faisant le pas aussi long que possible; il fera marcher le cheval au pas et lui relèvera la tête de temps en temps par une petite saccade donnée avec le caveçon de bas en haut; et chaque fois qu'il aura obéi, il aura bien soin de le caresser.

Aussitôt qu'il relèvera la tête et l'encolure sur un effet imperceptible du caveçon, le cavalier se placera à l'épaule gauche; il tiendra de la main gauche la longe flottante et la rêne gauche du filet à dix centimètres de la bouche, de la droite les rênes de bride croisées, légèrement tendues, et la cravache à l'épaule, à la hauteur du cercle en cuivre, la pointe en bas.

Chaque fois que le cheval baissera la tête, le cavalier la lui fera relever instantanément par une légère saccade de la rêne gauche du filet donnée de bas en

haut et un petit coup de cravache donné simultanément à l'épaule.

Si le cheval essayait d'arracher les rênes de la main du cavalier, il faudrait employer le même moyen jusqu'à ce qu'il n'essayât plus de le faire.

LEÇON N° 22.

POUR FAIRE RECULER.

On placera le cheval bien droit sur la piste à main gauche; s'il y en a plusieurs, on les placera à deux mètres de distance les uns des autres. Le cavalier se placera face à la tête du cheval. Il tiendra de la main gauche la longe flottante et la rêne droite de bride près de la bouche; de la droite la cravache à la hauteur du cercle en cuivre, la pointe en bas, et la rêne gauche de bride près de la bouche. Il lui placera la tête très-basse, il le fera reculer en décomposant le mouvement pas à pas et en faisant sentir alternativement l'effet des rênes. Il faudra exiger le relâchement de la mâchoire à chaque pas. Lorsque les jarrets du cheval seront assez assouplis pour lui permettre de reculer facilement, on le grandira en le faisant reculer sur l'effet des rênes du filet. On lui relèvera la tête et l'encolure progressivement, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à faire baisser l'arrière-main, de manière à l'asseoir sur ses jarrets. Aussitôt qu'il pourra reculer facilement dans cette position,

on le fera reculer sur l'effet simultané des deux rênes de bride.

Pendant tout ce travail, il faut avoir la main extrêmement légère; pour lui rendre le mouvement plus facile, on doit avoir soin de lui placer la tête très-basse en commençant, et il ne faudra la lui relever que progressivement, au fur et à mesure que les hanches et les jarrets s'assoupliront.

L'action du mors ayant pour résultat de faire baisser la tête au cheval et l'action du filet de la lui faire relever, il est donc plus rationnel de commencer par se servir du mors par trois motifs : le premier est que le cheval une fois habitué à l'effet du mors accepte très-facilement celui du filet ou du bridon, qui est beaucoup plus doux; si l'on commence au contraire par le filet ou le bridon, il arrive souvent que le cheval, y étant accoutumé, se défend sur l'effet du mors; le second est que, pour rendre au cheval les mouvements plus faciles en commençant, il faut lui placer la tête basse, à cause de la roideur de ses membres; le troisième est qu'au commencement du dressage tous les mouvements doivent être exécutés près de terre, afin de ne pas fatiguer le cheval, et qu'on ne doit les grandir qu'en suivant progressivement les degrés de l'assouplissement. Ainsi donc, le bridon et le filet ayant pour résultats, lorsqu'on les emploie dans le dressage du cheval, de lui relever la

tête, l'encolure, et de l'asseoir sur ses jarrets, il arrivera, toutes les fois qu'on en fera l'emploi avant que le cheval soit parfaitement assoupli, qu'on le ruinera très-promptement.

LEÇON N° 23.

POUR FAIRE CONNAITRE AU CHEVAL L'EFFET DES RÊNES POUR LE DÉPART AU GALOP.

On placera le cheval bien droit sur la piste à main gauche; s'il y en a plusieurs, on les placera à deux mètres de distance les uns des autres. Le cavalier se placera près de l'épaule gauche du cheval; il tiendra de la main gauche la longe à quinze centimètres du nez, et de la droite la rêne droite de bride et la cravache par le milieu, la pomme en bas. Il placera le cheval de manière que le membre antérieur droit se trouve un peu en arrière du gauche. Il fera sentir légèrement la rêne droite, et donnera en même temps un petit coup avec la pomme de la cravache en arrière des sangles. Il diminuera graduellement l'effet de la cravache au fur et à mesure que le cheval répondra à l'effet de la rêne. Cette leçon est confirmée lorsque le cheval part sur le bon pied chaque fois qu'on le lui demande par un petit effet de rêne et de cravache. Pendant ce travail, s'il arrivait que le cheval partît sur le mauvais pied, il faudrait l'arrêter immédiatement, replacer le membre droit en

arrière du gauche, et recommencer jusqu'à ce qu'il ait parfaitement compris ce qu'on exige de lui.

Pour lui faire connaître l'effet de la rêne gauche et de la jambe droite, on placera le cheval à main droite et on emploiera les moyens inverses.

LEÇON N° 24.

POUR RASSEMBLER LE CHEVAL.

On placera le cheval sur la piste à main gauche; s'il y en a plusieurs, on les placera à trois mètres de distance les uns des autres. Le cavalier se placera aussi près que possible de l'épaule du cheval; il tiendra de la main gauche la longe près du nez, afin que, s'il cherchait à avancer ou à reculer, il puisse l'en empêcher immédiatement en faisant une opposition, au moyen d'un très-léger coup de caveçon; il tiendra de la main droite les rênes de bride croisées et la cravache par la pomme; il frappera légèrement le cheval sur la croupe avec la cravache, en faisant précéder chaque petit coup d'un appel de langue, et aussitôt qu'on sera parvenu à mobiliser les quatre membres, il faudra l'arrêter et beaucoup le caresser; on continuera ce travail en grandissant progressivement le mouvement et en faisant relâcher la mâchoire sur l'effet des rênes et de la cravache. Il faut avoir soin d'exiger très-peu à la fois, et de récompenser le cheval souvent en lui donnant un peu de repos. S'il y a peu de chevaux, il est préférable de les placer chacun dans un des coins du manége, de

manière que leurs croupes touchent au mur et qu'ils puissent trouver un obstacle s'ils voulaient reculer.

Si le cheval cherchait à se cabrer, il faudrait faire une opposition en lui donnant vivement une saccade de haut en bas avec le caveçon; s'il cherchait à ruer, il faudrait la donner de bas en haut et le corriger immédiatement par un petit coup de cravache à l'épaule.

Pour combattre avec avantage les défenses du cheval, il faut toujours que l'opposition de la main et le coup de cravache ou d'éperon précèdent la défense. C'est au moment où le cheval commence à se contracter qu'il faut le corriger. Si le cavalier s'était laissé prévenir par le cheval, il faudrait qu'il continuât l'effet du caveçon et de la cravache jusqu'à ce qu'il eût cessé de se défendre. Aussitôt que le cheval n'essayera plus d'avancer ou de reculer, il tiendra la longe flottante à cinquante centimètres du nez, afin de ne pas l'empêcher de mâcher son mors.

A la troisième et à la quatrième leçon, on l'exercera de la manière indiquée ci-dessus, mais en se servant de temps en temps de la pomme de la cravache derrière les sangles.

A la cinquième leçon, il faut le rassembler avec la pomme de la cravache et l'éperon alternativement, n employant l'éperon sur le côté plat. Si le cheval est pur sang, il faut l'employer avec encore plus de

douceur et de précaution. S'il est froid et sans cœur, ce qui se rencontre très-rarement, il faudra employer l'éperon sur le côté aigu.

Ce travail étant très-important pour obtenir de bons résultats, il faut le faire avec le plus grand soin, et, quoi qu'il arrive, le cavalier ne devra jamais se mettre en colère ni même s'impatienter; car le sang-froid et la bonne humeur de l'homme sont un des moyens les plus puissants pour dominer le cheval. Pendant tout ce travail il faut avoir la main extrêmement légère et faire bien attention que le cheval ne piétine pas de colère, ce qui lui rendrait les jambes roides au lieu de l'assouplir. Pour que ce travail soit bon, il faut donc s'attacher à mobiliser lentement les membres l'un après l'autre.

Le cavalier doit être aussi près de l'épaule du cheval que possible, parce que dans cette position il est hors de toutes ses atteintes, tandis qu'à une certaine distance il y aurait du danger pour lui.

LEÇON N° 25.

POUR FAIRE SAUTER LE CHEVAL.

On placera la barre par terre près du mur, au milieu du grand côté gauche du manége. Il faudra fixer les quatre rênes du surfaix-cavalier aux premiers trous. On placera le cheval bien droit sur la piste à main droite; s'il y en a plusieurs, on les placera à deux mètres de distance les uns des autres. Le cavalier se placera près de l'épaule droite, il tiendra de la main droite, par le bout, la longe flottante, et de la gauche la rêne du filet à soixante centimètres de la bouche du cheval; il le fera marcher très-lentement au pas; après avoir dépassé le deuxième coin il l'artera, le caressera pour le mettre en confiance, et le dirigera lentement de manière à arriver au milieu de la barre; il se placera à hauteur de la tête du cheval et l'arrêtera à cinquante centimètres de distance de la barre; il lui baissera la tête pour qu'il puisse bien la voir; il lui parlera avec beaucoup de douceur et le caressera. Le cavalier sautera très-légèrement par-dessus la barre, en donnant un appel de langue suivi du mot *hop-là*. Après avoir sauté, le cavalier arrêtera son cheval, et s'il y en a plusieurs, il ira rejoin-

dre la queue de la reprise; ensuite on lèvera la barre à quinze centimètres du sol. Au deuxième tour, en arrivant à cinq mètres de la barre, le cavalier prendra le pas gymnastique, mettra le cheval au trot et le fera sauter en employant les moyens indiqués ci-dessus. On continuera la leçon au pas et au trot jusqu'à ce que le cheval saute franchement de lui-même. Aussitôt qu'on aura obtenu qu'il saute franchement, pour le récompenser il faudra cesser ce travail immédiatement.

A la seconde leçon on fixera les quatre rênes du surfaix-cavalier aux sixièmes trous; à la troisième, aux dixièmes; à la quatrième, aux quinzièmes.

Quatre leçons suffisent toujours pour apprendre à un cheval à sauter parfaitement.

Il est indispensable d'arrêter le cheval à cinquante centimètres de la barre, car si on l'arrête plus près ou plus loin, il est certain qu'il s'y frappera les jambes, et la douleur qu'il en éprouvera le rendra craintif; dans ce cas, au lieu de sauter avec plaisir, il cherchera toujours à se dérober au moment du saut.

Pendant tout ce travail il ne faut jamais tenter de faire sauter le cheval de force en le tirant avec la longe ou avec la rêne; il faut, s'il refuse, se placer face à la tête du cheval, tenir de la main gauche les rênes du filet au bouton, et de la droite, la cravache

par la pomme. On frappera le cheval au poitrail avec la pointe de la cravache en faisant précéder chaque coup d'un petit effet de rênes et d'un appel de langue; on augmentera progressivement jusqu'à ce qu'il se porte en avant. Au bout de quelques instants, lorsqu'il aura pris l'habitude de se porter en avant sur un petit effet de la cravache, il faudra placer la barre par terre et l'y ramener pour la lui faire franchir au pas, en employant les moyens décrits ci-dessus. Le cavalier se placera un peu de côté pour éviter que le cheval saute sur lui. On aura soin de bien caresser le cheval chaque fois qu'il se portera en avant sur l'effet de la cravache; cette persistance dans le refus est très-rare, car dans le nombre considérable de chevaux que j'ai dressés, je n'en ai jamais rencontré que deux avec lesquels je fus obligée d'employer ces moyens.

POUR FAIRE SAUTER LE CHEVAL ÉTANT MONTÉ.

On placera la barre par terre; le cavalier marchera au pas sur la piste à main droite; il arrêtera son cheval à cinquante centimètres de la barre; s'il y en a plusieurs, ils marcheront à deux mètres de distance, et les cavaliers les arrêteront successivement à cinquante centimètres de la barre. Le cavalier rendra la main de manière que le cheval puisse

baisser la tête et voir la barre ; il la lui fera franchir en disant : *hop-là*. Lorsque le cheval sera en l'air, il le soutiendra un peu avec la main et les jambes afin de l'empêcher de tomber au moment où il redescend à terre. Après chaque saut il faut avoir bien soin de l'arrêter un instant, de lui jeter les rênes sur le cou et de bien le caresser. On élèvera la barre à quinze centimètres. Lorsque le cheval sautera bien franchement au pas, on le fera sauter au trot, puis au galop, en employant les moyens indiqués ci-dessus.

Aussitôt que le cheval aura sauté une seule fois bien franchement à chaque allure, on terminera la leçon immédiatement.

Pendant tout ce travail, il faut faire bien attention de ne pas surexciter le cheval à l'avance. On doit l'amener avec calme et ne déployer son énergie que cinq mètres avant d'arriver près de l'obstacle ; car si on l'excite trop à l'avance, il perd la tête et saute sans savoir ce qu'il fait.

En employant les moyens que je viens d'indiquer, j'ai toujours réussi à faire sauter les chevaux parfaitement, même ceux qui étaient dans de très-mauvaises conditions et qui jusqu'alors avaient offert de grandes difficultés.

LEÇON N° 26.

LEÇON PROGRESSIVE DE MONTOIR POUR LES CHEVAUX NEUFS.

On ôtera le surfaix-cavalier. On placera le cheval bien droit sur la piste à main gauche. Le cavalier se placera près de l'épaule gauche, il tiendra de la main gauche la longe flottante, et de la droite la rêne du filet à quinze centimètres de la bouche du cheval, et la cravache par la pomme, la pointe en bas. Il lui fera faire trois tours de manége au pas, en ayant soin de beaucoup le caresser; il éloignera son cheval du mur et l'arrêtera à trois mètres en dedans du manége; il s'assurera si la gourmette est assez lâche pour passer trois doigts entre elle et le menton du cheval, et si elle est sur le plat. Si la selle avait glissé en avant, il faudrait la remettre à sa place. On fixera les sangles de manière qu'on puisse passer deux mains entre elles et le corps du cheval. Une personne se placera face à la tête du cheval, tiendra de la main gauche la longe près du nez, le caressera et lui parlera avec douceur; ensuite elle lui placera la main droite devant l'œil gauche. A cet instant une autre personne se placera à droite du cheval, tiendra l'étrivière de la main

gauche et appuiera dessus de manière à empêcher la selle de tourner au moment où le cavalier met le pied à l'étrier. De la main droite il caressera bien doucement le cheval à l'épaule. Le cavalier montera avec toute la légèreté et la dextérité possibles, en ayant bien soin en montant de ne pas le toucher avec la pointe du pied. Il s'assoiera bien doucement sur le milieu de la selle; il ne fera aucun mouvement avec le corps, la main ni les jambes. La personne placée à droite continuera de caresser le cheval. Au bout d'une minute, la personne qui tient la longe mettra sa main droite devant l'œil gauche, et celle qui est à droite pèsera sur l'étrier. Le cavalier descendra vivement et aussi légèrement que possible, en ayant soin de ne pas toucher le cheval avec la pointe du pied. On fera faire au cheval trois tours de manége au pas, en lui jetant les rênes sur le cou et en tenant la longe flottante; ensuite on le reconduira à l'écurie, en ayant soin de le bien caresser pendant le trajet. A la seconde leçon, on emploiera les moyens indiqués ci-dessus; mais en plus, le cavalier restera deux minutes sur le cheval. A la troisième leçon, la personne qui tient la longe prendra la rêne du filet de la main droite et fera faire au cheval cinq ou six pas. Le cavalier descendra, et on procédera de la manière qui a été indiquée dans la première leçon.

A la quatrième leçon, le cavalier montera de la

manière qui a été décrite dans la première leçon, et on conduira le cheval comme dans la leçon précédente. Après lui avoir fait faire cinq ou six pas, le cavalier tiendra de la main droite la rêne droite de bride, et de la gauche la rêne gauche. La personne qui marche à l'épaule gauche du cheval tiendra de la main gauche la longe flottante, et de la droite la rêne gauche du filet. On fera faire au cheval un tour de manége au pas, en ayant soin de marquer de nombreux temps d'arrêt et de le faire repartir chaque fois sur un petit effet de cravache à l'épaule. La personne qui marche à côté du cheval le caressera chaque fois qu'on l'arrêtera et qu'on le fera repartir. Le cavalier doit avoir la main excessivement légère.

A la cinquième leçon, on procédera de la même manière que dans la leçon précédente.

Après avoir fait faire au cheval un tour de manége au pas, on lui retirera le caveçon.

Le cavalier tiendra de la main droite la rêne droite de bride et de filet, et de la gauche, la rêne gauche de bride et de filet. La personne continuera de marcher à l'épaule du cheval, et si elle lui voyait un moment d'hésitation, elle saisirait vivement la rêne gauche du filet et le porterait instantanément en avant.

Le cavalier fera faire au cheval deux tours de manége au pas; il commencera par arrêter son che-

val par l'effet des rênes du filet, qu'il tiendra un peu plus tendues que celles de bride; il diminuera graduellement l'effet des rênes du filet et augmentera progressivement celui des rênes de bride; aussitôt que le cheval y répondra, il tiendra les rênes dans une seule main. Il placera les rênes de bride de la manière indiquée dans la leçon d'équitation, et les rênes du filet dans la main de manière que le bouton tombe à droite. Il conduira son cheval sur l'effet des rênes du filet, en le diminuant graduellement et en augmentant progressivement celui des rênes de bride.

Pour les leçons suivantes, on continuera la progression des rênes qui vient d'être indiquée. Lorsque le cheval répondra parfaitement à l'effet des rênes de bride, on cessera de se servir de celles du filet. Il y a des chevaux qui sont plus inquiets les uns que les autres, ce sera donc au cavalier à cesser de se servir de la personne qui accompagne le cheval lorsqu'il le verra marcher franchement, sans s'inquiéter de ce qui se passe autour de lui.

Pour des chevaux d'un moral dans des conditions ordinaires, il suffit de les faire accompagner pendant les cinq ou six premières leçons.

LEÇON N° 27.

LEÇON D'ÉQUITATION.

Le cavalier se place à la hauteur du milieu de l'épaule gauche du cheval et dans la même direction, les deux pieds placés à la même hauteur et à dix centimètres de distance l'un de l'autre. Il recule doucement le pied droit à la moitié de la longueur du gauche, et tourne sur ses talons jusqu'à ce qu'il se trouve placé face à l'épaule du cheval. Le cavalier ainsi placé prend de la main droite les rênes du filet au bouton, en plaçant le petit doigt de la main gauche entre les deux rênes, et les fait glisser doucement dans la main gauche jusqu'à ce qu'elles soient légèrement tendues. La main droite jette le bouton des rênes sur le côté droit de l'encolure. Il prend de cette main une mèche de la crinière, et la passe dans le milieu de la main gauche, en arrangeant les crins de manière qu'ils soient tous également tendus, afin qu'il ne puisse pas les arracher au moment où il monte. Il faut avoir soin de bien fermer les doigts, pour que les rênes et les crins ne glissent pas de la main. Le cavalier fait un

quart de tour à droite sur les talons; il prend l'étrier de la main droite en le tournant de son côté; il passe le pied gauche dans l'étrier et le place sur le milieu de la plante.

Il place la main droite sur le troussequin de la selle, il appuie le genou gauche contre les sangles; le pied qui est dans l'étrier doit être tenu assez en arrière pour ne pas toucher le cheval avec la pointe au moment du saut. Le cavalier saute légèrement deux ou trois fois sur le pied droit pour se rapprocher du corps du cheval; il s'enlève sur l'étrier, et place ses deux pieds à la même hauteur; il appuie les genoux contre les sangles; il reste ainsi placé pendant une seconde, en tenant le corps bien droit; il passe la main du troussequin au pommeau de la selle, il prend un point d'appui sur l'étrier et sur le pommeau; il lève la jambe droite, et la passe légèrement par-dessus la croupe du cheval, la place à droite sur les sangles, serre les genoux, et s'assied très-doucement sur le milieu de la selle. La main gauche quitte la crinière, et la main droite le pommeau. Il prend de la main droite les rênes de bride au bouton, en plaçant le petit doigt de la main gauche entre les deux rênes, et les fait glisser dans la main gauche jusqu'à ce qu'elles soient légèrement tendues; il place les rênes l'une sur l'autre sur l'index, derrière la seconde phalange, de manière que

le bouton des rênes tombe à gauche de la main. Le cavalier ferme le pouce par-dessus les rênes, arrondit le poignet, le place à la hauteur de la ceinture et de manière que les secondes phalanges se trouvent à huit centimètres en avant et faisant face au milieu du corps. Il conserve son poignet excessivement souple, afin de ne pas donner la moindre roideur au bras; il place ses coudes sans roideur près du corps, et laisse tomber le bras droit perpendiculairement; il place le pied droit dans l'étrier, en ayant soin d'éviter de regarder de ce côté.

Au bout de deux minutes, il quitte les étriers, raccourcit les étrivières de manière que les étriers ne ballottent pas sur le cheval, et les fixe. Il laisse tomber ses jambes tout naturellement, sans la moindre roideur.

Pour descendre, le cavalier place la main droite sur le pommeau de la selle, sur lequel il prend un premier point d'appui, et un second sur l'étrier. Il passe légèrement la jambe droite par-dessus la croupe du cheval; il saisit le troussequin de la main droite, sur lequel il prend un point d'appui, et un autre sur l'étrier; il place ses deux pieds à la même hauteur, et l'un près de l'autre. Le corps parfaitement droit, il reste ainsi placé pendant quelques instants, en conservant son équilibre. Il ploie le genou gauche et baisse la jambe droite, en maintenant le corps

aussi droit que possible, jusqu'à ce que le pied droit touche à terre. La main droite quitte le troussequin; il fait un quart de tour à gauche sur les talons, et se trouve placé près de l'épaule gauche du cheval.

De cette manière il est en position, sans être obligé de faire aucun mouvement, de prendre les rênes du filet pour conduire son cheval à l'écurie, ou de recommencer la leçon du montoir.

Pendant les quatre premières leçons, le cavalier doit monter et descendre successivement quatre fois à chaque leçon. Il doit s'asseoir sans la moindre roideur, appuyer ses genoux sans effort sur les quartiers de la selle, placer ses cuisses sur le plat autant que possible, et laisser tomber ses jambes naturellement, sans relever les genoux, en baissant les talons le plus qu'il pourra. Il montera pendant huit jours sans étriers; il les mettra seulement pendant dix minutes avant de terminer la leçon, et il aura soin de ne chausser l'étrier que de huit centimètres. Aussitôt qu'il aura trouvé son équilibre et qu'il se sentira solide sur la selle, il rectifiera sa position afin d'être gracieux, condition indispensable chez un bon cavalier. Il se grandira, effacera ses épaules, rapprochera ses coudes du corps, baissera ses talons de manière qu'ils soient à quatre centimètres plus bas que les pointes, et il allongera les étriers autant que possible, mais de manière à ne pas les

perdre; les pieds doivent être placés la pointe de trois centimètres en dehors.

Il n'y a rien de plus disgracieux pour un cavalier que de porter les talons en l'air, les pointes tout à fait en dehors, et de chausser l'étrier jusqu'à la cheville.

Pour monter à poil, le cavalier se placera face au flanc du cheval; il prendra de la main gauche une poignée de crins près du garrot, il fermera bien les doigts et les tiendra solidement; il se rapprochera du corps du cheval, il placera la main droite sur la croupe en s'appuyant sur le poignet; il fera trois sauts sur la pointe des pieds, en s'élançant au troisième sur le cheval. Une fois qu'il sera bien exercé à monter de cette manière, il placera le poignet droit sur la croupe du cheval, et le gauche un peu en arrière de l'épaule; il s'enlèvera sur les poignets en marquant deux temps, et il s'élancera au troisième.

Il est très-utile d'apprendre au cavalier à monter à poil, car à la guerre ou à la chasse, un cheval en tombant avec son cavalier peut rompre ses sangles et perdre sa selle. Si un cavalier a une grande habitude de monter à poil, pour peu qu'il soit leste et adroit, il aura une chance pour rattraper son cheval en sautant dessus.

Je vais en peu de mots résumer toute l'équitation.

Il suffit que le cavalier, étant monté, se serve pour

diriger son cheval de tous les moyens qui ont été employés dans le dressage par le surfaix-cavalier. C'est pourquoi il est très-important d'apporter la plus grande attention pendant tout ce travail, car en employant les mêmes moyens, il est impossible de ne pas réussir.

Le cheval étant monté, le cavalier le placera bien droit sur la piste, à main droite; il commencera par faire marcher le cheval au pas avec les rênes longues pendant un tour de manége; au second tour, il raccourcira les rênes graduellement, en s'assurant par de petits effets de main et de jambe si le cheval y répond parfaitement. Lorsqu'il aura obtenu une obéissance complète de la part du cheval, il commencera à le rassembler. Après avoir obtenu, en mobilisant les quatre membres, un bon mouvement de rassembler, il caressera le cheval et le portera instantanément en avant sur l'effet de rêne gauche et de jambe droite. Après avoir fait quelques pas, il continuera ce travail en procédant de la même manière et en ayant bien soin d'exiger très-peu à la fois. Après le second tour de manége, lorsque le cheval sera bien léger à la main, il lui fera exécuter tous les mouvements qui ont été indiqués dans le dressage par le surfaix-cavalier. Ils doivent être exécutés alternativement aux deux mains. Lorsqu'on plie le cheval à droite ou à gauche, il ne doit pas

répondre à l'effet de la rêne et de la jambe par un affaissement d'encolure; il doit, au contraire, l'agrandir, et ne la plier que dans la région des glandes salivaires, et s'il arrivait qu'il l'affaissât, il faudrait la lui relever instantanément par une petite saccade des rênes du filet donnée de bas en haut. L'affaissement de l'encolure détruit les beaux mouvements du cheval, lui retire son élégance et son brillant.

Lorsque je parle de l'effet des jambes, il est bien entendu que je ne veux pas dire d'attaquer le cheval avec les éperons, car c'est, à mon avis, un des plus mauvais moyens qu'on puisse employer pour dresser un cheval. Cela lui imprime, par un effet nerveux, un mouvement de rotation de la queue exactement semblable à celui des ailes d'un moulin, et lui donne pendant tout le travail une irritation nerveuse qui a encore pour résultat, lorsqu'on l'a habitué à l'attaque de l'éperon et aux flexions d'encolure, qu'aussitôt qu'il sent l'effet des jambes et des rênes il se place derrière la main dans l'espoir de s'y soustraire. Sur l'attaque de l'éperon, il mâche son mors de colère, et lorsqu'on cesse l'effet de l'éperon, il tient la bouche hermétiquement fermée. Quoique certains auteurs prétendent que ce soit une grave erreur de croire qu'il y ait des chevaux qui ont les flancs plus sensibles que d'autres, je suis d'un avis diamétralement opposé, car l'expérience m'a

prouvé, ce qui est sans contredit pour tous ceux qui ont fait une étude approfondie du cheval, que les juments et les chevaux pur sang ont les flancs plus sensibles que les autres chevaux. D'après cette manière de voir, on conçoit parfaitement qu'ils aient pu prétendre que l'attaque de l'éperon est un moyen très-doux pour dresser le cheval. A tous les signes que je viens d'indiquer, il est facile de reconnaître la souffrance morale et physique qu'éprouvent ces pauvres animaux lorsqu'on les soumet à l'horrible torture de l'éperon : il en résulte souvent que leur santé est compromise par des inflammations d'entrailles très-difficiles à guérir, et auxquelles ils finissent quelquefois par succomber. Ceci doit se comprendre d'autant plus facilement que, chez certains chevaux, le système nerveux est développé à un tel point, qu'à la moindre frayeur ils éprouvent un tremblement nerveux si grand, que quelquefois les quatre jambes leur manquent en même temps et qu'ils tombent par terre. On doit donc en conclure que le cheval, ainsi que l'homme, est assujetti à des souffrances physiques et morales. Eh bien! que les partisans de ce système se figurent un instant la jouissance qu'ils éprouveraient s'ils étaient piqués aux flancs pendant un certain temps avec des pointes aiguës en fer; ils nous diront si cela doit s'appeler un moyen de douceur.

Pour assouplir un cheval, lui donner un bon moral et le dresser promptement sans le fatiguer, le cavalier doit se pénétrer d'une vérité incontestable : c'est qu'il ne faut jamais employer envers le cheval d'autres moyens que ceux qui ont pour résultat, en le dressant, de lui rendre le travail aussi agréable que possible; car dans le cas contraire, on fait naître des contractions qu'on ne parvient à détruire ensuite qu'aux dépens du physique du pauvre animal.

Ce que je veux dire en parlant de l'effet des jambes, c'est que le cheval doit obéir à la plus légère pression du mollet ou du bas de la jambe, selon que la nature du travail l'exige. Tous les chevaux dressés par la méthode du surfaix-cavalier répondent au plus léger effet des jambes et de la main. Ainsi donc, on ne doit jamais se servir de l'éperon que comme moyen de correction, lorsqu'un cheval comprend ce qu'on lui demande et qu'il refuse d'obéir, cas qui se présente très-rarement.

Comme presque tous les exercices militaires doivent être exécutés par l'effet de la rêne du dehors, ou par celui simultané des deux rênes, et que dans le dressage préparatoire on commence toujours sur des effets diagonaux, c'est-à-dire rêne du dedans et jambe du dehors, il est indispensable pendant tout le travail en cercle, demi-tours, voltes, demi-voltes, pirouettes sur les hanches, de diminuer graduelle-

ment l'effet des rênes du dedans, et d'augmenter progressivement celui des rênes du dehors, jusqu'à ce que le cheval réponde à l'effet seul de cette rêne, ou à l'effet simultané des deux. Il n'y a d'exception que pour le travail de deux pistes et le galop. Ces deux mouvements doivent toujours être exécutés sur des effets diagonaux.

Pour le travail de haute école, tous les mouvements doivent être exécutés sur des effets diagonaux, à l'exception des pirouettes et demi-pirouettes sur les hanches, qui doivent s'exécuter par l'effet simultané des deux rênes, en faisant sentir un peu plus celle du dehors. Pour le travail de deux pistes, il faudra se conformer en tous points aux instructions données dans le dressage par le surfaix-cavalier. La jambe et la rêne du dedans se trouvent placées du côté vers lequel le cheval marche : c'est-à-dire si le cheval tourne en cercle à droite, la jambe et la rêne droites se trouvent jambe et rêne du dedans; la jambe et la rêne gauches, jambe et rêne du dehors. Si le cheval tourne en cercle à gauche, *vice versâ.*

Pour faire partir un jeune cheval au galop pour la première fois, le cavalier marchant au pas à main droite arrêtera son cheval par un effet de la rêne droite de bride et de manière à placer le membre antérieur droit un peu en arrière du gauche. Il tiendra les rênes de bride de la main gauche, fer-

mera la jambe droite, et appuiera la cravache, la pointe en bas, derrière les sangles, de manière à contenir les hanches, au moment de l'attaque du talon à gauche pour le galop. Ensuite, il avancera la main en comptant un, la portera légèrement à gauche en comptant deux, et il donnera un petit coup de talon à gauche et en même temps un appel de langue; si cela est bien exécuté, le cheval partira immédiatement au galop. Aussitôt qu'il aura fait quelques pas, il faudra l'arrêter et bien le caresser; on répétera ces départs jusqu'à ce que le cheval parte facilement au galop. A main gauche, employer les moyens inverses.

L'effet des aides ainsi décomposé provoque le départ au galop d'une manière instantanée. En commençant le galop par des départs de pied ferme, j'ai toujours obtenu des résultats si brillants, que tous les hommes de haut mérite en équitation, en me félicitant, ne pouvaient s'empêcher d'exprimer leur étonnement; car, disaient-ils, ils ne croyaient pas qu'on pût obtenir en si peu de temps de semblables résultats.

Pendant tout le travail des pirouettes sur les hanches, la jambe du dedans doit être placée contre les sangles, et la jambe du dehors un peu en arrière. On doit appuyer l'éperon sur le plat, afin de fixer les hanches de manière à obtenir un pivot.

Le cavalier placera les jambes de la manière que nous venons d'indiquer. Pour la pirouette à droite sur les hanches, il fera sentir légèrement la rêne du dedans et la jambe du dehors. Il dirigera l'avant-main du cheval à droite, de manière à décrire un mouvement de rotation en décomposant le mouvement pas à pas. Sur chaque indication de la rêne droite, il fera sentir une légère pression de la jambe gauche, afin de fixer le membre postérieur gauche, de manière à obtenir un pivot. La jambe droite doit rester près du corps du cheval dans une immobilité complète, jusqu'à ce que la jambe gauche du cavalier, par une maladresse, jette les hanches de son côté; dans ce cas elle doit les recevoir en employant une force comparative à l'impulsion donnée.

Dans ce travail, il faut diminuer graduellement l'effet de la rêne du dedans, et augmenter progressivement celui de la rêne du dehors, jusqu'à ce que le cheval réponde à l'effet simultané des deux rênes.

Lorsqu'on aura obtenu que le cheval fasse la pirouette entière sans avoir besoin de décomposer le mouvement, on la lui fera faire au trot, puis au galop; pour cette dernière il faut avoir bien soin, lorsque la pirouette est terminée, de marquer un demi-arrêt en faisant sentir légèrement la rêne du dedans, et un coup de talon avec la jambe du dehors, afin que le cheval reparte au galop sur le bon pied

Toutes les pirouettes doivent être faites alternativement à main droite et à main gauche.

Le cavalier doit, pendant tout le travail, conserver une grande fixité de main, de corps, d'assiette et de jambes; il ne doit jamais permettre au cheval de faire le moindre mouvement de sa propre volonté. Si le cheval cherchait à augmenter la vitesse de son allure, il faudrait l'arrêter instantanément et le remettre au pas très-lent. S'il cherchait à se ralentir, il faudrait le porter immédiatement en avant par un petit coup sec de cravache ou d'éperon.

Lorsqu'un cheval bourre à la main, il faut marquer de nombreux temps d'arrêt avec les rênes du filet, en ayant soin chaque fois de fermer les jambes et de diminuer graduellement l'effet de la main. Lorsqu'il répondra au plus léger effet de rêne, on diminuera alors graduellement l'effet des jambes. On emploiera ces moyens au pas, au trot, puis au galop. Lorsque le cheval aura contracté l'habitude de s'arrêter sur un léger effet de main et de jambe, on l'arrêtera avec les rênes de bride et de filet, et on cessera l'effet de ces dernières aussitôt que le cheval sera confirmé dans l'obéissance.

Si le cheval se défend, le cavalier doit rester calme et s'appuyer sur les reins, serrer les genoux, et tenir ses talons aussi bas que possible, fermer les doigts et fixer la main. Dans cette position il peut

être certain que le cheval ne pourra pas le jeter par terre.

Si le cheval rue, il faut faire une opposition en lui relevant instantanément la tête par une légère saccade. S'il persiste à chercher à ruer, il faut mobiliser l'avant-main en lui donnant vivement un petit coup de cravache à l'épaule. S'il cherche à se cabrer, il ne faudrait pas tirer sur les rênes ni les allonger, il suffit de rendre un peu la main en l'avançant, chaque fois qu'il cherche à prendre un point d'appui dessus, et de mobiliser l'arrière-main en donnant vivement un petit coup de cravache sur la hanche. Lorsqu'il veut bondir, il est très-important de ne faire aucun mouvement avec le corps ni avec les jambes; dans ce cas, lorsque le cheval cherche à prendre un point d'appui en baissant la tête, il faut lui donner vivement une petite saccade avec les rênes du filet et le diriger instantanément de gauche à droite et de droite à gauche, en lui faisant sentir alternativement l'effet de chaque rêne, et avoir soin de conserver les doigts bien fermés afin de ne pas laisser glisser les rênes de la main. En employant ce moyen, au bout de quelques instants il se portera franchement en avant.

Si le cheval fait un écart à droite, il faut l'arrêter immédiatement en opposant la rêne et la jambe droites; si l'écart est à gauche, *vice versâ*.

Dans toutes les défenses du cheval, un des plus puissants moyens de le dominer, c'est le calme et le sang-froid du cavalier. On ne saurait donc trop le recommander; car sans le calme et le sang-froid, les meilleurs moyens deviennent impuissants.

Lorsqu'un cheval s'emporte, il arrive souvent que c'est par le manque de soin ou l'ignorance du cavalier; il y a quelques chevaux chez lesquels c'est une maladie, mais ce cas est fort rare; il arrive très-souvent qu'un cheval s'emporte parce que, dans des circonstances insignifiantes en apparence, le cavalier l'a laissé gagner à la main, parce qu'on a tiré trop fort sur les rênes et que pour se soustraire à l'effet douloureux que produit le mors il prend une des branches entre ses dents, et dans ce cas les efforts du cavalier deviennent impuissants pour l'arrêter; il arrive encore quelquefois que c'est par gaieté qu'un jeune cheval s'emporte.

Si c'est par maladie que le cheval s'emporte, le meilleur conseil que je puisse donner, c'est de ne point le monter. Si c'est parce qu'on l'a laissé gagner à la main, il faut le travailler de la manière indiquée précédemment pour le cheval qui bourre à la main. Si c'est parce qu'il a contracté l'habitude de prendre une des branches du mors entre ses dents, il faut dans ce cas le travailler de la même manière que dans le cas précédent, et avoir soin de lui faire

faire un mors avec des branches faites de manière qu'il ne puisse pas les saisir. S'il s'emporte par gaieté, il faut lui faire faire tous les matins une promenade de trois ou quatre heures, selon ses forces, au pas, en bridon et en couverture, avant de le monter. C'est une grande erreur de croire qu'en fatiguant un jeune cheval et en le faisant aller à des allures très-vives on parvient à le calmer; on le fatigue, on le ruine promptement, mais on ne le calme pas; car il arrive souvent chez le jeune cheval qu'après avoir marché à une allure très-vive, il saute, bondit, et qu'il est beaucoup plus animé qu'au départ. Il n'y a qu'en marquant de nombreux temps d'arrêt et en lui faisant faire un travail lent et continu qu'on parvient à le calmer. C'est surtout avec cette nature de chevaux qu'il est important de ne jamais se laisser gagner à la main.

Le jeune cheval a l'habitude de tâter son cavalier pour trouver son côté faible, afin de se soustraire à l'obéissance. Comme tous les cavaliers ne possèdent pas le même degré d'instruction ni les mêmes connaissances du cheval, pour former un jeune cheval promptement et le rendre sûr, il faut éviter avec soin de le faire monter à plusieurs mains par de mauvais cavaliers; car il pourrait arriver que, quoique ce soit un cheval d'une bonne nature et parfaitement dressé, il devînt rétif en très-peu de temps, s'il se rendait

maître de son cavalier; tandis que dans le cas contraire il se résigne très-promptement à une obéissance passive.

Lorsqu'un cavalier est emporté par son cheval, s'il conserve son sang-froid, il y a peu de danger qu'il lui arrive un accident; en pareille circonstance il n'y a qu'un moyen à employer, c'est de cesser instantanément l'effet des rênes de bride, et de diriger le cheval avec les rênes du filet. Au bout de quelques instants, le cheval ne trouvant plus d'opposition dans les rênes de bride, lâchera le mors qu'il tient avec les dents, et le cavalier pourra alors l'arrêter par un effet des rênes de bride.

L'abus du bridon ruine le cheval et perd la main du cavalier. Cet abus est une des causes du petit nombre de bons cavaliers et de bons chevaux qu'on possède en général dans les armées. Dans toutes les écoles de cavalerie où je fus appelée, j'ai été à même de m'en convaincre, j'y ai vu souvent de beaux et bons chevaux ruinés complétement dans l'espace de deux mois.

Tout cela provient d'une lacune dans l'instruction, car l'emploi du bridon n'a jamais été défini. On s'en sert et voilà tout : chacun fait par imitation ce qu'il a vu faire, sans se rendre nullement compte du pourquoi. En faisant remarquer à des instructeurs de mérite les funestes résultats de l'abus du bridon, ils

les reconnaissaient eux-mêmes en disant que cela était fâcheux, mais que malheureusement il n'y avait aucun moyen pour les éviter.

Je considère le bridon comme étant d'une très-grande utilité dans la cavalerie. C'est pour cela que je vais expliquer le véritable emploi qu'on doit en faire, afin qu'on puisse s'en servir avec avantage, et éviter ses inconvénients désastreux pour le cavalier et le cheval.

On doit en faire emploi dans les différents cas que je vais indiquer :

1° Il faudra s'en servir pour promener le jeune cheval, en ayant soin d'avoir la main légère. Ses effets étant très-doux, n'inquiéteront pas le cheval et le mettront plus vite en confiance que ceux du mors, qui sont plus durs.

2° Lorsqu'on est arrivé à un point de dressage avec le mors où le cheval est parfaitement assoupli, on doit alors s'en servir pour le grandir, lui donner du brillant et l'asseoir sur ses jarrets.

3° Il faut s'en servir avec les vieux chevaux bien dressés pour l'instruction élémentaire des recrues. Le cheval étant alors parfaitement assoupli, toutes ses forces physiques étant développées, il pourra supporter sans qu'il y ait de danger pour sa conservation les effets de force que l'élève emploiera par frayeur ou par maladresse.

4° Lorsqu'un cheval se défend sur l'effet du mors, c'est presque toujours parce que le mors est trop sévère ou que le cavalier s'en sert avec brutalité : on doit alors avoir recours au bridon afin de remettre le cheval en confiance, et on augmentera progressivement ses effets. Arrivé à l'emploi d'un certain degré de force, on lui mettra un mors très-doux, et il faudra avoir la main assez légère pour que la bouche du cheval ne souffre pas de ce changement. Par cé moyen on arrivera promptement à lui faire accepter le mors sans qu'il se défende.

Je crois nécessaire d'expliquer ce que j'entends par l'abus du bridon : c'est une espèce de dressage préparatoire généralement en usage dans les écoles de cavalerie et dans les régiments. Ce travail consiste à faire exécuter par des effets de force à de jeunes chevaux non équilibrés tous les mouvements de l'ordonnance de cavalerie. Dans ce travail, le cavalier fait emploi d'une force considérable des jambes et de la main qui produit constamment le flux du poids de l'arrière-main et le reflux de l'avant-main. Chaque fois que le cheval reçoit par les jambes du cavalier l'impulsion de se porter en avant, il se trouve arrêté instantanément dans son élan par l'emploi d'une force égale de la main qui lui donne une impulsion rétrograde; l'animal ne sachant alors que faire, roidit ses extrémités sous lui et se rassemble pour s'élancer

de nouveau; mais la main du cavalier l'arrête, et ce sont les genoux et les jarrets qui reçoivent alternativement un choc qui les brise. Le bridon ayant pour effet de grandir le cheval, il est très-dangereux de s'en servir pour lui faire exécuter un travail quelconque avant d'avoir assoupli les jarrets; s'ils sont assouplis, ils fléchissent naturellement sans la moindre fatigue, tandis que dans le cas contraire ils se brisent.

Pour que des recrues fassent de rapides progrès, il faut leur donner de vieux chevaux bien dressés, assez froids pour ne pas les effrayer; car si l'élève a peur, tout son corps se contracte, et il lui est impossible de s'équilibrer et d'acquérir de la solidité. Les leçons élémentaires étant aussi théoriques que pratiques, il arrive encore que si l'élève est inquiété par son cheval, à la fin de la leçon il n'aura pas compris un seul mot de ce qui aura été dit par l'instructeur. On lui fera tenir pendant les premières leçons seulement une rêne du bridon de chaque main, les poignets écartés et placés à la même hauteur. Cette position des mains forme une espèce de balancier qui permet au corps de trouver plus facilement son équilibre. L'élève, étant en confiance avec son cheval, prendra un point d'appui moins fort sur la bouche, et arrivera plus promptement à avoir la main légère. Il faut en commençant faire exécuter à

l'élève des mouvements nombreux et variés, parce que chaque mouvement déplaçant le centre de gravité, le corps de l'élève est forcé de s'exercer constamment pour se remettre d'aplomb.

Avec des chevaux bien dressés, l'instructeur peut voir facilement toutes les fautes de ses élèves; car si l'un d'eux ne fait pas exactement ce qu'on lui indique, le cheval ne comprenant pas ce qu'on veut ne peut exécuter le mouvement demandé; tandis que si le cheval n'est pas dressé il lui est impossible de reconnaître si la faute provient de l'élève ou du cheval. Comme les vieux chevaux connaissent en général le commandement, il est préférable de leur faire exécuter de temps en temps quelques mouvements sur un signal convenu de la cravache, afin de s'assurer des progrès des élèves.

Au bout de huit jours on commencera à faire mettre les étriers et à tenir les rênes d'une seule main pendant un quart d'heure avant la fin de la leçon; on fera diminuer graduellement l'effet des rênes jusqu'à ce que la main ait cessé de prendre un point d'appui sur la bouche du cheval.

Les cavaliers marchant au trot devront effacer très-souvent les épaules en les portant en arrière, de manière à bien ouvrir la poitrine.

Aussitôt que l'instructeur jugera que les élèves ont acquis de la confiance et de la solidité, il les fera

marcher à des allures plus vives. Dans la première partie de la leçon, il fera monter successivement des chevaux dont l'instruction sera progressivement plus avancée; dans la seconde, il fera au contraire monter successivement des chevaux dont l'instruction diminuera graduellement jusqu'à ce qu'il soit arrivé aux chevaux neufs.

Par ce moyen, l'élève arrivera promptement à se rendre compte des causes et des effets, car, pour se faire comprendre d'un cheval bien dressé, il faut employer des moyens d'une grande justesse, qui, appliqués immédiatement sur un cheval dont l'instruction est moins avancée, produiront de bons résultats.

Pour que les progrès de l'élève soient rapides, il est encore bon de l'habituer en commençant au maniement des armes. Cela lui donne, étant à cheval, de l'aisance, de l'adresse et de l'habileté.

En parlant de l'instruction des cavaliers, je citerai à cette occasion un passage d'un ouvrage d'équitation en anglais du capitaine Nolon :

« Comment se fait-il, dit le capitaine en parlant » de l'équitation, qu'une partie si importante de l'in- » struction militaire ait produit de si pauvres résul- » tats? Le fait est que nous procédons d'après de » mauvais principes. Les instructeurs ne sont pas en » faute, car ils ne peuvent rien faire avec le système

» vicieux d'après lequel ils sont obligés d'enseigner.
» Parfois un officier de cavalerie dresse son cheval
» d'après un nouveau système et devient un écuyer
» de premier ordre, mais malheureusement il ne
» peut propager les moyens qu'il a employés en
» dehors de sa sphère. »

Les remarques du capitaine sont très-justes, et peuvent s'appliquer à toute la cavalerie en général.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

SUR

LES CHEVAUX

S'ADRESSANT PARTICULIÈREMENT AUX ÉLEVEURS.

La force physique, le bon moral et la bonne santé d'un cheval dépendent presque toujours de la nourriture, de l'éducation qu'il reçoit chez l'éleveur et du premier travail auquel on le soumet. Pour donner au poulain de la force et de la santé, on doit le nourrir très-jeune avec de l'avoine ou de l'orge, ou des féveroles concassées, suivant l'usage du pays, jusqu'à ce que ses dents puissent parfaitement les mastiquer. Pour développer les forces d'un poulain, il faut le soumettre très-jeune à un travail doux, qu'on augmentera progressivement au fur et à mesure que ses forces le permettront. La nourriture et le travail doivent être augmentés dans les mêmes proportions. Le manque de force chez le poulain provient presque toujours d'une mauvaise nourriture et d'un manque de progression dans le travail. On le

nourrit souvent rien qu'avec de l'herbe, à un temps donné on le soumet à un travail bien au-dessus de ses forces; puis, un peu plus tard, lorsqu'on veut le vendre, on l'empâte avec de la farine d'orge jusqu'à ce qu'il soit gras à pleine peau ; et lorsqu'il est vendu et qu'on veut le dresser, c'est à peine si le pauvre animal a la force de se porter, et comme il est hors d'état de supporter le poids du cavalier, il est en nage chaque fois qu'on le monte; dans cet état il attrape facilement des fluxions de poitrine, qui le tiennent cinq ou six mois sur la paille, et auxquelles il succombe quelquefois.

Le bon moral du cheval dépend également de la bonne éducation qu'il reçoit chez l'éleveur. Pour rendre le cheval franc et qu'il n'ait peur de rien, il faut dès son plus jeune âge lui donner les leçons de tambour, de pistolet, de drapeau, et chaque fois qu'on lui fera voir ou entendre quelque chose qui pourrait l'effrayer, on doit avoir soin de le récompenser en lui donnant une poignée d'avoine. Toutes ces leçons doivent être données d'abord à l'écurie et répétées ensuite dehors.

Pour le rendre confiant avec l'homme, il ne faut jamais lui faire subir de mauvais traitements, mais avoir soin de l'habituer dès son plus jeune âge à une obéissance passive, à laquelle on doit le faire arriver par la force d'inertie en insistant et persistant

chaque fois, jusqu'à ce qu'il ait obéi. En formant le moral du poulain de cette manière, plus tard, lorsqu'on voudra le dresser, il n'aura pas de dispositions à devenir rétif, et son éducation complète n'offrira aucune difficulté.

En général les poulains ont l'encolure roide et peu gracieuse, ce qui provient de l'habitude qu'ils contractent dans les prés d'avoir toujours le cou tendu et la tête basse pour manger l'herbe; il serait donc très-avantageux pour l'éleveur de soumettre le poulain une heure par jour aux effets du surfaix-cavalier pendant quinze jours avant de le vendre. Ce moyen lui ferait relâcher la mâchoire, lui rendrait la bouche excellente, grandirait l'encolure, augmenterait l'élégance de ses mouvements, lui donnerait un brillant dans tout son ensemble, et le rendrait d'un prix beaucoup plus élevé.

On doit éviter avec le plus grand soin de frapper le cheval sur la tête avec le caveçon, ces coups étant très-dangereux pour les chevaux en général, et particulièrement pour les jeunes. Si le coup est fort, il produit immédiatement une inflammation au cerveau, qui se communique parfois aux glandes salivaires et à la gorge.

J'ai entendu dans tous les pays que j'ai parcourus les maîtres se plaindre généralement de la brutalité des grooms et des cochers envers les chevaux. Je

crois consciencieusement que cette brutalité regrettable ne provient pas de la faute des grooms et des cochers, mais que malheureusement c'est une des conséquences inévitables de l'ignorance. Si le cheval n'a pas été assoupli, la roideur naturelle de ses membres lui rend tous les mouvements pénibles et difficiles à exécuter. Ajoutez à cela qu'il arrive souvent que l'homme, par suite de son ignorance, fait tout le contraire de ce qu'il faut pour obtenir ce qu'il demande; ne pouvant pas se rendre compte de la véritable cause qui empêche le cheval d'obéir, il suppose que c'est mauvaise volonté de sa part, il s'irrite, se met en colère, et ne connaissant aucun moyen à employer en pareille circonstance, il a recours tout naturellement à la force brutale. Si on veut avoir de bons cochers, de bons grooms et de bons chevaux, il faut faire instruire les uns et dresser les autres; le cheval se trouvant moralement et physiquement dans des conditions à pouvoir comprendre et exécuter ce qu'on lui demande, ne refusera pas. Lorsque les grooms et les cochers seront instruits, ils sauront par expérience que ce n'est pas avec la force brutale qu'ils peuvent arriver, mais que ce n'est qu'en mettant le cheval dans la possibilité d'exécuter ce qu'on lui demande, et ils seront convaincus qu'il ne faut jamais lui demander au delà de ce qu'il peut faire. Dès lors une bonne harmonie

existera entre l'homme et le cheval, et au lieu de lui donner des coups de fouet et des coups de fourche, ils lui feront de bonnes caresses. Cette assertion est tellement fondée, que dans toutes les écoles de cavalerie où j'ai été appelée à faire des cours de théorie pratique, les cavaliers qui avaient toujours employé la force brutale étaient devenus tellement doux et bons avec leurs chevaux, que j'ai vu de pauvres soldats se priver les uns de leur pain pour le leur donner comme récompense, et les autres de leur argent pour leur acheter des pommes et du raisin; et la plupart de mes élèves, aussitôt qu'ils pouvaient disposer de quelques instants, couraient caresser leurs chevaux à l'écurie.

J'ai vu dans beaucoup de pays, et surtout en Angleterre, un très-grand nombre de chevaux ayant des démangeaisons à la peau, et particulièrement sous la crinière, les reins, la croupe et la queue. J'ai toujours vu, en pareille circonstance, employer de mauvais traitements pour empêcher ces pauvres animaux de se gratter, ce qui est d'autant plus injuste et stupide, que l'affreuse souffrance que ces pauvres bêtes éprouvent en pareille circonstance n'est pas de leur fait, mais bien de celui qui les soigne. Aux uns on attachait de gros bouchons d'épines à la queue, aux autres on attachait un gros bâton qui leur tenait constamment le cou tendu,

et de plus on administrait à ces pauvres animaux force coups de fourche ou de bâton, chaque fois que ne pouvant plus résister à cette affreuse souffrance ils cherchaient à se frotter. Cette maladie de peau chez le cheval provient toujours du manque de soins ou de soins mal entendus. Dans le premier cas, comme les parties que je viens d'indiquer se trouvent placées dans des conditions à recevoir et à conserver la poussière bien plus que d'autres, il en résulte que lorsque le cheval est mal pansé, cette poussière forme une crasse sous le poil et sous les crins, et a pour résultat de produire des démangeaisons à la peau. Dans le second cas, la maladie est produite par l'emploi des bouchons de foin. Le foin, poussant très-près de terre, contient une grande quantité de poussière qui se compose souvent d'un sable très-fin; et comme les parties que nous venons de signaler exigent beaucoup plus de soin pour les nettoyer que les autres, il en résulte que, plus on tamponne le cheval avec le bouchon de foin, plus on augmente la quantité de poussière qui est sous le poil, et plus on la fait entrer dans la peau, au lieu de la retirer. La paille s'élevant de terre beaucoup plus que le foin, contient naturellement moins de poussière; et comme on ne s'en sert jamais pour les chevaux avant qu'elle soit battue, il est certain qu'elle doit en conserver très-peu, et que son emploi pour bouchonner le cheval

est bien préférable à celui du foin. Je recommanderai cependant que, toutes les fois qu'on s'en servira, on ait soin, lorsqu'on a fini, de bien brosser le poil jusqu'à ce qu'on soit sûr qu'il ne reste pas la moindre poussière sur la peau. Lorsqu'un cheval est atteint de ces démangeaisons, il faut le bien brosser avec du savon noir et de l'eau chaude, jusqu'à ce qu'il ne reste aucune crasse sous le poil; ensuite on le frottera avec des torchons propres, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement sec; on le brossera de nouveau avec une brosse sèche et bien propre pour faire revenir la chaleur à la peau. On lui passera une éponge trempée dans l'eau blanche sur toutes les parties que nous avons indiquées, afin de calmer immédiatement l'irritation de la peau. On préparera soi-même l'eau blanche en remplissant une bouteille ordinaire d'eau fraîche, dans laquelle on mettra deux cuillerées à café d'extrait de Saturne; ensuite on couvrira le cheval avec deux couvertures, en ayant bien soin de ne pas l'exposer à un courant d'air. Pour empêcher l'irritation à la peau de se reproduire, il faudra de temps en temps lui laver la queue et la crinière avec de l'eau légèrement saturnée (on y mettra la moitié de la dose indiquée ci-dessus). Il est toujours préférable de préparer cette lotion soi-même. L'extrait de Saturne n'étant pas connu sous ce nom dans beaucoup de pays, on peut demander

du *saturnium*. On aura soin chaque fois avant de s'en servir de bien secouer la bouteille.

On aura également soin, lorsqu'on pansera le cheval, de le brosser de manière à ne pas nettoyer seulement la superficie du poil, mais bien la peau.

Il arrive très-souvent que les chevaux se blessent à l'écurie ou en tombant avec leur cavalier. Lorsque les blessures ne sont pas dangereuses et ne nécessitent pas les soins d'un vétérinaire, il suffit pour les guérir promptement de les panser cinq ou six fois par jour avec une lotion que l'on préparera soi-même. On remplira une bouteille ordinaire d'eau fraîche, on y mettra un seizième d'arnica et une cuillerée à café d'eau blanche. On secouera bien la bouteille chaque fois qu'on pansera les blessures du cheval avec cette lotion. On aura soin de tremper un linge bien propre dans cette eau et de le presser au-dessus de la plaie de manière à ne pas la frotter avec.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages

Préface 1

Introduction 3

Dressage des chevaux de selle en douze leçons 113

Dressage des chevaux d'attelage en six leçons. 139

Dressage des chevaux de course 156

Chevaux qui forgent. 171

Dressage des chevaux qui sont sous eux du devant. 174

Dressage des chevaux qui reculent difficilement. 177

LEÇONS

QUI SE RÉFÈRENT AUX DRESSAGES CI-DESSUS.

Pour seller, brider un cheval et placer le surfaix-cavalier. . . 185

Pour faire lever les jambes de devant afin de donner de beaux mouvements aux épaules. 194

Pour conduire un cheval au manége 196

Pas d'équilibre décomposé en avant et en arrière. 197

Pour initier le cheval aux aides de la cravache. 202

Pour initier le cheval aux aides de la chambrière 204

Pour initier le cheval aux aides de l'éperon 206

Pour faire connaître au cheval les effets diagonaux de la main et des jambes. 208

Pages

Leçon de drapeau 210

Leçon de tambour et de pistolet. 211

Leçon de musique. 213

Leçon de sabre. 215

Demi-tour à droite, demi-tour à gauche. 217

Pirouette sur les épaules. 219

Pirouette sur les hanches. 220

Travail de deux pistes avec l'aide de la longe 222

Travail de deux pistes avec l'aide de la cravache. 224

Travail de deux pistes sur les effets diagonaux. 226

Travail de deux pistes, le cheval plié du côté vers lequel il marche 228

Pour marquer des temps d'arrêt au pas et au trot. 230

Pour grandir le cheval. 233

Pour faire reculer le cheval. 235

Pour initier le cheval aux effets des rênes au galop. 238

Pour rassembler un cheval. 240

Leçon pour sauter. 343

Leçon pour monter. 247

Leçon d'équitation. 251

Instructions usuelles concernant les chevaux. 275

LE

SURFAIX-CAVALIER

LE MORS DE DRESSAGE

ET

LA CRAVACHE A ÉPERONS

SE VENDENT

CHEZ M. CAROULLE, SELLIER,

15, rue de la Jussienne,

PARIS.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,

RUE GARANCIÈRE, 8.

4359